

Lina Savignac

L'Irlandais

Elwin



La Caboché

L'IRLANDAIS



Elwin

LINA SAVIGNAC

L'IRLANDAIS



Elwin

Roman



Couverture une idée originale de

Raymond Gallant

Révision

Pierre Bélanger

Nicolas Gallant

Mise en pages

Pyxis

Photo

Pierre R. Chapleau, Prac Photo

Catalogage avant publication de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Lina Savignac, 1949 -

L'Irlandais... : Roman

Sommaire: t. 1. *Elwin*

ISBN 978-2-923447-55-1 (v. 1)

I. Titre. II. Titre: *Elwin*.

PS8637.A87I74 2011 C843'.6 C2011-942073-2
PS9637.A87I74 2011
Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2011
Bibliothèque nationale du Canada, 2011

Éditions la Caboché
Téléphones : 450 714-4037
1-888-714-4037
Courriel : info@editionslacaboche.qc.ca
www.editionslacaboche.qc.ca

Vous pouvez communiquer avec l'auteur par courriel :
lina.savignac@gmail.com

Toute ressemblance avec les événements ou les personnages
ne pourrait être que fortuite.

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que
ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Avis au lecteur

L'auteure tient à souligner le caractère spécifique de ce roman d'époque. Basé sur des faits réels et véridiques. Cette histoire a exigé beaucoup de recherches. Par contre, je me suis octroyé le droit de romancer certains faits et quelques lieux. Des personnages imaginaires ont pris d'assaut les pages de ce livre, calquant leur vie à mon privilège de romancière.

À Raymond pour
son indéfectible soutien
tout au long de ma vie.

1

1864

Ce matin-là, François Cartier rentra chez lui à moitié découragé. Il venait de déneiger une grande partie de la devanture de son magasin général, situé sur la rue Richelieu, et avant de s'attaquer à la façade qui faisait angle avec Saint-Jean-Baptiste, il s'imposa un petit arrêt bien mérité. Enlevant ses mitaines de peau de caribou, il passa une main sur son front mouillé par l'effort. Sous son épaisse tuque de laine, on voyait poindre une frange de cheveux bruns largement humides. D'un geste brusque, il ouvrit la porte arrière du commerce qu'il tenait de sa femme Lucie. Dès qu'il eut vent de leurs fréquentations, le père de François s'était réjoui de cette alliance, espérant secrètement que l'amour et le négoce attacheraient son fils à la région et modéreraient ses ardeurs de coureur des bois. Mais le vieil homme avait sous-évalué la puissante attirance que la chasse et la pêche exerçaient sur son cadet.

Lucie Cartier, née Dubois, avait reçu en cadeau de noces le fonds de commerce que détenait encore son paternel.

Depuis deux générations, le Marché Dubois avait pignon sur rue et l'ancien propriétaire, Rosaire Dubois, jouissait d'une solide réputation auprès des gens de Belœil et des localités environnantes. Du fait que son commerce était situé sur le bord de la rivière Richelieu facilitait le négoce. De plus, le vieux Rosaire avait tâté de la politique municipale, allant jusqu'à être élu maire. Ainsi, en cédant le commerce à sa fille, le père pensait la protéger des mauvais coups du sort. François avait subi avec succès le questionnaire dirigé par son futur beau-père et c'était avec un nœud dans la gorge que le marchand était passé devant Augustin Hoffman, notaire de profession. Cependant, le légataire avait introduit dans le contrat une close plus qu'astreignante pour le couple de jeunes mariés. Les tourtereaux avaient l'obligation d'élire domicile dans la maison ancestrale, sise au-dessus du magasin général, et prendre soin du testateur jusqu'à ce que la mort le délivre de la vieillesse. Par contre, ce dernier s'octroyait le droit de travailler à l'entreprise portée à bout de bras durant plus de quarante ans, et ce, selon son goût et ses capacités.

Jusqu'ici, soit depuis trois ans, les opérations commerciales tournaient rondement et la clientèle se montrait satisfaite des services offerts par le jeune couple jugé novateur. Toutes sortes de marchandises importées d'Angleterre garnissaient maintenant les tablettes, à des prix plus que raisonnables. Les Cartier avaient repoussé le département de la ferronnerie dans l'arrière-boutique de même que tout l'attirail horticole qu'on n'utiliserait que dans quelques mois. Dans le nouvel espace créé, on retrouvait des bagatelles plaisant aux femmes ainsi que des tissus fins pour les dames riches. De l'avis général, François Cartier pratiquait un commerce honnête.

Il faut pourtant dire que le jeune détaillant préférerait, et de loin, courir les bois à la manière des Indiens, débusquer

le gibier ou tendre des collets aux lièvres déjà blancs. L'été, à chaque jour que le Bon Dieu apportait, il dévalait la pente en face du magasin et jetait sa ligne à l'eau, juste pour le plaisir de voir le brochet ou le doré avaler son appât.

Du temps de son paternel et, en fait, dès l'instant où elle était sortie du couvent, Lucie se tenait derrière la caisse et gérait les affaires. Au-delà de son comptoir vitré, elle gouvernait. Malheur à celui qui aurait voulu prendre sa place. Son mari avait essuyé plus d'une rebuffade en essayant de fourrer son nez dans les minuscules tiroirs coulissants garnissant le mur en arrière d'elle. Il faut dire que lorsqu'elle était jeune fille, son père lui avait enseigné l'art du commerce et depuis qu'elle était devenue la patronne, elle redoublait d'intérêt et d'ambition. Talonné de près par son épouse, François Cartier avait rapidement acquis du galon dans le domaine de la vente au détail et se montrait à l'aise avec la clientèle. Ainsi, les gens du village s'attardaient, car ils aimaient échanger avec lui. Justifiant ses sorties en forêt, François gâtait les acheteurs et leur offrait de magnifiques peaux de renard, de martre ou de lièvre. Souvent, au printemps et jusqu'à tard à l'automne, le marchand agrémentait l'ordinaire des consommateurs en leur proposant un étal rempli de poissons frais.

Ramassant son châle qui glissait constamment, Lucie le rabattit sur ses épaules et l'enserra autour de ses bras. Son imposante chevelure auburn lui donnait parfois l'air d'une tenancière de bar et si quelqu'un voulait la faire enrager, il n'avait qu'à philosopher sur sa tignasse flamboyante. Mais un bruit provenant de l'entrepôt attira son attention.

— Est-ce toi, François ? demanda une voix haut perchée.

— Tu as l'oreille fine. Pas moyen de te surprendre, ma belle perdrix. Juste quelques minutes pour reprendre mon

souffle et je repars tout de suite, dit-il en se frottant les mains au-dessus de la truie chauffée à blanc. Ce n'est pas croyable toute la neige tombée cette nuit. Penses-y, on vient à peine de tourner la page du calendrier et d'enterrer décembre que déjà les bancs de neige nous empêchent de voir clairement dans le détour. Imagines-tu comment ce sera au printemps ? On n'apercevra que les toits.

— Et il faudra composer avec les inondations, conclut rapidement Lucie. Mais en attendant...

— ...en attendant, je vais continuer, car personne ne fera mon ouvrage.

Le temps de le dire, François avait enfilé sa paire de mitaines et passait la porte. Derrière lui, la bourrasque de neige s'engouffra et refroidit toute la pièce. Lucie serra un peu plus son châle contre sa généreuse poitrine et croisa les bras. Il est vrai que son mari détestait nettoyer les rues, mais comme tout le monde dans le patelin, il se devait d'entretenir son bout de chemin. Les autorités de la municipalité avaient été claires là-dessus. En tant que commerçant, il se devait de respecter le règlement, d'autant plus qu'on en devait l'initiative à son père. À peine la jeune femme avait-elle le dos tourné, que la clochette de la porte retentit à nouveau. Immédiatement, selon une habitude acquise depuis longtemps, Lucie redressa le buste et passa la main dans son chignon afin de vérifier si une couette malveillante n'avait pas glissé hors de son peigne. En peu de temps, elle regagna sa place derrière le comptoir et se mit à l'entière disposition de la cliente. Madame Dandonneau, demeurant sur la rue Choquette à la limite ouest du village, fit quelques pas en tapant du pied, de manière à déloger la neige collée à ses bottines, puis secoua le bas de son manteau pour déglacer l'ourlet.

— Les chemins ne sont pas encore déblayés, déclara d'un trait Élise Dandonneau. Il m'a fallu beaucoup de volonté

pour venir jusqu'ici. Je dois tout de même avouer qu'une fois chez vous, ça marche un peu mieux. Votre mari a eu le souci de dégager une bonne partie de la route. Mais croyez-moi, tout le monde ne se donne pas cette peine, ajouta-t-elle en soupirant. Par charité chrétienne, je ne nommerai personne, mais devant les de Grandmaison, on patauge dans une bonne épaisseur de neige.

Au lieu d'entrer dans le jeu des sempiternelles récriminations de cette cliente difficile, Lucie s'informa de la façon dont elle pourrait lui être utile.

— Auriez-vous reçu ce fameux brocart dont vous m'avez parlé la semaine dernière ?

— Oui, j'attendais que vous l'ayez vu avant de le placer sur l'étagère. Accordez-moi une minute, je vais le chercher.

Lucie se dirigea vers la réserve et tenta de retrouver le ballot de tissu encore enveloppé de papier kraft. Sur une table d'appoint, elle dénicha l'importation de France. Revenant d'un pas alerte, Lucie se mit en frais de dérouler sur le comptoir de bois une quantité suffisante de matériel pour que la cliente soit à même d'apprécier l'étoffe brodée de fils d'or. D'un rouge vif, le tissu chatoyant prenait vie sous la lumière et laissait facilement imaginer l'allure que prendrait la jupe que la femme de l'huissier désirait faire coudre.

— N'est-il pas magnifique ? demanda la marchande.

— Merveilleux ! Coupez-m'en trois bonnes verges, non, plutôt cinq, car je pense ajouter une tournure.

Et tout en déroulant le précieux brocart, en le mesurant et en l'emballant, Lucie s'enquit des dernières nouvelles. Lorsqu'on vit à l'autre bout du village, l'actualité a largement le temps de se déformer ou de devenir désuète avant d'arriver chez vous. Madame Dandonneau fit également le plein d'informations, car le magasin général se voulait un endroit approprié pour diffuser les cancans de toutes sortes, à plus

forte raison, quand il était situé à côté de l'église. Ainsi pouvait-on commenter tout à son aise le dernier mariage, décès ou baptême. Pauvre madame Dandonneau ! À peine commençait-elle à se dégourdir la langue qu'elle se fit damer le pion par l'arrivée du vieil ermite qui demeurait à la limite nord du village, dans le fond du 2^e rang. Voici que l'homme n'entrait pas seul et était suivi par un François Cartier tout rougeaud. Dans la gestion des affaires du magasin, une entente avait été conclue entre les époux, spécifiant que Lucie s'occuperait principalement des dames et laisserait à son mari le soin de répondre aux messieurs, faisant ainsi avorter toute tentative de commérage concernant les règles de la moralité.

— Entrez, entrez, mon bon ami invita le jeune marchand. Que puis-je pour vous ?

— Pas grand-chose, juste un peu de mélasse, dit l'homme en présentant une petite boîte de métal vide, et puis, tant qu'à y être, mettez-moi donc une poignée de clous de deux pouces.

Pendant que François s'exécutait et remplissait la courte commande, il en profitait pour jaser un peu. L'ermite ne descendait pas au village tous les jours et François désirait savoir si son client n'avait rien oublié.

— Faut pas vous gêner, insista le commerçant, une fois de rendu dans votre rang, il sera trop tard.

— Mon bon ami, mes besoins s'adaptent à la somme que je garde dans mes poches, à moins que tu ne veuilles me faire crédit.

— Heureux homme, lança François, ça paraît que vous n'avez pas de créature à satisfaire !

Mal lui en prit, car Élise Dandonneau avait capté la dernière remarque. Le bec pincé, elle se tourna d'un bloc et, d'un regard ulcéré, fusilla le pauvre marchand. Conscient

de la gaffe commise, François tenta bien de s'excuser, mais il savait qu'aucune justification ne ramènerait la femme à de meilleurs sentiments. Il se contenta de la regarder partir, le dos cambré, son paquet de brocart sous le bras. Cette fois-ci, l'homme eut droit à un second coup d'œil réprobateur.

Aussitôt le demiard de mélasse rempli et la poignée de clous enroulés dans du papier, l'ermite paya ce qu'il devait et, sans s'attarder, passa la porte. Prenant une voix dure qui lui seyait mal, Lucie ramena immédiatement son mari à l'ordre.

— On n'assurera certainement pas notre clientèle, si tu continues à agir de cette façon. Tes farces plates, garde-les donc pour la taverne du Pont Noir.

Sur ces mots, elle agrippa sa jupe et, dans une volée de dentelles, abandonna François à ses insignifiances en grim pant l'escalier la séparant de son logis. Lucie détestait ces écarts de langage. Lorsqu'ils étaient seuls, elle les tolérait à peine alors, imaginez quand ils s'adressaient, en sous-entendus, à une personne comme Élise Dandonneau. Afin de retrouver son calme, Lucie attrapa un vieux récipient de fer-blanc, jeta son châle sur le dossier de la chaise de cuisine et descendit à la cave chercher quelques patates.

— Il faut bien manger ! soupira-t-elle.

Aussitôt remontée des profondeurs de la maison, elle déposa son plat, remplaça la longue mèche brune qui barrait son front et, sans faire de bruit, entrebâilla la porte afin de s'assurer que François gardait correctement le magasin. Au bout de quelques minutes, se déclarant satisfaite de ce qu'elle voyait ou n'entendait pas, elle quitta son poste d'observation. Lucie tira une chaise droite et s'assit en écartant les jambes de façon à mettre les légumes dans son grand tablier fleuri. Un couteau à la main, elle commença à peler les pommes de terre. Attentive, elle examinait chaque tubercule,

y découvrant de gros germes qui ne demandaient qu'à pousser.

— Bonyenne, regardez-moi ça ! Même les patates en ont assez de l'hiver. Eh bien, mes belles, il faudra faire comme tout le monde et patienter encore un bon bout de temps !

Pendant que Lucie épluchait les légumes, elle laissa sa pensée revenir sur le cas d'Élise Dandonneau, car pour elle, cette femme restait une énigme. Pieuse à ses heures, l'épouse de l'huissier se prenait souvent pour une grande dame. En fait, c'était une pauvre fille de la ville qui s'était vue avantagée par un mariage de convention avec un officier de justice montréalais. Il faut croire que par son manège de coquette, la belle Élise avait largement influencé la vie de l'élégant qui avait depuis longtemps dépassé l'âge de convoler. Ayant élu domicile dans l'une des plus jolies propriétés de Belœil, l'homme grimpait quotidiennement dans un des wagons du Grand Tronc et laissait à Élise le soin de diriger la maisonnée à sa guise.

— Il n'y a pas là matière à péter plus haut que le trou, déclara Lucie en jetant un œil aux rognures de pommes de terre qui s'entassaient dans un vaisseau en fer-blanc.

Pendant que Lucie philosophait sur le mariage et la réussite de la femme de Joseph Dandonneau, François pendait crémone et bougrine à un crochet près de la porte menant à l'entrepôt, puis bourra la fournaise de rondins. Autant profiter de cet instant de tranquillité pour remettre un peu d'ordre dans la réserve. Depuis qu'il avait pris livraison de la dernière commande, le commerçant n'avait pas eu le temps de vider les boîtes et de placer les articles sur les tablettes. À sa décharge, il faut souligner qu'au moment de la réception de la marchandise au quai de la gare, il régnait une telle agitation et un tel remue-ménage qu'il

s'était contenté de prendre son bien et de déguerpir au plus vite. En fait, François comptait sur cette opération nettoyage dans l'arrière-boutique pour hausser ses chances de se faire pardonner son écart de langage. Entre hommes, on se laissait souvent aller, mais sa femme avait raison, il était tenu de surveiller ses paroles, car rien n'était plus facile que de blesser ou de froisser un client.

François se mit donc à la tâche. Un léger nuage de poussière flottait dans l'air et, à coups d'éternuements, il s'attaqua aux barriques de vin achetées pour la période des fêtes. Les réjouissances étant dorénavant chose du passé, il valait mieux replacer les tonneaux en arrière-plan, le long du mur, de manière à ce qu'ils dérangent le moins possible, tout en restant accessibles.

— Du bon vin français, on ne jette pas ça, d'autant plus que la taverne du Pont Noir ne pouvait se permettre d'en offrir du meilleur.

François contracta ses muscles et poussa sur un baril rempli du divin liquide. Maintenant, l'entrepôt se trouvait dans un état tel que, mis au défi, ni l'un ni l'autre des époux Cartier ne retrouveraient quoi que ce soit.

— Mon Dieu ! s'exclama Lucie qui était redescendue. Dis-moi donc ce qui t'a pris de tout virer de bord ? Un vrai chantier !

— T'inquiète pas, ma belle, j'ai jugé qu'il était plus que temps de mettre un peu d'ordre ici.

— Oui, mais ça aurait pu attendre encore un peu. On n'entreprend pas pareil barda juste avant le dîner. Va plutôt manger, car tu n'en as pas terminé avec la pelle.

Concernant l'heure de la soupe, les Cartier avaient pris l'habitude de ne pas fermer le commerce et d'en assumer la garde tour à tour. Lucie préparait le repas du midi et mangeait la première en compagnie de son vieux père, tandis que

François, après avoir avalé sa dernière bouchée s'occupait de la vaisselle. D'autres refuseraient pareil arrangement, mais quand on est en affaires, il faut se préoccuper de son bien. Pas question de manquer un client, sinon on crèverait dans le temps de le dire.

Pendant que les époux Cartier se restauraient, Élise Dandonneau arrivait enfin à sa demeure. Exténuée, le bas de son manteau alourdi par la neige, elle regrettait de s'être déplacée jusqu'au magasin général pour rapporter quelques verges de brocart, aussi beau fût-il. Elle aurait dû envoyer Agathe et l'affaire se serait déroulée de la même façon, rondement. En ouvrant la porte, elle pensait à la difficulté de s'élever dans la société, il suffisait de si peu pour que le vernis craque. Avant de marier Joseph Dandonneau, elle demeurait dans un petit logis du Faubourg à la mélasse et vivait pauvrement. Elle travaillait dans des cabarets qui, la plupart du temps, ne payaient pas de mine. Vêtue d'une robe fourreau bleu acier, ses longs cheveux ramassés en chignon, les yeux charbonneux et les lèvres aussi rouges que des cerises, Élise Siguoin s'agitait sur une minuscule scène pendant que les spectateurs discutaient entre eux. Rares étaient ceux qui prenaient le temps d'apprécier sa voix ou s'attachaient aux paroles de ses chansons. En fait, seul l'huissier avait porté attention à cette jolie brunette et en quelques soirs, l'homme tomba amoureux d'elle. En peu de temps, Joseph Dandonneau déversa une montagne de fourrures aux pieds de la sylphide. Souvent, Élise ignorait le nom de l'animal ayant payé de sa vie tant de beauté.

— Mon Dieu, madame ! Vous devez être à bout de forces, s'indigna Agathe en voyant arriver la bourgeoise.

— Je ne te le fais pas dire.

En recevant le lourd manteau, la jeune fille se mit en frais de renseigner sa patronne au sujet de la visite qu'avait voulu lui rendre le curé Eugène Durocher.

— Il désirait vous rencontrer en personne, expliqua-t-elle.

— Et toi, idiote, tu l'as laissé repartir ?

— J'ai fait ce que j'ai pu, madame, mais il semblait pressé. En tout cas, je ne l'avais jamais vu dans cet état. Mais peut-être l'avez-vous croisé en chemin ?

— Nigaude, penses-tu que je serais ici ? râla Élise en enlevant ses bottines à boutons. Dans ce cas, puisque le saint homme a cru bon se déplacer une première fois, il devra se résoudre à revenir. Je ne courrai certainement pas à travers tout le village pour le retrouver.

— Madame a raison, car rien ne nous certifie qu'il soit rentré directement au presbytère.

Avant d'aller se refaire une beauté dans sa chambre, Élise Dandonneau passa par la cuisine et souleva le couvercle des chaudrons. Rien qu'à l'odeur se dégageant des marmites, elle se sentit déjà en appétit. Cette petite Agathe se montrait une véritable cordon-bleu si seulement, elle pouvait retenir sa langue aussi bien.

— Si jamais monsieur le curé revenait, avertis-moi immédiatement, déclara Élise.

Attrapant le côté de sa jupe de taffetas rouge vin, Élise Dandonneau monta dans ses appartements et s'installa devant sa coiffeuse.

— Seigneur, quelle tête !

Élise s'attaqua à l'imposante masse bouclée que le vent avait mise à rude épreuve. Puis elle s'empara du petit flacon rempli de liquide ambré et odorant et pressa la minuscule poire enrobée de fil satiné, s'attardant particulièrement à son cou. Après avoir consulté la montre épinglée à la droite

de son corsage, elle quitta le meuble et se dirigea vers la salle à manger où Agathe lui servit son repas. Lorsqu'elle prenait son dîner en tête-à-tête avec elle-même, la femme de l'huissier préférait s'installer près de la fenêtre. Elle se faisait ainsi dresser une petite table d'appoint et de là, elle observait le va-et-vient de la gare de Belœil. En fait, l'endroit la divertissait. Devant elle, deux rails filant droit vers la station de chemin de fer déchiraient les grands boisés bordés de fardoches. Parfois, elle assistait au déchargement du fret et s'étonnait toujours de la quantité de marchandise nécessaire à la vie de leur communauté. En d'autres temps, Élise s'attardait à examiner avec beaucoup de soin les mouvements des voyageurs. Les jours d'embellies, les gros messieurs qui descendaient de ce cercueil sur roues d'acier s'étiraient afin de reprendre un peu de tonus et de contenance. Quant aux dames, elles s'agitaient souvent de la même façon. Tantôt, elles défroissaient leurs jupes, tantôt, rajustaient leur bibi ou encore tentaient de rattraper une marmaille qui n'avait qu'un seul but : bouger. Les jours de pluie, la dynamique changeait et la tête enfouie sous un parapluie, les voyageurs se précipitaient, soit vers un transport secondaire, soit vers leur foyer. Occasionnellement, le conducteur forçait la grosse dame de fer qui, comme une aveugle, fonçait vers le pont noir enjambant le Richelieu. Un simple coup de sifflet indiquait son passage, comme si elle avait dit : « Laissez passer. » À ce moment, le poids et la poussée des puissants wagons ébranlaient jusqu'aux fondations de la maison des Dandonneau.

Pendant qu'Élise picorait dans son assiette, elle transporta son regard vers l'horloge grand-père qui marquait treize heures. À cet instant, la lourde locomotive déchira le rideau de branchailles en rejetant derrière elle un imposant panache de fumée noire. Puis suivait le bruit des freins qui

obligeaient le terrible engin à s'arrêter devant le quai de gare. Aujourd'hui, madame Dandonneau s'étirait un peu plus le cou afin de savoir si quelques connaissances ne débarquaient pas sur la plateforme enneigée. N'identifiant personne en particulier, Élise quitta son point d'observation pour quelques secondes et se dirigea vers la fenêtre du salon. Un homme vêtu d'un long manteau noir et portant un calot de fourrure s'approchait de la porte avant.

— Seigneur ! s'écria-t-elle en s'essuyant la bouche. A-t-il oublié les règles les plus élémentaires de la bienséance ? Allons, que me veut-il encore ? Agathe, grouille-toi, on frappe.

La domestique ouvrit au curé Eugène Durocher et confirma la présence de sa patronne.

— Débougrinez-vous, suggéra poliment Agathe. J'avertis tout de suite madame.

Tout en suspendant à la patère le lourd manteau de drap noir, la bonne se questionnait. Que devait-elle faire du prêtre, le laisser faire le pied de grue dans le hall ou l'introduire dans le salon et lui offrir un siège ?

— Allez, allez, ma fille, ordonna le religieux, libérant ainsi Agathe de son interrogation.

Il fallut peu de temps avant que la jeune servante ne revienne et demande au curé de la suivre.

Dans un bruissement de tissu, madame Dandonneau s'était rapidement transportée au salon. Déjà, elle trônait dans sa bergère, cherchant une pose aristocratique pouvant impressionner son visiteur. Précédé d'Agathe, l'homme d'Église pénétra dans la pièce. Élise ne bougea pas tout de suite, laissant au religieux le loisir de se sentir légèrement inconfortable. Puis enfin :

— Bonjour, monsieur le curé. Que me vaut l'honneur ? s'exclama Élise en quêtant une bénédiction.

Imprégné des grâces divines, le pasteur fit un rapide signe de croix à l'intention de son hôtesse, question de répondre à son désir et de la mettre dans de bonnes dispositions. Eugène Durocher hésitait rarement, mais ce qu'il avait à demander s'avérait très délicat, surtout quand la requête s'adressait à la femme de l'huissier. Toutefois, Eugène Durocher n'était pas homme à reculer devant une situation difficile, encore moins face à une paroissienne aussi peu orthodoxe qu'Élise.

— Prenez donc un siège, monsieur le curé, invita Élise en désignant le fauteuil club placé en face de la bergère. Vous devez certainement avoir une raison importante pour vous rendre jusqu'ici en pleine heure du dîner ? commençait-elle avec du piquant dans la voix. Ne mangez-vous pas comme tout le monde ? Désirez-vous qu'Agathe vous apporte un plateau ?

— Non, je vous remercie. En effet, je ne me suis pas encore sustenté et vous en êtes un tant soit peu responsable, madame, siffla le curé vexé. Ce matin, je vous ai manqué de peu et, comme je déteste rentrer bredouille au presbytère, surtout lorsque je me suis investi d'une mission, j'ai donc décidé de revenir.

— Que de mystère, monsieur ! s'exclama Élise. Vous utilisez des mots inquiétants.

— J'y ai recours sciemment, ma fille.

— Dites-moi rapidement l'objet de votre visite. Mon mari ou moi aurions-nous commis quelques bêtises ?

Sans répondre immédiatement, le curé prit le temps de réfléchir, laissant son interlocutrice sur une position défensive. Il cachait un as dans sa manche, question de soumettre l'esprit de cette femme.

— Voici, madame. Je me suis mis en devoir de trouver une personne responsable à qui je pourrais confier une

mission tant sociale que spirituelle. Vous n'êtes pas sans savoir que de terribles épidémies ravagent l'Irlande. Ici, je parle de maladies comme le choléra, la variole, le typhus et la fièvre jaune.

— Que supposez-vous ? Qu'aurais-je à voir avec ce funeste fléau ? se défendit la belle Élise.

— Laissez-moi arriver à l'essentiel de mon propos.

Élise se renfroigna. Elle allait encore se faire embobiner par ce curailon. Rapidement, la femme de l'huissier mit son interlocuteur en garde.

— Vous n'êtes pas sans savoir qu'en tant que femme mariée, je dois demander la permission à mon époux avant de prendre quelque décision que ce soit. Ne présumez pas qu'en vous adressant à moi, vous aurez la partie plus facile. Joseph aura droit au chapitre...

— Du calme ! Laissez-moi d'abord vous exposer la situation, coupa sèchement Eugène Durocher, vous jugerez ensuite.

— Exposez et aboutissez, répondit Élise du tac au tac.

— Voici donc l'état des choses. Je recherche un asile provisoire pour un jeune homme dont toute la famille a succombé au choléra. Il se trouve aujourd'hui à l'Île-de-la-Quarantaine, au large de Québec, où les unités sanitaires accueillent les immigrants le temps de leur décerner un certificat de bonne santé ou de les soigner. L'unique faute de ce pauvre Irlandais a été de fuir la famine et de se retrouver sur un bateau rempli de contagieux. De religion catholique, Elwin O'Reilly ne possède aucun parent pouvant assumer sa responsabilité dans le Nouveau Monde. Je compte donc sur votre guidance pour l'aider à s'intégrer à notre communauté canadienne-française.

Le curé revint sur sa réserve. Valait mieux ne pas pousser trop loin et indisposer la seule paroissienne jugée capable

de le dépanner. Après un long silence, Élise Dandonneau posa la question qui la taraudait depuis le début :

— Et pourquoi nous ? N'y a-t-il pas d'autres excellentes familles catholiques au Québec ?

— En ce qui touche la première partie de votre interrogation, je vous répondrai que vos qualités personnelles vous démarquent de vos semblables et que la fortune de votre mari vous permet de prendre en charge ce jeune homme. Pourquoi Belœil et non pas un autre village ? Parce que des dizaines de municipalités ont déjà largement contribué à l'accueil des immigrants dans le besoin. Actuellement, les différents diocèses catholiques travaillent à disséminer ces anglophones un peu partout dans les paroisses afin de faciliter leur intégration. Il est impensable de les laisser former des ghettos qui, dans quelques années, deviendront des nids de révoltes. Dieu nous vienne en aide, nous ne voulons pas recréer ici les conditions de là-bas. Vous comprendrez également que je ne peux demander aux colons qui nourrissent difficilement leurs dix enfants de mettre du pain dans la bouche d'un autre.

— Qui nous donnera l'assurance de sa bonne forme physique ? Ne craignez-vous pas d'ouvrir une brèche par où se fauilera le germe d'une maladie qui a emporté bon nombre de catholiques ?

— Comme pour la plupart d'entre nous, Dieu seul connaît notre destinée, mais je vous le répète, le médecin de l'île décernera un certificat de santé au jeune homme. Chose certaine, il s'est montré suffisamment fort pour traverser l'épreuve du choléra.

— Pensez, monsieur le curé, que monsieur Dandonneau et moi faisons déjà un grand effort en éduquant Agathe, et ce, sans demander quoi que ce soit. Je trouve votre méthode quelque peu cavalière. Vous profitez de

l'absence de mon mari pour m'exposer votre problème. Sachez que Joseph et moi détestons qu'on nous impose les actions à entreprendre.

Jugeant que le curé avait mené à bien sa mission et l'avait suffisamment renseignée au sujet de son protégé, la belle Élise se leva et tendit sa main blanche, celle dont l'annulaire portait une bague incrustée de diamants. Par ce geste, elle indiquait la fin de l'entretien, ce qui eut l'heur d'irriter le religieux. Lentement, elle se dirigea vers le vestibule où Agathe avait laissé le manteau d'Eugène Durocher.

— Dès que mon mari rentrera du travail, je le mettrai au fait de notre rencontre, poursuivit la femme. Ce que vous nous demandez là est très sérieux et il faut y penser à deux fois, car notre vie sera chamboulée.

— Souvenez-vous tout de même, madame, que l'existence de ce garçon a été bouleversée de façon définitive et qu'il vivra seul en terre étrangère.

— J'y songe, monsieur le curé, j'y songe, termina Élise en refermant la porte derrière le pasteur de Belœil.

Trop tôt, Eugène Durocher se retrouva sur le perron. Cette Élise Dadonneau ne l'avait pas mis dehors, mais tout juste. Il abhorrait s'entretenir avec cette paroissienne, car elle se montrait un peu trop retorse.

— Voulez-vous bien me dire où il a déniché cette catin-là ? marmonna-t-il.

Mais même s'il lui rebutait de discuter avec Élise, le religieux se devait de la rencontrer et de la convaincre en premier, car si le projet aboutissait, Élise devrait s'investir beaucoup plus que l'huissier, ce dernier passant une grande partie de sa journée à Montréal.

Voici que le saint homme arrivait enfin au presbytère.

— Mon Dieu, monsieur le curé, vous devez mourir de faim ! s'inquiéta Ernestine. Je ne vous attendais plus et avec toute la neige tombée cette nuit et les chemins raboteux, j'ai pensé que vous aviez foncé dans un banc de neige. De là à vous imaginer blessé...

— Vous vous énervez pour rien, ma bonne Ernestine, vous voyez toujours en moi un survivant.

— N'empêche que l'hiver dernier, si Cyril Duclos ne vous avait pas trouvé sur le bord du rang de travers, le berlot viré sur le côté, vous seriez mort gelé.

— Ce jour-là, ma chance s'appelait Saint-Mathieu et même si je suis redevable à l'ermite, c'est notre saint patron qui a mis ce brave homme sur mon chemin. En espérant un autre miracle, servez-moi donc un bol de soupe, je crève de faim.

— D'autant plus qu'un visiteur vous attend, déclara candidement Ernestine.

— Mais il fallait me le dire plus vite ! Vous l'avez fait passer dans mon bureau, j'imagine ?

— Non, je l'ai installé dans la chambre à côté de la vôtre. Je ne comprends rien à ce qu'il baragouine, mais j'ai l'impression qu'il a hâte de vous rencontrer.

— Mais, mais...

— Votre protégé est arrivé, finit par lâcher Ernestine.

— Quoi ? Vous l'avez accueilli toute seule ?

— Pour qui me prenez-vous ? ronchonna cette dernière en versant une louche de potage bouillant. Je sais faire les choses correctement.

— Laissez la soupe, dit-il en repoussant le plat, je dois voir mon Irlandais.

En bougonnant, Ernestine remit le contenu du bol dans le chaudron. Le curé partit en vitesse et enfila l'escalier

comme dans sa tendre jeunesse. Délicatement, il frappa à la porte de la chambre et attendit. Pas un son, pas un bruit, encore moins de mouvement. De l'autre côté de la cloison, le prêtre chuchota :

— Monsieur O'Reilly ! Monsieur O'Reilly ! N'ayez pas peur, c'est moi, Eugène Durocher.

Se penchant légèrement, le religieux recommença son appel, mais en parlant directement dans le trou de la serrure afin que sa voix porte mieux. Puis, constatant le ridicule de sa position et du ton utilisé, il se redressa, enligna la porte, frappa et entra. Surprise ! Devant lui, un jeune homme d'un peu plus de vingt ans, la tête aussi rouge qu'un bosquet au mois d'octobre et la face salie par une poignée de poils plus colorés que ceux de Barbe rousse, se tenait droit au pied du lit. Affublé de vêtements peu adaptés à l'hiver, l'échalas affichait l'air égaré d'une truite sortie d'un lac.

— Elwin O'Reilly ? hésita le curé en présentant sa main.

— *Yes, father.*

— Excusez ma surprise, je ne vous attendais pas si tôt.

Puis en soupirant, il rajouta :

— Et comme de raison, vous ne comprenez rien à ce que je dis. Voilà qui m'embête...

Un long moment de silence vint meubler la suite de la conversation. Le curé Durocher ne pouvait tout de même pas se débarrasser de son immigrant en le reconduisant immédiatement chez les Dandonneau. S'il voulait que le couple accueille sa demande, il ne devait pas précipiter les choses.

— Avez-vous faim ? Miam, miam, mima l'ecclésiastique.

Tripotant la casquette serrée contre lui, les yeux du jeune homme s'illuminèrent et il fit signe qu'il avait faim.

— Dans ce cas, suivez-moi, dit le prêtre en battant l'air de son bras droit.

Sans faire de cérémonie, le religieux, suivi du grand rouquin, pénétra dans la cuisine, obligeant Ernestine à ajouter un couvert et à servir un second bol de soupe. Selon une longue habitude prise avec son curé, la brave femme se joignit à eux en se demandant depuis combien de temps l'Irlandais n'avait pas mangé. En quelques cuillerées, il se retrouva devant un plat vide. Voilà qu'Eugène se mit en frais de gesticuler, mimant encore une fois le « miam-miam » utilisé précédemment. Son exécution du langage des muets manquait peut-être de précision, mais il avait la qualité d'être clair. En présence d'un signe de tête positif, Eugène Durocher ne décrocha pas et, continuant d'avoir recours au même moyen de communication, il enjoignit à sa cuisinière de rapporter de la soupe.

— De grâce, monsieur le curé, laissez faire les sparages avec moi !

Rappelé à l'ordre, le saint homme s'empara d'un morceau de pain qu'il beurra généreusement et remit le nez dans sa soupe.



Pendant qu'au presbytère le curé se rongait les sangs en attendant la réponse des Dandonneau, à deux pas de là, François et Lucie Cartier terminaient la remise en état de leur réserve. Lucie n'en finissait plus de se plaindre de l'état de ses vêtements.

— Arrête de secouer ta robe, saint citron, chaque fois que tu la brasses, j'éternue, renâcla son mari.

— Va, retourne à la maison, ordonna Lucie, et dérhume-toi tout ton saoul. Durant ce temps, je m'occuperai de la clientèle. Ça ne me surprendrait pas que quelqu'un se pointe

à l'heure du repas. Dès que tu auras terminé, je changerai de vêtements à mon tour. Je ne peux tout de même pas rester comme ça.

Il suffisait que François Cartier s'éloigne du magasin pour qu'Ernestine se présente.

— Bonjour, Lucie.

— Ne me regardez pas, je suis toute crottée, déclara la marchande en déployant son tablier. Que puis-je faire pour vous, Ernestine ?

— Vous n'auriez pas un bon parka chaud ainsi qu'une paire de bottes d'hiver que je pourrais acheter à moindre coût ?

— Qui voulez-vous habiller, pas notre curé, j'espère ?

— Peu importe, cela ne vous concerne pas, coupa sèchement Ernestine. Si vous en avez, montrez-les-moi, sinon je ne perdrai pas mon temps ici.

— Vous êtes bien susceptible, aujourd'hui. Quelle mouche vous a piquée ?

— En janvier, elles ne sont pas dangereuses, grommela Ernestine. Un visiteur de Québec aurait besoin d'un manteau pas trop cher.

— Je consens à vous servir, même si je n'administre pas le département des hommes, répliqua Lucie qui n'aimait pas se faire rabrouer, surtout sur son propre terrain. Je vais vous montrer ce que j'ai, mais ne pensez-vous pas qu'il aurait été plus facile d'amener, votre fameux invité mystère ? Vous semblez craindre une sermonne du curé Durocher...

— Je n'ai peur de personne, cingla la ménagère.

Et Lucie entraîna sa cliente dans la réserve fraîchement nettoyée. D'un porte-manteau, Lucie sortit un capot poussiéreux qui traînait là depuis 3 ans. Lucie tendit à Ernestine le parka gris foncé, garni d'un capuchon de fourrure. Immédiatement, cette dernière s'empara du pardessus, le tint à

bout de bras, enfonça ses mains dans les poches, puis vérifia la solidité des poils en les tirant à pleine poignée. Satisfaite du vêtement, elle exigea ensuite une paire de bottes pour son visiteur.

— Dans les petits prix, je n'ai que des souliers de bœuf à vous offrir. Avec de bons bas de laine, ça peut toujours aller...

Réduisant la marchande au silence, Ernestine écarta les deux index de manière à montrer la longueur du pied.

— Pas besoin de me faire un paquet, dit l'acheteuse en jetant le manteau sur son avant-bras et en agrippant les bottes par les cous-de-pied, celles-ci feront l'affaire.

Lucie ramena la cliente près du comptoir et, lentement, ouvrit son livret de facture. Du même coup, Ernestine se précipita vers la sortie en déclarant :

— Monsieur le curé vous paiera.

Et un courant d'air glacial vint lécher les chevilles de Lucie.

2

Équipé pour résister à la froide saison, Elwin O'Reilly revenait de chez le cordonnier. Trop vieux, les souliers de bœuf vendus par la femme du marchand général s'étaient rapidement détériorés.

— Tu vois, avait déclaré le disciple de Saint-Crévin, la fine nervure qui sert à réunir la semelle à l'empeigne est trop sèche et se désagrège un peu partout. Tout ça ne te dit pas grand-chose, hein ? avait marmonné l'homme en jetant un œil de travers à l'Irlandais. Tiens, assieds-toi là pendant que je répare tes godasses et profite-en pour te chauffer les pieds. Je t'arrange ça tout de suite.

Elwin n'avait rien compris, mais lorsque le savetier l'avait poussé contre le tabouret et lui avait ordonné d'ôter ses souliers, il s'était exécuté.

— Vois-tu, mon gars, quand on te parle, ça ne clique pas encore ici, reprit-il en frappant son front d'un index crochu, mais ça va venir.

Tout en longeant le bord de la rivière Richelieu, Elwin marchait d'un pas enjoué et s'amusait à donner des coups de pieds aux mottes de neige retombées sur la route. Il n'en revenait pas de la chance qui s'offrait à lui. Sorti d'un bateau où les gens, terrassés par le choléra, mouraient comme des mouches, le voici propulsé, sain et sauf, dans un monde

nouveau et inconnu. Pensant trouver l'exil sur une terre ouverte et favorable à l'immigration, ses parents, Russell et Lizbeth O'Reilly, n'avaient pas eu l'opportunité d'en apprécier la rudesse. À présent, ils reposaient côte à côte sur l'Île-de-la-Quarantaine, une petite croix blanche plantée à leur tête. Et l'Église catholique avait fait le reste, amenant Elwin O'Reilly au presbytère de Belœil. Le curé Eugène Durocher s'était démené comme un diable dans l'eau bénite afin de lui dénicher un toit pour dormir, ainsi qu'un travail. Des anglophones vivaient de l'autre côté de la rivière, mais il ne pouvait tout de même pas se débarrasser de son exilé en le balançant chez les voisins. Chose certaine, les paroissiens de Belœil n'étaient pas assez riches pour entretenir un survenant. Sa meilleure ressource restait donc le couple Dandonneau. Ils étaient de bons pratiquants et, après tout, le devoir de tout catholique n'était-il pas d'aider celui dans le besoin ? Par contre, l'écart d'âge entre Élise Dandonneau et Elwin O'Reilly tirait le religieux. La jeune femme comptait à peu près le même nombre d'années qu'Elwin, tandis que dix ans la séparaient de son mari. Le curé Durocher musela donc sa conscience et se persuada que le brave huissier, responsable des actes de son épouse, saurait sauvegarder les bonnes mœurs. Nom d'une pipe ! Cet homme de loi devait tout de même posséder une poigne solide.

— Et puis, cet arrangement ne vaudra que pour quelque temps. L'étranger se débrouillera rapidement et ne dépendra plus que de lui-même, avait insisté le pasteur.

Élise avait longuement résisté à la partie de bras de fer imposée par Eugène Durocher. Selon elle, tous les arguments déballés par le religieux se résumaient à introduire un immigrant dans sa maison sans qu'elle ait son mot à dire, elle, la maîtresse des lieux. Comment réussirait-elle à démontrer quelque autorité auprès d'un homme ayant

presque le même âge qu'elle ? Et la pauvre Agathe, à qui cette présence apporterait un surplus d'ouvrage, elle qui en avait déjà plein les bras et qui ne se débrouillait pas plus qu'il ne le faut.

Joseph Dandonneau avait également hésité un certain temps avant d'accomplir cette œuvre de charité. Le fait qu'il soit le seul à parler anglais à Belœil ne l'obligeait tout de même pas à accueillir tout un chacun. Accepter la proposition du curé Durocher équivalait à laisser entrer un loup dans la bergerie. Dans la maison habitaient deux jeunes femmes d'âge à tomber amoureuses de l'Irlandais et il n'était pas assez fou pour introduire un rival sous son toit. Tout le monde dans la municipalité savait que son travail d'huissier le contraignait à partir très tôt le matin pour ne revenir que tard le soir, ce qui risquait d'alimenter la machine à rumeurs à ses dépens. Il ne pouvait tout de même pas transporter son bureau sur la rue Choquette pour les surveiller, cela équivaldrait à abandonner sa brillante carrière. À bout d'arguments et las des discussions stériles et infructueuses, Joseph avait fléchi. Cédant aux considérations de la puissante religion, l'officier de justice avait formellement tenu le curé responsable de la pureté et de l'innocence des actes de son protégé envers les deux jeunes femmes vivant sous son toit.

Il restait maintenant à Eugène Durocher à trouver une activité qui s'avérerait bénéfique pour la communauté et occuperait le dénommé O'Reilly une bonne partie de la journée. Là-dessus, il avait sa petite idée. Ainsi, avant de se rendre au magasin général, il avait planté Ernestine devant la fenêtre donnant sur la rue Saint-Mathieu et lui avait ordonné de l'avertir lorsque plus personne n'entrerait ou ne sortirait de l'établissement. Au moment où il entendit le signal de sa cuisinière, le curé enfila son mateau et coiffa

sa barrette, signe d'un entretien officiel et, d'un pas assuré, il traversa la voie publique pour se diriger chez les Cartier.

— Monsieur le curé, que nous vaut l'honneur ? demanda François. Il est encore trop tôt pour la visite de paroisse.

— Allons, allons, mon bon ami ! Je ne peux plus passer chez mon voisin sans qu'on s'inquiète ? reprit le religieux en s'étirant le cou de manière à voir si aucun client ne traînait dans les parages. À vrai dire, je ne m'attarderai pas bien longtemps.

— Gênez-vous pas, *et shootez* comme diraient les Anglais.

— Voilà. Vous n'êtes pas sans savoir qu'un jeune immigré s'est installé à Belœil. Actuellement, Elwin O'Reilly réside chez les Dandonneau, mais il faut l'occuper, l'intégrer pour qu'il se sente un membre à part entière de notre belle paroisse. J'aimerais que ce catholique d'origine irlandaise trouve un travail qui lui convient, de manière à devenir autonome le plus rapidement possible. J'ai donc pensé à vous, mes bons amis.

— À nous ?

— Oui, peut-être auriez-vous besoin d'un commis, d'un homme à tout faire ou d'un livreur ?

L'effet de surprise passé, Lucie et François se consultèrent immédiatement des yeux, réalisant simultanément que la proposition du curé s'avérait avantageuse pour eux.

— Cela vous libérerait de certaines tâches et vous permettrait de souffler un peu, continuait ce dernier.

Lucie s'aperçut rapidement que le fait d'avoir un employé, ne serait-ce que pour l'heure des repas, représentait un atout attrayant. Elle pourrait manger en même temps que son mari, sans compter la possibilité d'entretenir sa maison correctement sans être constamment dérangée. De son côté, François se voyait le premier marchand à gratifier

sa clientèle d'un service de livraison à domicile et finies les corvées harassantes...

— Vendu ! déclara l'homme d'affaires.



Depuis qu'il habitait dans la résidence de l'huissier, la vie d'Elwin O'Reilly avait complètement changé. Il se revoit devant la maison cossue des Dandonneau, le pont noir lui servant de toile de fond. Durant de longues minutes, il était resté entre les deux rangées de sapins bordant le chemin d'entrée, la timidité le figeant sur place. Quelques heures avant qu'il ne quitte son premier gîte, le curé avait tenté de lui expliquer l'enjeu de son relogement, mais l'Irlandais n'avait rien compris. Il ne saisissait pas pourquoi on le forçait à déménager, pas plus qu'il n'avait besoin qu'on le prenne en pitié et encore moins qu'on s'occupe de lui et qu'on le case. Il pouvait très bien vivre seul. D'ailleurs, au moment de la traversée depuis l'Irlande, qui s'était acquitté des dispositions relatives à la famille ? Et sur cette île de malheur, balayée par des vents contraires qui sifflaient jour et nuit, annonçant la mort prématurée des siens, qui s'était rendu responsable d'enterrer père, mère et frères ?

Venant finalement à bout de son hésitation malsaine, Elwin avait poussé la porte de la maison de pierres grises et une jeune fille aux yeux et aux longs cheveux charbonneux lui avait gentiment adressé un sourire courtois. Puis elle l'avait invité à s'asseoir en lui désignant un banc d'appoint et elle était partie, l'abandonnant à sa gêne et à son embarras. Au bout de quelques instants, la petite soubrette avait ramené avec elle une femme, légèrement plus âgée, image complètement contraire à la première et qui impressionnait

fortement. Cette dernière portait une robe de taffetas verte, mettant en valeur sa taille mince, et tenait dans ses doigts un minuscule mouchoir blanc qu'elle malmenait plus qu'il ne faut. Son chignon contenait difficilement l'imposante masse auburn lui servant de chevelure et d'où s'échappaient de grosses bouclettes indisciplinées qui retombaient en cascades. Son maintien guindé signait une rigidité excessive. Elwin se souvient s'être levé rapidement et avoir serré, peut-être un peu trop rudement, la main de la Dame de pique.

Une fois son message d'accueil livré, en bonne maîtresse de maison, Élise Dandonneau monta l'escalier et laissa intentionnellement courir ses longs doigts sur la rampe, puis se dirigea tranquillement vers la chambre attribuée à son invité. Même si ce dernier ne comprenait pas un traître mot de ce qu'elle disait, Élise parlait à tort et à travers, s'étourdissant de paroles superflues, ce qui l'empêchait d'écouter le tambour qui battait dans ses oreilles. Telle une adolescente au cœur frivole, elle en pinçait pour l'Irlandais à la tignasse de feu. À l'étage, avec cérémonie, elle glissa ses fins doigts dans son corsage et en extirpa une petite clé. En mesurant son geste, elle inséra le passe-partout dans le trou de serrure, lui infligea deux tours complets, puis se retirant légèrement, elle laissa le passage à son pensionnaire. Peu de surprises pour Elwin. L'endroit ressemblait curieusement à la pièce qu'il avait occupée au presbytère. Ne sachant comment exprimer sa gratitude, d'une longue enjambée, Elwin s'avança peut-être un peu trop près de sa bienfaitrice campée dans l'embrasure de la porte. Étonnée et apeurée par cet élan soudain, Élise vira de bord comme si elle venait d'être frappée par le feu Saint-Elme et trouva refuge sur la première marche de l'escalier. Rassurée par la distance qu'elle avait mise entre sa personne et ce mâle aux cheveux flamboyants, elle s'agrippa fermement au pommeau de la rampe et se

surprit à bredouiller quelques mots au sujet du souper. Retrouvant difficilement sa superbe, la femme de l'huissier entreprit de descendre les degrés qui la menaient au salon. Il fallut attendre l'arrivée de Joseph pour que la situation reprenne du mieux et se normalise.

Assis sur la couchette, les mains bien à plat sur ses genoux, l'Irlandais était en droit de se poser de sérieuses questions et réfléchissait sur l'obligation de rester dans cette maison. Pourquoi le curé l'avait-il amené ici ? Que devait-il y faire ? Et voilà qu'on lui offrait un autre lit, une nouvelle chambre dans une demeure où vivait une pimbêche. En fait, Elwin fut soulagé lorsque l'huissier vint le chercher pour le repas, le tirant ainsi de son raisonnement tortueux. En vérité, Elwin comptait sur le grassouillet petit officier de justice pour comprendre.



Depuis un mois déjà, on entendait jouer du piano chez les Dandonneau. Au grand bonheur de tous, l'Irlandais avait pris possession de l'instrument d'Élise et, d'ennuyantes, les veillées hivernales étaient maintenant très courues, chacun voulant voir et s'entretenir avec le célèbre rescapé du choléra. Par conséquent, chaque invité s'amusait à lui enseigner quelques mots quand ce n'était pas les rudiments du bon parler français. Dans la bouche de l'Irlandais, la dissonance de la prononciation portait souvent à rire. Elwin devint même la victime des anglophones qui lui tiraient la pipe, ne reconnaissant pas dans son patois l'accent de la mère patrie. Les plus érudits conclurent que l'immigrant s'exprimait en celtique, affichant ainsi une autre différence importante entre la pluvieuse Angleterre et le pays de la Chaussée des

Géants. Discrètement, les demoiselles du village rivalisaient de finasseries et c'était à celle qui réussirait à faire éclater un feu d'artifice dans les yeux vert sombre du bel Irlandais. D'autres, plus difficiles, levaient le nez sur la couleur de ses cheveux et juraient que jamais elles n'accrocheraient leur bras à celui d'un rouquin.

Elwin O'Reilly travaillait maintenant au magasin général des Cartier, mais avant de se présenter au public, le jeune homme était passé chez le coiffeur. Pour le plus grand bonheur de son client, le barbier Pelletier de la rue Saint-Jean-Baptiste avait quelque peu changé son apparence, faisant montre d'un certain talent. Sans retenue, il s'était attaqué aux poils carotte qui tenaient plus du buisson-ardent de Moïse que d'une pilosité normale. L'artiste du ciseau lui avait laissé deux magnifiques favoris, semblables à des pattes de lapin, et avait coupé sa tignasse selon les critères de la dernière mode. Lavé, peigné, brossé et habillé proprement, l'Irlandais ne ressemblait plus à l'immigrant ahuri débarqué de l'Île-de-la-Quarantaine.

Un matin où la goutte de mercure du thermomètre était figée dans sa colonne de verre, que la froidure s'invitait dans les maisons mal isolées et que la fumée des cheminées montait comme autant de cierges vers le ciel, François Cartier vit arriver son employé. À la manière d'un survenant, il était apparu dans le cadrage de la porte, la tête rouge auréolée d'une crémone, les touffes de barbe rousse blanchies par le frimas et les pieds baignant dans un brouillard glacé.

— Entre, Elwin, et ferme la porte. Tu vas nous faire attraper la crève.

L'œil interrogateur, l'Irlandais l'avait regardé jusqu'à ce que le commerçant claque le battant derrière lui.

— Sainte-Enfance ! Avance un peu, je n'ai pas de place. Elwin restait toujours planté comme un poireau.

— Débougrine-toi, mon homme, et n'aie pas peur. Je ne te volerai pas ton manteau, déclara-t-il en ajoutant le geste à la parole. La belle affaire ! Ne me dites pas que je devrai travailler une partie de la journée avec les baguettes en l'air ?

Jugeant que depuis longtemps les femmes étaient passées maîtresses dans l'art d'exécuter des simagrées, François se mit à crier :

— Lucie ! Viens voir qui est arrivé !

Dans le temps de le dire, Lucie se retrouva au côté de son mari.

— Bienvenue chez nous, monsieur Elwin, articula-t-elle en lui tendant la main.

— Inutile d'insister, Lucie, il ne comprend rien. Fais-lui plutôt des signes...

— Comment veux-tu qu'il apprenne notre langue si tu lui parles comme s'il était un muet ?

Et d'un geste significatif, Lucie s'occupa de l'affaire et invita Elwin à faire le tour du propriétaire. D'un département à l'autre, la marchande nommait les choses et l'Irlandais s'appliquait à répéter. Le jeune homme démontrait beaucoup d'intérêt et la commerçante jugea qu'il lui faudrait peu de temps pour devenir fonctionnel. Déjà là, elle se félicita d'avoir accepté la proposition du curé Durocher. Puis, elle amena l'Irlandais vers la section masculine, et sur ce, elle l'abandonna aux soins de François. Les époux Cartier avaient convenu que, dans un premier temps, Elwin serait principalement rattaché au rayon des messieurs et à la manutention de marchandises. Lucie conserverait l'exclusivité du département féminin ainsi que l'épicerie, cela allait de soi, car selon elle, les hommes n'avaient pas à se fourrer le nez là-dedans.

Elwin se montra un élève doué et motivé. Il capta très rapidement le fonctionnement du magasin et apprit assez

de vocabulaire pour se débrouiller auprès de la clientèle. De son côté, Joseph Dandonneau s'acquittait fidèlement de son devoir de maître d'école. Il mettait à profit ses soirées libres et enseignait à son pensionnaire les rudiments de la langue de Molière. À cet effet, l'huissier avait rapporté de Montréal quelques livres, dont un dictionnaire anglais-français dans lequel Elwin plongeait fréquemment le nez.

Lorsque le temps le permettait, le rouquin arpentait la paroisse de manière à apprivoiser le nom des rues et en connaître les limites. De son côté, François Cartier organisait son nouveau service de livraison et, convaincu du bien-fondé de cette innovation, il entreprit une campagne de promotion. Cependant, ce qu'Elwin affectionnait par-dessus tout était de se rendre à la gare située à environ cinq cents pieds de la résidence des Dandonneau. Là, il entretenait une conversation avec le manutentionnaire de l'entrepôt de fret, entremêlant l'anglais et le français, car dans certains domaines, notamment celui du transport, la langue de Shakespeare avait priorité. Durant sa journée de congé, le dimanche, Elwin s'installait sur la galerie de côté et attendait que le train ralentisse, puis s'arrête pour quelques instants. Il observait alors les passagers qui descendaient sur le quai et se dégourdisaient les jambes. Souvent, le Grand Tronc transportait des immigrants se rendant jusque dans les prairies canadiennes ou américaines, comme le Manitoba, le Michigan et le Wisconsin. Leur regard sombre et hagard laissait tout de même transparaître l'espoir. Là-bas, on leur donnait une terre riche qu'ils cultivaient avec acharnement et de leur labeur poussaient des tonnes de blé tendre. Aussitôt fauchée, la moisson était mise en réserve dans d'immenses silos ou bien reprenait la route, transportée par le même cheval-vapeur qui les avait amenés depuis la ville de Québec. À combien d'occasions Elwin ne s'était-il pas surpris à vouloir rejoindre

ces gens qui portaient pour une formidable aventure ? Deux fois par semaine, un train de marchandises abandonnait une partie de son encombrante cargaison dans l'entrepôt ferroviaire directement accolé à la gare et laissait aux détaillants locaux et aux particuliers le soin de cueillir le fret expédié. Lorsque la locomotive avait repris sa course, l'Irlandais se déplaçait vers le pont noir, grimpait sur les rails encore tout chauds du passage du convoi et suivait la voie ferrée qui enjambait le Richelieu. Ainsi, il se rendait du bord de la Pointe-Valaine ou jusqu'à la prochaine station, située sur la Montée des Trente. Dans ce réduit, Elwin rencontrait des gens de la grande ville qui avaient migré en campagne et qui parlaient sa langue. Les gros messieurs, les hommes importants, les titrés nobiliaires ne s'attardaient pas longtemps dans cette gare, par contre, l'Irlandais y avait découvert des Anglais, des Écossais et d'autres Irlandais ou encore des Américains royalistes ayant fui la guerre d'indépendance. Après avoir prêté l'oreille à l'un et à l'autre, Elwin remontait sur les rails, traversait le pont tournant et réintégrait la maison de l'huissier.

Parfois, rien n'allait plus pour l'Irlandais et le vague à l'âme le submergeait. Ainsi, il se mettait à regretter de s'être embarqué sur ce maudit bateau qui les avait conduits sur cette terre supposément promise. Si les O'Reilly étaient restés sur leur île d'Émeraude, son père, sa mère et ses frères vivraient-ils encore ou seraient-ils tous morts de faim ? Le prix en vies humaines s'était avéré trop élevé. Quel gâchis ! Dans le Galway, Elwin O'Reilly avait laissé derrière lui Mary Lonergan, la jeune fille avec qui il devait se fiancer. Comme il s'ennuyait d'elle, de ses joues rondes criblées de taches de son et de ses nattes orangées. Avec l'accord du père Lonergan, il aurait repris la terre familiale, promettant ainsi à sa future épouse une existence sans trop de misère.

Puis tout s'était déroulé trop vite. L'*Aventurer* mouillait déjà dans le port de Galway, les bagages des O'Reilly avaient été bâclés et ses parents avaient insisté pour qu'il les accompagne et ne reste pas en arrière. Et Mary laissait couler ses larmes sur le bord du quai. Une dernière fois, Elwin avait pris dans ses mains les doigts que l'aube glacée ne réussissait pas à réchauffer et les avait couverts de baisers. Il avait bêtement juré de revenir dès que la terrible épidémie du choléra battrait en retraite, mais dans son for intérieur, il savait qu'il n'y aurait pas de deuxième chance. On ne quitte pas son pays en catastrophe avec un plan de retour...

Les parents d'Elwin ne pensaient qu'à mettre un océan entre leur famille et l'épidémie, question de faire un pied de nez à la mort. Bon nombre de ménages irlandais avaient suivi les O'Reilly, laissant derrière eux tout ce qu'ils possédaient pour aller s'entasser dans les cales infectes des bateaux. Tous ces gens, dans tous ces bâtiments flottants, ne demandaient qu'une terre d'accueil à l'abri du fléau. Mais la terrible maladie s'était jouée de leur mauvais calcul fait à la va-vite. Le mal avait commencé par les affaiblir en leur imposant une forte diarrhée, puis il avait ajouté des vomissements pour finalement consolider son emprise en leur infligeant de douloureuses crampes dans tous les membres, ainsi qu'un profond abattement.



L'Irlandais était très estimé, autant par ses patrons que par les gens du village. Toujours affable, il servait la clientèle des Cartier avec courtoisie et parlait maintenant un français relativement correct. Lorsqu'on le reprenait sur une expression ou un mot mal prononcé, il affichait un large sourire

et se rattrapait. Ainsi, la plus grande qualité d'Elwin était sans aucun doute sa ténacité. Mais la perfection ne porte-t-elle pas en elle-même les prémices de son contraire ? Et dire qu'il possédait une tête de cochon ne serait pas mentir.

Voici donc que le mois de juin 1864 arriva avec son cortège de mauvais temps. Si on le comparait à mai, qui s'était déjà mis en frais d'assécher les champs, il y avait là matière à décourager même les plus optimistes. Aussi, les cultivateurs avertis auraient dû se douter de quelque chose, puisque la légendaire plaque de glace du Cheval blanc, apparaissant sur le flanc nord du mont Saint-Hilaire, tardait à se retirer dans ses terres. Malheureusement, le ciel de juin avait adopté d'autres projets pour les habitants. Sans préavis, il déversa une telle quantité d'eau sur la vallée du Richelieu que les agriculteurs qui avaient planté à l'avance virent leurs graines moisir sur les rangs ou quitter les boutons pour finalement dériver dans la rigole d'irrigation. L'averse printanière ne s'attaquait pas qu'aux semis. Elle lavait tout, détrempait les chemins, les rendant instables, voire impraticables, si bien que les chevaux et les voitures s'enlisaient ou glissaient vers le fossé, mettant en péril l'attelage que leur maître tentait de sauver de la déroute.

Elwin tempêtait comme les autres. Cette maudite température l'empêchait, non seulement de livrer les marchandises, mais éprouvait durement l'étalon des Cartier. En souvenir de la contrée natale qu'il avait dû quitter, l'Irlandais avait amicalement surnommé la brave bête sir Galway et, dans le secret, lui avait appris quelques mots celtiques. Dans la paroisse, chacun se terrait et réduisait au minimum ses activités extérieures. Les plus sages auraient pu informer Elwin, lui faisant valoir qu'au moment des grandes pluies printanières, le chemin de traverse devenait impraticable et, sur ce chapitre, François n'avait pas fait exception.

— Inutile de te rendre chez les Boudreau, avait insisté le marchand général. On va plutôt attendre qu'Elphège vienne chercher ses poches de grains. Jamais je ne croirai qu'il sèmera dans les heures à venir.

— Je lui ai promis...

— Oublie ce que tu as promis, coupa sèchement François, tu n'es certainement pas pour te mettre dans le péril pour une poignée de graines.

Mais l'immigrant voulut en faire à sa tête. La parole d'un Irlandais était sacrée. Elwin décida donc de passer outre les recommandations de François Cartier. Vêtu d'un vieux ciré emprunté à son patron, Elwin quitta pour le 2^e rang tout en suivant la montée Saint-Jean-Baptiste, communément appelée le chemin de ligne ou de traverse.

Ce matin-là, l'étalon, sir Galway, était sorti de l'écurie à reculons et traînait de la patte. D'habitude, l'animal ne rechignait jamais devant le travail. Après un départ plutôt paresseux, le cheval ralentit encore le pas, comme si cela était possible, et plus il modérait, plus l'Irlandais subissait la douche glacée. L'eau qui dégoulinait au bout de son suroît ressemblait à de longs fils retors, et il lui fallait compter avec un imperméable qui montrait, çà et là, des signes de faiblesse. Elwin comprit rapidement qu'au rythme imposé par la bête, il ne se rendrait jamais à destination. Dans le but d'inciter son compagnon à aller plus vite, le commis le cingla d'un coup de fouet bien appliqué sur le postérieur. De toute évidence, l'opération réussit. Peu habitué à ce genre de correction, sir Galway riposta fortement et, sans crier gare, partit à la belle épouvante. Surpris par le contrecoup de cette lancée aussi soudaine que brusque, l'immigrant tomba à la renverse et échappa les guides qui auraient pu le sauver de la déroute. Contrant la course effrénée du quadrupède, l'infortuné parvient tout

de même à se relever et mit toute son énergie à récupérer le précieux lien qui le reliait à la bête. Mais avant qu'Elwin ait eu le temps de redresser la situation, sir Galway prenait dangereusement la direction du fossé et semblait n'avoir qu'une idée : rentrer dans le boisé. Un sabot ferré malencontreusement placé sur une roche recouverte d'humus détrempé fit perdre l'équilibre à l'animal si bien que, sans retenue, il patina et atterrit de tout son poids dans le bas-côté du chemin, les deux jambes d'en avant repliées sous le ventre. La vitesse folle précédant cet arrêt à la hussarde précipita l'équipage dans une très mauvaise position. Heureusement, les brancards contribuèrent à limiter la trajectoire erratique que prenait la voiture qui aboutit finalement sur le flanc, en bordure de route, non loin de l'endroit où Elwin avait lui-même touché le sol. Couché de tout son long dans la boue froide, l'Irlandais n'eut pas le temps de calculer son repli et se mit à faire du surplace dans la vase, se levant et retombant tour à tour. Il devait reprendre pied et s'éloigner le plus rapidement possible avant que la charrette ne le piège dans le fossé rempli à son comble. Mais dans cet accès de folie, il n'était pas le seul à se démener comme un diable dans l'eau bénite. Souffrant le martyr, l'étalon battait inutilement l'air de ses pattes arrière et tentait de trouver une surface dure pouvant lui assurer une certaine stabilité. En se débattant ainsi, sir Galway dérivait davantage. Elwin devait reprendre le contrôle de la situation. Au bout de quelques minutes, qui lui parurent une éternité, il réussit à reprendre pied et à sortir de sa fâcheuse position. Première action : il fallait d'abord délivrer le cheval de cette voiture qui l'encombrait et l'empêchait de se relever, d'ailleurs l'animal de trait montrait des signes de fatigue et ralentissait ses croupades improductives. Il commençait à abdiquer. Patiemment et en lui parlant le celtique, Elwin

finit par stopper tout mouvement incohérent, puis tranquillement, il s'affaira à dénouer les sangles qui retenaient l'étalon prisonnier. Dès que la tension sur son dos céda, sir Galway plia les membres postérieurs et d'un puissant coup de reins, il libéra ses pattes d'en avant. Elwin prit conscience de sa chance, car le ciel lui rendit un cheval crotté de la queue au museau, mais sans blessures.

Toutefois, l'équipage n'était pas encore au bout de ses peines et Elwin n'avait pas tout vu. Bien en vain, il tenta de soulever la voiture afin de la remettre sur ses roues. Véritable travail de forçat ! Il aurait fallu posséder une force herculéenne ou utiliser la puissance de tir de sir Galway, solution que l'Irlandais écarta aussitôt. Dans l'immédiat, il refusa d'en imposer davantage à l'animal. Abandonnant sa charrette sur le bord du rang de traverse, le jeune homme revint vers son compagnon et s'ingénia à le rassurer, puis avec cérémonie, il essaya de lui grimper sur le dos. Étant donné la quantité de boue dont chacun des deux protagonistes était recouvert, il s'ensuivit une chorégraphie pour le moins particulière. Sans étriers pour l'aider à prendre assise et monter sur son cheval, sans selle pour s'accrocher, Elwin parvint difficilement à se jucher sur sir Galway. Après plusieurs glissades, il empoigna la crinière engluée et s'en servit comme levier, couronnant ainsi son entreprise de succès.

Quelle triste compagnie François Cartier vit-il arriver ! On aurait juré Don Quichotte revenant d'une de ses illustres batailles. Crotté, envasé de la tête aux pieds, l'équipage avançait lentement. Rapidement, le marchand quitta son poste d'observation et sortit sur la galerie afin d'accueillir l'immigrant. Ce n'est qu'une fois à l'extérieur qu'il put constater l'ampleur des dégâts.

— Sainte fesse, Elwin, commença-t-il en riant et en se tapant sur les cuisses, où es-tu passé ?

Peu glorieux, l'Irlandais jugea inutile de lui répondre.

— Un instant, je ne peux pas te laisser entrer dans l'écurie arrangé comme ça. Et où as-tu mis ta *wagon* ?

Elwin persistait dans son mutisme.

— À vrai dire, je ne sais pas ce que je dois faire avec toi, lâcha François.

Et devant le regard de feu lancé par l'immigrant, François retint sa langue, mais ne put s'empêcher de rire de l'infortune du cavalier.

Elwin ne trouvait pas matière à rigoler et ne comprenait pas que son patron se paie sa tête au lieu de lui venir en aide. Hors de lui, le rouquin dirigea la bête vers l'écurie et juste avant de passer la large porte entrouverte, il se laissa glisser jusqu'à terre. Impossible de garder sir Galway dans cet état. Il remplit donc une chaudière d'eau, puis attrapa une poignée de foin et, la saucant dans le seau, il frotta, nettoya, rinça la robe de l'étalon. Lorsque l'animal regagna son box, il était à peu près présentable. Elwin prit sur lui de servir une double ration d'avoine à sir Galway afin de lui faire oublier un peu du stress vécu.

Avant de retourner vers le magasin, Elwin empoigna un bouchon de paille et appliqua sur lui-même le même traitement qu'il avait réservé à son cheval. À première vue, la tenue de l'Irlandais était tout à fait acceptable, mais il était toujours aussi mouillé qu'une soupe. Mais son calvaire n'était pas encore terminé, car François obligea l'élégant à se déshabiller. Dès qu'il vit la dernière pièce de vêtement grossir le tas informe, François lui tendit une couverture de négoce.

— Chanceux que ma femme ne soit pas ici, lança le marchand.

D'un coup de pied, Elwin envoya valser les chiffons détrempés et sans dire un mot se campa près du poêle. Afin

de racheter sa farce plate, François offrit à l'Irlandais un verre de genièvre.

— Maintenant, l'ami, raconte-moi.

Et Elwin décida de se livrer, mais avant, un peu comme sir Galway, il avala une double ration de gin et commença enfin le récit de sa mésaventure.

— L'important, c'est que tu sois revenu avec tous tes morceaux, conclut Lucie qui entre-temps s'était jointe à son mari. Il n'y a rien de cassé ?

— De la bouette, ça se lave, une voiture, ça se remplace, mais être obligé d'abattre son cheval ou de le retrouver couché sur la table d'examen du docteur Bernard, c'est moins drôle, termina le marchand général.

Finalement, l'Irlandais remballa son orgueil et sa susceptibilité et prit la résolution de rire de son malheur.



Toutes les semaines, Elwin prenait prétexte de la messe pour rendre une petite visite de courtoisie au curé de Belœil. L'homme de Dieu se sentait pleinement responsable de l'immigrant, d'autant plus que son pays, l'Irlande très catholique, avait beaucoup souffert sous le règne d'Henri VIII. Ainsi, dès qu'il distribuait la communion et voyait son jeune protégé à genoux devant la sainte table, le pasteur en éprouvait une certaine joie. Aussitôt l'*Ite missa est* prononcé, Elwin se retrouvait un des premiers sur le perron de l'église. Sans détour, il revenait vers le presbytère, empruntait la porte de côté débouchant dans la cuisine surchauffée et en profitait pour saluer celle qui l'avait accueilli à son arrivée dans la paroisse. Ernestine se montrait sensible aux attentions d'Elwin et la vieille dame lui répondait, un peu comme

l'aurait fait une mère, en mettant fin au long jeûne obligatoire. Ernestine avait toujours un œuf à casser pour son chouchou. Elwin aimait déjeuner en compagnie du curé et de la servante. On aurait dit qu'autour de ce simple repas du dimanche, à eux trois, ils reconstituaient une famille pour le moins originale.

— Une bonne tasse de thé avec ça ? demanda Ernestine.

D'un grand signe de tête, Elwin acquiesçait, d'autant plus que sa compréhension du français s'améliorait constamment.

— Merci, madame Ernestine, articula-t-il en se tortillant la langue.

— Comment ça va au magasin général ?

— Bien, répondit Elwin.

Mais c'était trop peu pour l'inquisitrice.

— Juste bien ? Dans ce cas, raconte-moi donc ton aventure dans le chemin de traverse.

Cette fois, le cou et les oreilles de l'Irlandais prirent la couleur d'une pivoine. Visiblement, le rouquin se sentait mal à l'aise. Mais il en fallait plus pour décourager la curiosité d'Ernestine. Dans les circonstances, elle changea de tactique.

— Peut-être que vous, monsieur le curé, vous êtes plus en mesure que moi de lui tirer les vers du nez ?

— Voyons, Ernestine ! Laissez-le donc tranquille avec cet écorniflage malsain. Vous en savez plus que nécessaire sur cette histoire, tonna le religieux.

Et dans l'intention de soustraire Elwin aux services secrets dirigés par sa bonne, d'un geste rapide, Eugène Durocher incita le jeune homme à le suivre dans le salon. Avant d'obtempérer au désir du prêtre, l'Irlandais porta sa tasse vide sur l'armoire encombrée de vaisselle sale et, à l'instar du curé, il traversa la porte séparant la cuisine du boudoir. La pièce sentait le renfermé et les lourdes draperies de velours gansées de chaque côté des fenêtres, ainsi que le

meublier recouvert de tissu, intensifiaient l'odeur de moisi qui viciait l'air. Depuis longtemps, Eugène Durocher en interdisait l'accès à Ernestine et souvent celle-ci se plaignait de la malpropreté du salon, mais comme elle ne pouvait y pénétrer sous peine de lèse-curé, cette dernière avait fini par renoncer, laissant au saint homme le soin de s'asphyxier.

Chaque dimanche, après le repas du midi, l'ecclésiastique se permettait un cigare. Normalement, il se payait ce plaisir sans témoin, mais aujourd'hui il se sentait particulièrement heureux et désirait partager sa bonne humeur. Invité à prendre part à l'instant de grâce que s'octroyait le religieux, Elwin se réfugia sur une chaise droite rembourrée. Pour quelques minutes, le pasteur de Belœil délaissa son protégé et entama un long cérémonial. Ajoutant un tantinet d'enflure à ses gestes, d'un pas mesuré, l'homme se dirigea vers un petit meuble, ouvrit le tiroir supérieur et en sortit une boîte dans laquelle se trouvaient ses fameux havanes. Légèrement indécis, il finit par arrêter son choix sur l'un d'eux, le porta à son nez et en huma tous les arômes, puis à l'aide d'un coupe-cigare, trancha le pied du rouleau de tabac. En fin connaisseur, le curé gratta une allumette, l'amena vers son havane et, lentement, le fit tourner en tirant une première bouffée, puis une seconde, jusqu'à ce que la flamme embrase chaque feuille brune. Avec un contentement non feint, il retira l'objet de sa bouche et, en relâchant une fumée odorante, il jeta un œil satisfait à la pièce qu'il tenait entre ses doigts. Dès lors, de sa main gauche, il se mit à lisser la frange de soie du ceinturon barrant sa soutane, ce qui chez Eugène Durocher était signe de jouissance, et entama un court monologue.

— Sais-tu qui m'a initié à ce plaisir ? commença-t-il en se réfugiant dans son fauteuil préféré. Eh bien, je te le donne en mille : Joseph Laroque, l'évêque du diocèse de Saint-

Hyacinthe ! Ceci étant dit, *how are you, my boy* ? demanda Eugène Durocher dans un accent on ne peut plus mauvais.

Surpris par cette sortie linguistique, Elwin servit une réponse évasive.

— Bien.

— *Well, well, well*, déclina le curé en expirant.

Intérieurement, Eugène Durocher se félicitait d'avoir insisté pour que son Irlandais s'installe chez les Dandonneau, mais cela ne pouvait pas être éternel. Elwin restait un garçon intelligent et apprenait vite le français. Bientôt, le jeune homme serait apte à voler de ses propres ailes et ainsi, pourrait-il rencontrer une brave femme de la région avec qui il fonderait un foyer français. C'était de cette façon que le responsable de Belœil raisonnait l'assimilation des immigrants anglophones. D'ailleurs, depuis quelques années, des quartiers irlandais fleurissaient aussi bien à Québec qu'à Montréal et personne ne s'en portait plus mal. Par contre, on devait déplorer l'extrême pauvreté de ces gens, de même que le développement de ces communautés en ghettos urbains.

Après avoir rassuré le curé sur sa santé physique et linguistique, à demi-étouffé par la poussière et la fumée de cigare, Elwin prit congé de son hôte, qui se perdait dans un long soliloque, et se retrouva sur le perron du presbytère. Quelques bouffées d'air frais lui firent le plus grand bien.

Le dimanche après-midi, n'ayant de compte à rendre à personne, sauf à lui-même et à son Créateur, l'Irlandais disparaissait souvent de l'autre côté du Richelieu. Pour quelques sous, il prenait le bac et se dirigeait vers Saint-Hilaire. Devant lui, la montagne qui inspirait tant de légendes, ainsi que sa célèbre falaise Dieppe, dominait toute la plaine. Mais arpenter la vallée des peintres et des artistes intéressait peu l'immigrant. Elwin préférerait entreprendre un chemin plus connu, celui qui longeait la rive sud de l'affluent qui

menait à la pinède endormie. Là, les gros bonnets du Canadian Railway, les *big boss* de Montréal, avaient fait construire un arrêt et un débarcadère à quelques pas d'une magnifique plage de sable. Cette destination à la mode permettait à la classe aisée de se rafraîchir durant la saison estivale. L'endroit était propice non seulement à la saucette ou à la pêche, mais aux sports nautiques de défi comme les courses à la nage, en canot ou en chaloupe. Le plongeon du haut du pont noir avait la cote auprès des jeunes gens, départageant les véritables braves des téméraires. En caleçon ou en maillot de bain, les intrépides provoquaient le danger sans songer que le jeu pouvait être mortel. En fait, contrairement aux baigneurs douillets et frileux, les audacieux n'attendaient pas que la température se montre clémente et se jetaient dans le vide dès que l'eau avait pris quelques degrés. Il fallait les voir se défier, se provoquer, s'exciter et finalement, s'élancer du haut du pont noir. À peine apercevait-on le téméraire qui surgissait du bouillon glacé, que la minute suivante, un second lui succédait.

— Vas-y, l'Irlandais, l'encourageait un habitué à la figure gravelée qu'on prénommait Placide.

— Le dernier en bas a la crotte au cul ! criait un autre en se lançant dans le Richelieu.

Et Elwin entama un large signe de croix en recommandant son âme à Dieu. Avec précision, il plaça ses pieds sur l'extrémité des traverses, les talons bien appuyés sur le rail froid, joignit ses mains haut au-dessus de sa tête, plia les genoux et disparut. Ce n'était pas la première fois qu'Elwin s'amusait à ce jeu dangereux, mais cette fois, dès son entrée dans l'eau glaciale, il paralysa net. Une crampe lui mordit le mollet droit, tandis qu'une pointe d'acier traversa sa peau pour se loger dans son cœur. Une douleur insupportable lui labourait la cage thoracique, l'immobilisait et l'empêchait

de remonter vers la surface, le clouant au fond de la rivière. Du haut du pont noir, Placide Vincent attendait de voir réapparaître son ami avant de piquer une tête. Lorsque les secondes deviennent des minutes et qu'on mesure difficilement le temps qui file, il faut cesser de se questionner et passer à l'action. Sans perdre une autre de ces précieuses secondes et semblable à une flèche qui pointe une cible invisible, Placide s'enfonça dans le Richelieu à la recherche d'Elwin. L'eau brouillée et les remous lui firent bon accueil et le désorientèrent l'espace de quelques secondes. Les roches couvrant le fond de la rivière ne semblaient pas être la cause de l'absence de l'Irlandais, car elles ne retenaient aucun corps. Placide n'avait rien d'un maître-nageur et commençait à manquer d'oxygène quand soudain, un objet effleura sa jambe, puis le saisit à la cheville. Privé de l'air vital, le cerveau d'Elwin s'éteignait et dans un dernier sursaut, ses membres se contractèrent avant l'abandon final. D'un geste rapide, le jeune homme attrapa la main du noyé et se mit à le tirer vers le haut. Ses poumons trop longtemps sollicités lui brûlaient la poitrine et sa conscience vacillait. De l'air ! De l'air !

Comme un bouchon, Placide finit par réapparaître et sortit péniblement la tête de son ami hors de l'eau. Il était complètement épuisé. Mais il devait y avoir un Bon Dieu pour l'Irlandais. Un groupe de canoteurs qui compétitionnaient passèrent à peu de distance. L'un d'eux aperçut le duo en difficulté et héla ses compagnons. En peu de temps, les experts de la rame furent près des victimes et quatre, six, huit, dix bras hissèrent les rescapés à bord de leur frêle embarcation.

Sur la rive du Richelieu, l'excitation était à son comble et on suivait fébrilement les efforts pour récupérer les téméraires.

— Regardez, on les voit, cria une femme aussi énervée qu'une sauterelle.

— Ces gars sont de véritables casse-cous, s'exclama un gros monsieur à l'air hautain. Chez nous, à Montréal, on ne se jette pas en bas du pont Victoria pour se baigner, on s'y suicide, pardi.

— De grâce, Hervé, taisez-vous. Vous me donnez la chair de poule, dit sa compagne en se frottant les avant-bras.

Les rameurs ramenèrent rapidement Elwin et Placide sur la grève. Une foule de curieux vint se placer en cercle autour d'un grand gaillard qui entreprenait déjà des manœuvres de réanimation. S'accroupissant à la tête de l'infortuné, il entama une série de mouvements, levant et abaissant les bras de l'Irlandais, coordonnant aux premiers exercices de fortes poussées sur le thorax. Puis, le tournant sur le ventre, il recommença les mêmes opérations, tirant vers lui les coudes d'Elwin pour ensuite lui comprimer la cage thoracique. Enfin, l'homme obtint un signe de vie du quasi noyé. Tourné sur le côté, Elwin se mit à tousser et à vomir l'eau du Richelieu. Lentement, il reprenait connaissance. À ce moment, comme un frisson, un long soupir de soulagement parcourut l'assistance. Tout près de l'Irlandais, Placide reprenait peu à peu des forces. Les efforts fournis pour retrouver l'immigrant l'avaient complètement vidé.

Étendus dans le fond d'un tombereau, les deux compagnons contemplaient le ciel. Elwin s'estimait heureux de revoir ce bleu intense que formait la voûte céleste.

— Merci l'ami, finit-il par bredouiller. Je te suis redevable.

— Oublie ça, je n'ai fait que mon devoir.

Lorsqu'on déposa Elwin chez les Dandonneau, Agathe fut la première à aller au-devant du protégé de ses patrons.

— Elwin ! Pour l'amour du Bon Dieu, que vous est-il

arrivé ? demanda-t-elle en constatant que l'Irlandais ne portait qu'un caleçon.

— Aidez-moi à me relever, Agathe, je vous expliquerai.

— On l'a repêché au fond de la rivière, reprend celui qui avait prêté sa voiture et, croyez-moi, il a bu toute une tasse.

— Monsieur, madame ! cria la servante en soutenant Elwin sous le bras. Venez voir !

En moins de deux, les époux Dandonneau se retrouvèrent devant leur locataire. Élise ne perdit pas une minute et exigea que Joseph se déparaisse de son veston et qu'il tente de couvrir cette presque nudité choquante. Heureusement qu'elle était mariée, mais il en allait tout autrement pour la jeune servante.

— Agathe, ordonna Élise, préparez le lit d'Elwin, monsieur s'occupera de lui.

Ce ne fut que plus tard dans la veillée que l'Irlandais revint au salon. Devant une tasse de thé brûlant, il raconta son histoire.

— Mais êtes-vous fou ou complètement inconséquent ? s'écria Élise. Grâce à Dieu, vous l'avez échappé belle, mais s'il-vous-plaît, ne vous avisez pas de recommencer. L'an dernier, le curé a dû chanter le *libera* d'un trompe-la-mort comme vous. Ma foi, adonnez-vous à un sport plus sécuritaire ou portez un flotteur.

Tancé comme un gamin, Elwin prit conscience de sa témérité. Il nageait à peine et avait voulu imiter les autres, les aventureux, mais il aurait pu y rester, n'eût été la vigilance de Placide et du savoir-faire d'un colosse dont il ignorait le nom. Ce soir-là, l'immigrant sortit une écritoire et s'assit confortablement dans son lit. Il était grand temps qu'il reprenne contact avec sa jeune fiancée. De trop longs mois le séparaient du quotidien. Aujourd'hui, il aurait pu mourir et personne ne se serait soucié de lui. Peut-être les

Dandonneau ou le curé auraient-ils passé un commentaire, tout au plus. Il avait décidé de rester à Belœil, de reprendre sa vie en main et au moment de ce nouveau départ, il voyait Mary à ses côtés. Impensable pour lui de retourner en Irlande, alors il devait la convaincre de venir le rejoindre.

Elwin commença, politesse oblige, par s'excuser pour un si long retard puis, négligeant les formules toutes faites, il glissa rapidement vers le but de sa missive.

... Ici, la terre est belle et grasse et il s'avère facile d'obtenir des parcelles de terrain. Le petit village où je demeure est lové entre une montagne, une magnifique rivière et une plaine qui s'étend à perte de vue, écrivit-il. Le climat ressemble à celui de l'Irlande, piquant l'hiver et doux l'été. Malheureusement, je suis le seul à en profiter. Mes parents avaient vu juste quant à la richesse, à la grandeur et à l'accueil de ce pays, mais ils ne sont plus là pour en bénéficier, le choléra ayant eu raison de leur vie et de celle de mes pauvres frères. Les rêves que nous avons échafaudés avant mon départ peuvent toujours se réaliser. Il suffirait que tu viennes me rejoindre dans cette contrée toute neuve, où les vieux conflits qui grèvent notre Irlande n'existent plus et où demain est encore possible.

*À bientôt,
Ton fiancé,
Elwin O'Reilly*



Lorsque le père Lonergan ramassa son courrier, il fut surpris d'y trouver une enveloppe pour sa fille, d'autant

plus qu'elle venait d'Amérique. Mary entretenait peu de correspondance et, en tant que tuteur, le vieillard se demandait s'il devait l'ouvrir et en contrôler le contenu, compte tenu du fait que sa cadette n'était pas encore majeure et qu'il n'était pas coutumier de recevoir un envoi de si loin. De l'Amérique, pensez donc ! Plusieurs personnes, vivant autrefois dans l'ancien Galway, avaient quitté leur région pour le Nouveau Monde et peu en étaient revenus si bien qu'il fallait se poser la question : existait-il vraiment ou s'agissait-il de chimères dont il fallait se protéger ?

Andrew Lornergan s'avança jusqu'à la bordure du champ derrière la chaumière et cria :

— Mary, Mary, viens ici.

Agenouillée dans un rang de patates, Mary inspectait les plants, pourchassant les doryphores et surveillant les premiers signes du mildiou qui, en l'espace de quelques jours, pouvaient ruiner la future récolte. La jeune Irlandaise se releva difficilement, car depuis le matin, elle travaillait à genoux, s'essuya les mains sur son vieux tablier de jute et suivit religieusement le sillon qui séparait l'alignement de pommes de terre en pleine floraison.

— Voici pour toi, ma fille, dit le vieil Andrew en avançant une enveloppe défraîchie. Ça vient d'Amérique.

Le sang de Mary se mit à circuler plus rapidement. Enfin, des nouvelles attendues depuis des mois. Elle tendit une main aux ongles cassés et terreux, saisit la lettre et la fourra dans sa poche de robe en remerciant son père, puis elle accrocha son bras à celui de son paternel et l'entraîna vers la maison.

— Quelle heure est-il, papa ? Tu dois avoir faim ?

— Tu n'ouvres pas tout de suite ? demanda le curieux.

— Oh, tu sais, il y a des semaines que je l'attends, alors un peu plus ou un peu moins...

Mary dut patienter une heure de plus avant de s'asseoir dans la petite berçante qui logeait sous la fenêtre de la cuisine. Le ciel d'un bleu profond ne pouvait laisser présager que de bonnes nouvelles. Avant d'ouvrir l'enveloppe, elle vérifia le nom de l'expéditeur. L'envoi venait bien d'Elwin O'Reilly. Dans un geste affectueux, elle porta le papier à ses lèvres, ferma les yeux et poussa un long soupir.

Le ton de la missive la surprit quelque peu. Comment Elwin pouvait-il faire l'éloge des mérites d'un autre pays ? Le plus bel endroit au monde n'était-il pas sa verte Irlande et comment pouvait-il comparer le Galway au Canada ? Dans ses vantardises, Mary voyait poindre le déni de sa région natale. Cependant, la jeune fille fut attristée par le décès de la famille de son fiancé. Ici aussi, on ne comptait plus les morts, mais heureusement, la maladie et la famine commençaient à se conjuguer au passé. Après avoir disséminé quelques mots d'amour dans sa trop courte lettre, Elwin O'Reilly lui avait prédit un avenir prometteur et prospère dans ce pays encore à construire. Prenant un peu de recul, Mary tourna son regard vers la fenêtre où le pré vert tapissait l'entièreté du décor. En fait, elle ne savait que penser. Elle n'avait ni le goût ni l'énergie nécessaire pour entreprendre une traversée en bateau, sans compter qu'elle était la seule à pouvoir prendre soin de son vieux père. Qui d'autre le ferait ? Son unique frère vivait à Dublin, à un jet de pierre de la mer d'Irlande et ses deux sœurs avaient choisi le couvent. Non, il fallait plus qu'une simple lettre écrite par un amoureux qui, par un petit matin brumeux, l'avait laissée en plan sur le quai pour aller courir l'aventure en Amérique. Qu'il fut accompagné au moment de sa fuite par ses parents ne cautionne pas son geste.

Il suffit d'une unique visite médicale pour que tout bascule. Depuis près d'un mois, Andrew Lonergan souffrait en

silence. Une douleur pernicieuse lui ravageant le bas de la cage thoracique eut raison de son refus des symptômes. Un matin, il lui fut impossible de se lever, la fièvre le clouant à son lit. Étonnée par cette attaque soudaine, Mary fit tout en son pouvoir pour abaisser la température. Mais le mal résistait et donnait maintenant l'assaut au souffle du vieil homme. À court de ressources, la jeune fille fit venir le médecin du village, celui-là même qui avait traité sa mère durant sa longue agonie.

— Pourquoi ne pas m'avoir consulté avant, Andrew ? admonesta timidement le disciple d'Esculape. Tes poumons sont noyés dans des sécrétions malsaines. Je ne te cacherai pas que mes moyens d'action sont très limités. Mary, apporte-moi un plat propre, je vais le saigner.

Déjà affaibli, la ponction effectuée sur le malade fut inefficace. La fièvre tenait bon et ne semblait pas vouloir déposer les armes. Le praticien couvrit donc le torse du vieil Irlandais de longues sangsues noires. Rien à faire, l'infection pulmonaire refusait de reculer. L'ancêtre ne laissait plus échapper que quelques expirations chaudes et malodorantes. L'air frais qui entrait dans ses poumons était si rare qu'il n'arrivait plus à faire vivre son corps. Lentement, Andrew Lonergan perdit tout contact avec la réalité et le visage bleu, il partit pour le monde en lequel il croyait.

3

Durant quelques jours, les citoyens de Belœil goûtèrent les prémices de l'été, puis sans avertissement, la déception échet aux riverains. Jamais de mémoire d'homme, la pluie n'avait autant fait des siennes. Le Richelieu devint menaçant et, de mémoire d'homme, dépassait déjà toutes les crues printanières passées. Au magasin général, les vieux habitués s'attardaient plus longtemps que d'ordinaire, chacun apportant un avis différent sur une situation toujours plus inquiétante. Certains flairaient la catastrophe, d'autres tentaient de se rassurer en disant que le soleil finirait bien par revenir. On allait jusqu'à témoigner de la compassion pour les familles établies sur les flancs de la montagne et dont le terrain était ravagé par les eaux de ruissellement. En bout de course, tout ce liquide se déversait dans le Richelieu qui, à certains endroits, affichait de sérieux signes de débordement. Normalement d'un bleu sombre, la rivière devenait carrément brune, charriant une bonne quantité de terre agricole récemment ameublie par le soc de la charrue.

Dans la section réservée aux hommes de l'entrepôt des Cartier, il se trouvait des voix discordantes, mais de manière générale, on critiquait davantage le barrage de Saint-Ours pour tous ces dégâts. Dans le but de contrer la montée des

eaux, certains proposaient des solutions pour le moins farfelues. Un de ces riverains, directement concernés par le problème, haussa le ton afin d'être clairement entendu de tous. Au milieu de ce groupe de mâles chauffés à blanc, Arthur Lavoie réussit finalement à faire taire la cohue.

— Il faut absolument abaisser le niveau du Richelieu et ouvrir les vannes du barrage de Saint-Ours. Le Saint-Laurent est encore capable de prendre une bonne gorgée. Nous autres, on n'en peut plus !

L'idée parut géniale et, de part et d'autre, on entendit des : « Oui, oui, oui ».

— Et que faites-vous de la digue en amont, celle de Chambly ? renchérit un tiers.

— Batinse ! Es-tu viré fou ? T'imagines-tu la tasse qu'on boirait ?

— Lavoie a raison, il faut activer le système de remplissage et de vidange des écluses, ajouta un plus savant qui avait travaillé à la construction du batardeau.

— Les écluses n'ont rien à voir là-dedans, c'est bon pour les bateaux. Je le répète, il suffit d'ouvrir les vannes, martela Arthur Lavoie.

Tout ce verbiage fut bien inutile, car aucun homme politique et encore moins le surintendant du barrage, qui habitait pourtant sur l'île Darvard, n'entendirent les doléances des gens du Richelieu. Seul le ciel eut pitié des résidants de la vallée et, après avoir déversé les deux derniers jours toute la pluie gardée en réserve, il changea complètement de stratégie. Un certain Galarneau, attendu avec impatience, reprit du service et s'activa à briller de tous ses feux et à assécher le sol détrempé. Ainsi, avec deux bonnes semaines de retard, le travail dans les champs recommença. Le mois avait déjà parcouru la moitié de son cycle.

Le soleil regagnant ses quartiers d'été, il n'en fallait pas

plus pour que germe dans la tête du brave curé Durocher, une idée de génie. Pourquoi ne pas entreprendre une neuvaine afin de rendre grâce à Dieu de ses bienfaits, cette dernière se terminant par un office religieux sur le Pain de sucre ? Fier de son projet, le titulaire de la chaire se mit en frais de le publiciser en incitant fortement ses paroissiens à la prière. Les fidèles graviraient le sentier pédestre jalonné des quatorze stations représentant la passion du Christ et menant à l'immense croix de bois plantée sur le sommet de la montagne Saint-Hilaire. Utilisant le Saint-Office comme catalyseur, le promoteur haranguait ses ouailles du haut de son perchoir, justifiant la nécessité d'un acte de remerciement et d'une messe d'action de grâces. Assis sur les bancs durs de l'église, certains marmonnaient qu'après deux semaines de pluie continue, il n'y avait pas de quoi dire merci. D'autres, trop heureux de démontrer leur foi, secondèrent le religieux dans sa croisade. Pour rendre son offre plus alléchante, le pasteur alla même jusqu'à vendre l'idée d'une marche au flambeau le soir de la Saint-Jean-Baptiste. Ainsi, il proposerait à ses paroissiens une manière différente de magnifier le saint patron des Canadiens français et de célébrer le solstice d'été. Le défilé populaire de l'après-midi pourrait se tenir selon l'horaire habituel, tandis que la messe normalement chantée le matin serait reportée dans la veillée à la petite chapelle située au pied de la croix. Quant au traditionnel feu de grève, il serait judicieusement remplacé par le défilé au flambeau.

La suggestion d'une sortie nocturne plut grandement à Élise Dandonneau et quand celle-ci soutenait un projet, elle y mettait toute son énergie. L'épouse de l'huissier jouissait de deux semaines pour épauler le curé. Dans un premier temps, elle contacta toutes ses relations afin d'organiser une participation active lors de l'événement religieux et convia

les dames importantes de la paroisse à venir prendre le thé dans son salon. Devant une montagne de petits fours et des litres de darjeeling, Élise discourait sur les différentes façons d'aider leur dévoué curé dans sa tâche. Les épouses du notaire, du médecin, de l'avocat, du député ainsi que les représentantes de diverses associations féminines, telles que les Enfants de Marie, tentaient de suivre la logique de leur hôtesse. Une serviette de table sur les genoux, une fine tasse de porcelaine dans la main gauche, la droite explorant le plateau d'argent présenté par Agathe, d'un signe de tête, elles acquiesçaient à ses assertions. Élise leur faisait valoir qu'à partir de ce jour, elles devenaient toutes des porte-paroles de l'événement et, qu'à leur tour, elles se devaient de motiver leur mari ainsi que leur famille élargie.

La femme de Joseph Dandonneau continua sa croisade et, payant même de ses deniers personnels, elle fit imprimer des affichettes qu'Agathe distribua en ronchonnant. Pour des raisons stratégiques, Élise s'était réservé la visite au magasin général. Aussi tenait-elle à rencontrer Lucie, car entre elles, une rivalité latente de même que le non-dit prenaient beaucoup de place. François se moquait de cette compétition tout à fait féminine, la qualifiant de guéguerre de greluches. Après avoir épuisé sa liste d'achats, Élise sortit de son cabas les fameux cartons sur lesquels on lisait :

« Le 24 juin prochain, grand rassemblement au pied de la montagne de Saint-Hilaire pour une procession au flambeau et une messe à la chapelle de la croix. »

— Chère Lucie, pourriez-vous prendre cette annonce et l'installer pour qu'elle soit bien visible ?

— Aucun problème, répondit François. Il ne sera pas dit qu'on n'encouragera pas notre saint curé, déclara-t-il en plaçant l'affiche dans un des carreaux de la porte d'entrée.

— Elwin est-il ici ? continua la candide Élise.

— Certainement. Je vous l'envoie tout de suite, termina le marchand en disparaissant dans l'arrière-boutique.

Décidément, Lucie n'appréciait pas l'attitude trop conciliante de son mari envers la Dandonneau. Si elle n'avait pas si bien connu son François, elle prendrait ses interventions pour de la complaisance.

Elwin était suspicieux. Que lui voulait sa logeuse qu'elle ne pouvait lui dire à la maison ? En minaudant, Élise s'approcha familièrement de son pensionnaire et, pour provoquer Lucie qui empaquetait les effets précédemment achetés, d'une voix affectée, elle lui demanda :

— Durant tes pérégrinations à travers le village, tu dois certainement te rendre au 2^e rang. Aussi j'aimerais que tu visites l'ermite afin de t'assurer de sa présence le 24 juin.

— Un instant ! tonna Lucie. Elwin reçoit uniquement des ordres de François ou de moi. Nous verrons donc à avertir monsieur Duclos en temps et lieu.

— Dans ce cas, il ne me reste qu'à tabler sur votre bonne volonté, déclara Élise, nullement perturbée par la mise au point de la marchande.

— Exactement, madame Dandonneau, répliqua Lucie en poussant le paquet vers le bord du comptoir.

— Pouvez-vous le garder quelques minutes ? J'ai affaire au presbytère et je ne voudrais pas rencontrer notre pasteur avec les bras encombrés.

— Naturellement, acheva Lucie, visiblement de mauvaise foi.

Et sous l'œil malicieux de la commerçante, Élise passa la porte.

La femme de l'huissier s'était mise dans la tête de rehausser la soirée au flambeau par la présence d'invitées d'honneur, soit la mère et la sœur du curé Durocher. Mais avant de convoquer les personnes en cause, elle se devait d'obtenir l'accord du religieux.



Depuis quelques jours, le presbytère de Beloeil bouillonnait d'activités. Brandissant balai et guenille, Ernestine en profitait pour brasser vigoureusement les matelas, tandis que d'une main leste, elle agitait le plumeau et faisait voler la poussière qu'elle respirait ensuite à plein nez. La vieille servante s'acharnait sur chaque recoin de la maison. Elle se devait d'être à la hauteur de ses invitées, car pour la première fois, depuis qu'Eugène Durocher avait aménagé à la cure en tant que pasteur de la paroisse, sa mère et sa sœur lui rendraient visite. Les deux dames avaient reçu une lettre de madame Dandonneau, l'épouse de l'huissier de Beloeil, les conviant à venir célébrer la Saint-Jean-Baptiste de façon originale. La vieille Cédulie avait quelque peu hésité à cause de sa condition physique limitante, puis s'était rendue au désir de sa fille Émilienne.

Les deux femmes arriveraient donc l'après-midi du 22 juin 1864. En plus de prendre part à la fête, Émilienne et Cédulie Durocher avaient confié leur terre de Saint-Antoine aux mains de leur métayer et s'octroyaient un mois de vacances sur le bord du Richelieu dans le but de se reconstituer une santé. L'air frais descendant de la montagne devrait leur être salubre. Émilienne, l'aînée de la famille Durocher, souffrait d'une toux catarrheuse, tandis que sa mère, Cédulie, combattait une anémie pernicieuse. En laissant aux bons soins de sa servante les deux êtres qu'il aimait le plus au monde, Eugène Durocher n'espérait rien de moins qu'un miracle. Oxygène, repos, prières et saine alimentation devraient leur rendre un brin d'énergie.

Toute la matinée, le bon curé n'avait cessé de talonner Ernestine, jusqu'au moment où, énervée, celle-ci le jeta

presque dehors en lui disant qu'une petite marche lui ferait le plus grand bien. Suivant les conseils de sa domestique, le religieux en profita donc pour offrir ses salutations au docteur Bernard. En fait, sa démarche ne se voulait pas que civile, car le prêtre désirait entretenir son voisin sur d'éventuels soins à dispenser à sa mère ou sa sœur. Lorsqu'il vit apparaître le médecin, qui montrait un œil fatigué et un air abattu, le saint homme commença à regretter sa visite.

— Vous dormiez ? demanda-t-il innocemment.

— Oui, oui, répondit le disciple d'Esculape en tentant de replacer la longue mèche de cheveux qui servait à lui garnir le crâne. J'ai passé la nuit au chevet d'une primipare dont l'accouchement s'est avéré très difficile.

— Dans ce cas, je ne vous ferai pas perdre votre temps, je reviendrai une autre fois. Retournez à votre paillasse, trancha rapidement Eugène Durocher.

— Maintenant que vous m'avez réveillé, dites toujours.

— Voilà, laissa tomber le curé, ma démarche se veut fort simple. Ma mère et ma sœur doivent demeurer un mois au presbytère de Belœil et je me demandais...

— Bien sûr, bien sûr, s'il y avait urgence, je les verrais.

— Dans ce cas, je vous remercie, termina l'ecclésiastique en tendant la main au praticien.

Abandonnant le docteur à moitié endormi au beau milieu de son hall d'entrée, Eugène Durocher revint à la cure où l'odeur des brioches à la cannelle le rendit quasiment fou. Ernestine avait lâché ses chiffons et balais et était passée au fourneau, malgré la chaleur presque caniculaire. Quel bonheur que cette cuisinière !

Lentement, l'horloge avait égrené les heures et indiquait maintenant l'arrivée imminente des visiteuses. Il n'en fallait pas plus pour qu'Eugène Durocher s'agite et tourne en rond comme un renard en cage. Enfin ! Vers trois

heures, une calèche légère venant du côté de Saint-Antoine s'arrêta devant les marches du presbytère. À l'intérieur du cabriolet, deux voyageuses fatiguées se pressaient pour descendre. Le cocher eut à peine le temps de mettre un pied à terre que déjà ces dames ouvraient la porte de la voiture, impatientes qu'elles étaient de sortir de ce cercueil roulant et de poser les pieds sur la terre ferme. Debout sur le perron de l'imposante maison de pierres, le curé Durocher en personne accueillit les deux femmes. Les yeux noyés dans l'eau, successivement, chacune d'elles se logea au creux de l'épaule consacrée puis, du coin de leur mouchoir brodé, épongeait une larme piégée derrière la voilette de leur chapeau. Eugène, pour les intimes, invita ses parentes à retenir quelque peu leur élan, quitte à poursuivre leur effusion sentimentale à l'intérieur, à l'abri des regards indiscrets.

Ayant entendu des voix hautement perchées se livrer à un épanchement tout à fait féminin, Ernestine se rendit jusqu'au portique, se portant au-devant de son curé subitement envahi par les deux femmes. Fermement, celle-ci attrapa les valises que le cocher avait laissées sur la galerie et convia mademoiselle et madame à la suivre à l'étage. En bas de l'escalier, Eugène remplaçait sa soutane et lissait son ceinturon de soie malmené par le débordement affectueux de sa mère et de sa soeur. Agissant comme une maîtresse de maison, Ernestine déposa les bagages dans les chambres, attribuant à chacune des vacancières une pièce suffisamment confortable pour passer un agréable séjour.

— Voyez comme c'est beau, dit-elle en ouvrant largement la fenêtre enchâssée dans le toit mansardé, le mont Saint-Hilaire et le Richelieu vous tiendront compagnie.

Après des remerciements discrets de la part de ces dames, Ernestine s'appêtait à se retirer quand elle invita madame Cédulie et mademoiselle Émilienne à prendre une

collation dans le petit salon dès leur installation terminée.

La bonne humeur régnait dans le boudoir du presbytère. Toutes à la joie de retrouver le seul religieux de la grande famille Durocher, les voyageuses attaquaient leur goûter. Logeant dans une main mal assurée une assiette à bordure dorée contenant une brioche encore chaude, une serviette de table adroitement glissée entre les doigts, les visiteuses papotaient et donnaient vie aux souvenirs d'une enfance passée sous le signe du bonheur. Émilienne exhumait de sa mémoire des anecdotes toutes aussi délicieuses les unes que les autres et dont le héros était son cadet.

Minuscule dans un large fauteuil à oreillettes, la vieille Cédulie savourait la joie de voir le frère et la sœur enfin réunis. En fait, Émilienne et Eugène étaient les deux seuls survivants des sept enfants. Sans égard à l'âge ni au sexe, le choléra avait fauché cinq jeunes vies et avait couché sous la pierre froide du cimetière les Marie, Rogatien, Angèle, Alexandre et Pierre. Déjà de constitution fragile, leur pauvre père n'avait pu résister à la perte de ses descendants et le chagrin l'avait emporté. Heureusement, durant cette période tragique, Émilienne vivait en communauté religieuse, ce qui l'avait momentanément éloignée des foyers d'infection. Après un séjour d'une année chez les Sœurs de la Charité de Saint-Hyacinthe, souffrant d'une condition pulmonaire précaire, la supérieure avait renvoyé la novice dans ses terres. Par leur constante proximité avec les malades et les personnes dans le besoin, les nonnes se devaient de jouir d'une santé irréprochable, et puis, il faut bien le dire, ces dernières n'avaient ni le temps ni les ressources pour s'occuper des leurs, déjà mal portantes.

Par bonheur, durant ses années d'études au petit séminaire, Eugène laissait éclater au grand jour sa vocation qui, subséquemment, s'épanouit entre les murs du scolasticat

de Québec. Si Dieu le voulait, une belle carrière cléricale s'ouvrirait à lui. Le jeune prêtre avait joué de chance, obtenant une cure dans la région qui l'avait vu naître, ce qui n'était pas si mal, même si dans son cœur de mère, la vieille dame imaginait son bébé, évêque ou encore archevêque et, pourquoi pas, cardinal. Le pourpre siérait à merveille à son teint rougeaud.

Ce fut donc à ce moment, entre un morceau de brioche et une gorgée de thé, qu'Elwin à demi paniqué frappa à la porte du presbytère.

— Eh oh ! Monsieur le curé ! Monsieur le curé, venez vite.

La bouche pleine de pâte sucrée, le pasteur se leva d'un trait, farfouillant dans le fond de sa poche de pantalon afin de trouver un mouchoir propre pour s'essuyer la commissure des lèvres. Dès qu'il arriva dans le vestibule, il découvrit Elwin O'Reilly qui, comme un idiot, piétinait d'impatience, répétant pour lui-même qu'il fallait se dépêcher.

— Du calme, du calme ! commença le curé.

— L'ermite, le feu !

— Attends-moi, je te suis, ordonna le religieux.

Laissant en plan ses visiteuses, le curé articula de brèves excuses. Son ministère passait en premier. Les guides entre les mains et le docteur Bernard à ses côtés, Elwin perdait son sang-froid. Heureusement, l'homme de Dieu avait fait vite et, son viatique à l'abri dans une petite valise brune, les trois protagonistes montèrent le chemin Saint-Jean-Baptiste, puis s'enfoncèrent dans le 2^e rang. La cabane de l'ermite n'était pas à une jetée de pierre du presbytère. Trop fébrile, Elwin ne réussissait pas à donner des explications valables sur ce qui s'était passé. Plus il était excité, moins il comprenait et parlait le français, la langue celtique l'emportant sur celle étudiée.

Même en faisant vite, ils arrivèrent trop tard. Elwin sauta immédiatement en bas de la voiture, laissant le prêtre et le médecin se débrouiller par leurs propres moyens.

Déjà, le docteur Bernard constatait le décès de Cyril Duclos par brûlure au troisième degré sur plus de 80 % de son corps. Rapidement, il fit signe au curé Durocher lui indiquant qu'il n'y avait plus rien à faire pour sauver le pauvre bougre.

— Seigneur, qu'est-il arrivé ? demanda ce dernier à Elwin.

L'Irlandais éprouvait de la difficulté à articuler. Dans sa tête, la scène d'horreur reprenait vie et se déroulait au ralenti.

— En début d'après-midi, commença-t-il, conformément aux souhaits de madame Dandonneau et aux ordres de Lucie Cartier, je suis monté jusqu'au 2^e rang afin d'inviter l'ermite à la célébration au flambeau. En vérité, je croyais avoir fait un voyage blanc, car Cyril Duclos ne se trouvait pas chez lui. Pourtant, son cheval était attaché à un arbre, tandis que Mika, le labrador blond qui l'accompagne presque toujours, dormait sous le banc de pierre près de la porte. J'ai donc conclu qu'il n'était pas bien loin. Je n'ai eu qu'à attendre quelques minutes avant que l'ermite arrive avec une grosse brassée de branchages. Cyril s'empressa de déposer sa charge dans un baril, puis il me salua.

Une amitié spontanée s'était développée entre les deux hommes, celle des errants, des transplantés, des étrangers au pays. Depuis plus de six ans, Cyril Duclos s'était installé à la limite nord de Belœil, bâtissant au fil des jours un abri temporaire, puis de plus en plus permanent. De ses efforts, il en était résulté une cabane à l'architecture anarchique qui satisfaisait le résident. Son humble mesure était plantée près d'une veine d'eau, car le bonhomme était aussi sourcier. Le

peu de personnes qui se rendaient jusque chez lui s'indignaient. Pourquoi le maire de Belœil endurait-il pareille construction aux confins de la paroisse ?

— Quel déshonneur ! déclaraient les uns.

— On devrait le chasser et lui interdire le territoire, menaçaient les autres.

Résultat : après tout ce temps, l'ermite habitait toujours le 2^e rang. Elwin avait fait la rencontre de Cyril Duclos au magasin général et tout de suite, le vieil homme lui avait plu. Aujourd'hui encore, il prenait plaisir à le revoir.

— Que fais-tu de bon, l'ami ? demanda l'Irlandais.

— Comme tu le constates, je brûle des déchets, répondit Cyril en versant une quantité appréciable de térébenthine dans le baril.

Et Duclos craqua une allumette. Pouf ! Une violente l'explosion secoua le baril, dispersant des étincelles qui s'égarèrent un peu partout dans l'atmosphère. Pourtant, il n'a suffi que d'une seule flammèche pour mettre le feu aux vêtements du téméraire. Le temps d'un souffle d'air et l'ermite se transforma en une torche vivante, les flammes s'alimentant à même le dangereux solvant renversé sur ses loques. D'un geste brusque, qui se voulait salvateur, Elwin donna une puissante poussée au reclus, ce qui le coucha immédiatement au sol, et tenta de le rouler dans la terre, mais cela n'était pas assez et n'arrêtait en rien la combustion des nippes crasseuses de Cyril. À chaque mouvement, le tissu en fusion adhérait toujours plus à la peau de Cyril et brisait les fragiles liens qui la retenaient aux muscles. Abandonnant son ami, l'Irlandais courut vers la cabane et brutalement tira la couverture sur laquelle Mika dormait. Elwin eut beau jeter le vieil édredon sur l'ermite, il ne faisait que contenir l'ignition près du corps déjà brûlé sur toute sa surface. Elwin ne savait plus que faire et dans un ultime geste

de compassion, il plaça son avant-bras sous la tête sans cheveux et où le nez et les oreilles avaient fondus, il recueillit le dernier regard de son ami, un regard vidé de toute vie.

— L'odeur de la chair consumée était indescriptible, continuait Elwin. Lorsque j'ai perçu l'absence de vie dans les yeux sans paupière, j'ai cherché du secours auprès de vous, docteur, et de vous, monsieur le curé.

Le prêtre administra tout de même le sacrement d'extrême-onction sous conditions, mais quand vint le temps de pratiquer les onctions avec le saint chrême, il s'aperçut que s'acquitter de son devoir devenait une tâche ardue. Il avait difficilement réussi à faire abstraction de l'odeur pestilentielle, mais lorsqu'il lui fallut toucher le brûlé, il reteint avec peine un haut-le-cœur et déposa les huiles bénies comme il le put, évitant de faire une croix. Il y a une limite à ce qu'un homme peut faire ! Pendant que le curé réprimait son envie de fuir la scène, Elwin O'Reily s'écarta du feu qui flambait encore dans le baril et s'écrasa sur la première bûche qu'il trouva.



Pendant qu'Eugène Durocher gérait morts et vivants, madame et demoiselle Durocher se retirèrent chacune dans leur chambre. Elles ne furent nullement offensées par le départ précipité d'Eugène, car en tant que ministre de Dieu, celui-ci devait mener à terme les charges qui lui étaient dévolues, même si ceci incluait les impondérables tels que les décès. Non, au contraire, elles se considéraient chanceuses d'expérimenter le quotidien de leur curé.

Émilienne s'isola volontiers dans sa chambre. Cette adepte de la solitude repoussa délicatement les rideaux de

batiste et ouvrit la fenêtre, découvrant ainsi la magnifique rivière. Même si son village natal de Saint-Antoine occupait pareillement le bord du Richelieu, ce dernier n'offrait pas ce remarquable panorama. Ici, la petite église de Saint-Hilaire s'adossait au majestueux dôme qui se découpait sur cet interminable miroir liquide. Oui, elle avait pris une bonne décision en venant se reposer à Belœil, l'air de la montagne lui ferait le plus grand bien, mais pour le moment, elle ne devait pas ambitionner sur son maigre capital énergétique et se détendre un peu. Derrière elle, l'étroit grabat recouvert d'une simple catalogne de lit et qui, à lui seul, garnissait la chambrette dépouillée et tristounette lui rappela l'année vécue au couvent. Encore une fois, elle se mit à regretter la fin abrupte de sa vocation. Au lieu de s'étendre sur l'humble paillasse, elle sortit de sa valise son livre de prières, tira la chaise droite devant la fenêtre et tourna les fines pages de vélin à l'endroit où une image sainte indiquait le début des textes sacrés.

Dans la chambre d'à côté, la mère du curé Durocher ne s'extasia pas longtemps devant la vue de la montagne et encore moins sur l'aménagement peu harmonieux des lieux. Aussitôt la porte refermée derrière elle, la doyenne envoya valser ses souliers, dégrafa sa jupe et retira sa blouse, puis se coula sous l'épais édredon. Peu importe l'heure, le jour ou la saison, à son âge, on avait besoin d'un peu de chaleur.

Lorsque Eugène Durocher revint du 2^e rang, il trouva le presbytère plongé dans le silence. Ses parentes semblaient faire la sieste dans leur appartement, tandis que dans la cuisine, Ernestine s'était cantée dans sa chaise berçante. Appesantie et sans retenue, elle se livrait au sommeil et, sans s'en rendre compte, elle lâchait des petits bruits réguliers, signe qu'elle était temporairement partie pour un monde meilleur.

Bien que l'ecclésiastique ait à pondre un prône pour la messe de remerciement sur la montagne, ce dernier dédaigna son bureau et se dirigea vers sa chambre à coucher, histoire de fermer un œil à son tour. En vérité, il ignorait s'il pourrait dormir, la vision de l'ermite l'obsédant toujours. Il avait administré bien des morts dans sa vie, mais cette fois-ci avait été la pire et n'eût été de la présence du médecin et de l'Irlandais, il n'aurait jamais touché le brûlé. Le curé ouvrit la fenêtre, prit une grande bouffée d'air, car son cœur valsait encore. Il aperçut alors l'Irlandais qui rentrait au magasin général. Eugène Durocher délaissa son poste d'observation et se dirigea vers son fauteuil à oreillettes. D'un pied agile, il tira le banc du prie-Dieu vers lui et s'étendit les jambes. Les deux mains jointes sur la bedaine, il laissa son esprit vagabonder, mais invariablement, la vision d'horreur de l'ermite calciné revenait le hanter, faisant refluer dans ses narines l'odeur insupportable de la chair cuite. Cherchant une diversion, le religieux s'abîma dans son bréviaire, recommandant l'âme du reclus à Dieu. Lentement, ses réflexions devinrent de moins en moins précises et il finit par sombrer dans un sommeil paradoxal.

La nouvelle de l'accident ayant causé la mort de Cyril Duclos fit rapidement le tour de Belœil. Elwin O'Reilly et Placide Vincent se portèrent volontaires et transportèrent le corps du défunt. Sans trop s'attarder aux gestes qu'ils faisaient, ils le déposèrent dans un cercueil de pin brut. Il ne restait plus qu'à chanter son *libera* et à enterrer sa dépouille en retrait dans le cimetière, soit près de la clôture, signifiant clairement que l'homme avait vécu en marge de la société. Le maire Brillon profita de l'occasion pour démontrer aux résidents de Belœil l'importance de se regrouper afin d'obtenir plus facilement de l'aide en cas de besoin. Dans l'exemple en cause, il bénissait le fait qu'Elwin se soit trouvé

sur place et, même si ce dernier fut impuissant à le sauver, l'ascète n'était pas mort dans l'abandon le plus complet.

— Imaginez la même catastrophe sans témoin, déclarait le premier magistrat. Combien de temps aurait-il fallu avant que l'on s'inquiète de la disparition d'un homme si averse de sa présence parmi nous ?



La Saint-Jean-Baptiste ne serait pas une véritable fête sans le traditionnel défilé qui prenait d'assaut les rues du village. En ce 24 juin, le ciel déballa d'un seul coup sa provision de chaleur. Heureusement, une légère brise adoucissait les rayons un peu trop mordants, si bien que les différents participants se sentaient tout à fait confortables. Afin d'assister à la parade sans se gâter le teint, les dames optèrent pour l'ombrelle, tandis que les messieurs, moins soucieux de leur carnation, vissèrent sur leur crâne dénudé un haut-de-forme ou une calotte, jugée moins chic. La procession commençait au coin de Saint-Jean-Baptiste et Richelieu et s'étirait jusqu'à la rue Choquette. La population participait joyeusement à l'événement et emboîtait le pas à la suite de l'enfant frisé, effigie du petit Saint-Jean-Baptiste et de son mouton. Sur les galeries des maisons pavoisées des drapeaux jaunes du Vatican et de celui du Sacré-Cœur de Jésus encadré de quatre fleurs de lys, les habitants encourageaient les marcheurs. Puis un pique-nique familial vint clôturer ce merveilleux après-midi qui s'était déroulé sous le signe de la bonhomie.

Chacun attendait que la brunante éteigne graduellement les couleurs du coucher de soleil. Rassemblée autour de leur pasteur, une foule bigarrée s'organisait en rangée

plus ou moins disciplinée, tandis que derrière Eugène Durocher, patientant sous un dais de velours vert olive, se tenaient mesdames Émilienne et Cédulie Durocher. Immédiatement à la suite des deux invitées d'honneur, une Élise Dandonneau accrochée au bras de l'huissier opinait du bonnet et se réjouissait de la présence de la majorité des femmes rencontrées préalablement. Elle remarqua également que ces dames étaient accompagnées de leur époux et de leur descendance. Ainsi, Élise était à même de mesurer le degré d'influence qu'elle exerçait au sein de la paroisse. À bout de quelques minutes de tâtonnement, le cortège se mit en branle au son des chants religieux. Le curé Durocher jubilait. Quelle idée de génie avait-il eue en dégageant un rituel sacré d'une fête populaire ! Les pèlerins entreprirent donc le petit sentier tortueux menant au sommet de la montagne. L'ascension s'avéra ardue. Le célébrant se résolut à abandonner le dais qui s'accrochait trop souvent dans les branchages. Comme Moïse conduisant son peuple dans le désert, il se contenta du bâton pastoral. La faible constitution de Cédulie Durocher lui nuisait. S'attachant aux pas de son fils, elle trébuchait sur les roches que le flambeau porté par un marguillier ne réussissait pas à éclairer correctement. Aussitôt qu'il abaissait la torche afin de remédier à la situation, la pauvre femme étouffait sous la fumée. Émilienne la soutint tout au long des quatorze tableaux représentant la passion du Christ. Heureusement, Eugène Durocher ne s'attarda pas trop longtemps à chacune des stations et arriva à la grande croix de bois retenue par de fortes chaînes.

Sous la lumière de la voûte étoilée ainsi que sous celle des dizaines des flambeaux à la flamme vacillante, le pasteur de Belœil célébra la messe traditionnelle de la Saint-Jean-Baptiste. Le spectacle tenait de l'irréalité. On aurait juré un apôtre renouvelant le mystère de la dernière Cène dans

une caverne à l'abri des persécutions. Les chants sacrés montaient au-delà de la cime des arbres, atteignaient le ciel et se perdaient dans l'immensité cosmique. À la fin de la cérémonie, ce fut la débandade. Chacun ayant mis à jour son carnet liturgique, la priorité changea soudainement de cap. Après une âpre descente, les pèlerins empruntèrent les différentes rues du village et regagnèrent leur chaumière en bâillant.



Après une aussi belle fête, qui aurait cru que le Ciel offrirait un spectacle apocalyptique aux résidents de Belœil.

Ce 29 juin resta gravé dans la mémoire de tous, chacun ayant en souvenance l'immense bruit précédant le drame. En fait, dans l'obscurité propre au début de la nuit, peu de gens veillaient et personne ne se souciait de savoir à quelle heure le convoi du Grand Tronc, en provenance de Lévis, passerait. Le train ne s'arrêtait pas à la station de Belœil durant la nuit. Par contre, la locomotive se devait de stopper sa course du côté de Saint-Hilaire avant d'entreprendre la traversée du pont noir et de vérifier si le corridor ferroviaire était libre, c'est-à-dire, si la partie tournante de la voie ferrée était bien fermée. Dans un tel cas, un fanal vert était brandi par le chef de gare.

Dans les chaumières, on dormait du sommeil du juste. Seuls quelques fêtards de l'Hôtel Saint-Mathieu, situé à quelques pas de la traverse du chemin de fer, dégustaient leur dernière gorgée de houblon et refaisaient le monde rien que pour le plaisir de la controverse et des mots. Il était exactement 1 h 30 quand on entendit de longs coups de sifflet, témoins sonores d'une détresse infinie, immédiatement

suivis d'un glissement métallique suraigu et, finalement, d'un horrible fracas digne des forces de l'enfer. Un train transportant des immigrants se dirigeant vers l'Ouest canadien et américain venait de s'abîmer dans le Richelieu. Durant quelques secondes qui parurent une éternité, le bruit des wagons s'entrechoquant et s'empilant les uns sur les autres cessa complètement. Puis les cris, les pleurs, les hurlements qui sortaient de l'amoncellement de ferraille tordue et difforme prirent toute la place. Combien de voitures s'entassaient au fond de la rivière ou pendaient dans le vide ? Nul n'aurait pu le dire. Le désordre faisait mal à voir. Stephen Dillon, chef de gare et témoin hébété de la tragédie, tenait encore son fanal rouge à la main. L'homme n'osait croire ce qu'il apercevait. Une erreur s'était glissée quelque part. Debout sur la partie nord du pont noir, il aurait dû chercher de l'aide, mais ses neurones refusaient de fonctionner adéquatement.

Tirés de leur état léthargique, les premiers à se rendre sur les lieux de l'accident furent les quelques clients de l'Hôtel Saint-Mathieu. Était-ce l'effet de l'alcool qui leur faisait voir que près de la moitié du train était suspendue au-dessus de la rivière ? Sortis de leur couchette par le bruit de freinage violent, la vibration provoquée par le tumulte, ainsi que le sinistre craquement qui s'ensuivit, les Dandonneau, de même que les habitants de la rue Choquette, enfilèrent à la va-vite pantalon et chemise et se précipitèrent sur le bord du Richelieu. S'approchant dangereusement de la section pivotante du pont noir restée ouverte, ces derniers croyaient rêver. En bas, sur la puissante locomotive qui, sans retenue avait plongé tête première dans la rivière, s'empilaient onze wagons de passagers. Ils découvrirent, avec autant d'horreur, qu'un convoi fluvial, comprenant sept barges, était devenu prisonnier de l'énorme masse d'acier.

Seule une faible lumière filtrait encore de l'imposant bloc difforme. Et là-haut, dans sa plénitude, la lune s'inscrivait en complice passive et silencieuse de cette horrible suite d'évènements imprévus. En vain, on tentait de décoder les cris déchirants lancés par les voyageurs prisonniers du train. Espoir inutile, personne ne reconnaissait les voix du pays. Plus de quatre cents immigrants entassés tant bien que mal dans des wagons à marchandises gisaient çà et là. D'un peu partout, des jambes et des bras sortaient à travers les planches disjointes ou brisées et parfois des corps entiers. Non, personne n'hallucinait. Tous étaient forcés de regarder le même spectacle affligeant : des enfants projetés, des femmes éjectées, des hommes fragilisés, du matériel catapulté.

Comme une plaie béante, à l'extrémité de la voie ferrée, la section tournante du pont avait laissé couler la vie.

Le bruit du chaos s'était répercuté à travers toute la paroisse et chacun de ses habitants avait bien entendu le vacarme assourdissant causé par la ferraille qu'une main invisible broyait. Peu de gens arrivaient à cerner la réalité des choses, mais en percevant les cris de détresse qui succédèrent au fracas, il y avait de quoi glacer le sang. À ces hurlements terrifiants, il fallait ajouter le brouhaha de l'excitation générale.

Dès qu'il entendit le long gémissement lancé par la locomotive en perdition jumelé au grincement des freins qui mordaient les roues d'acier, Elwin fut immédiatement tiré de son sommeil. La force dégagée par l'impact du train plongeant dans le Richelieu fut telle que l'imposante maison de pierres des Dandonneau vibra sur ses assises. Non, il ne rêvait pas. À peine le temps de réfléchir et le voilà déjà dehors. L'impensable s'était produit. Rapidement, il fut rejoint par l'huissier, une jaquette blanche sur le dos et un bonnet de nuit bien calé sur sa tête rondelette. Les gars

de l'hôtel s'agitaient dans le noir et tentaient de prêter assistance aux accidentés.

— Vite de la lumière ! Amenez-nous des fanaux, des torches, n'importe quoi, mais faites vite, hurlèrent les premiers secouristes à ceux qui restaient figés comme des statues de sel.

Elwin réagit immédiatement et courut dans l'écurie chercher deux lampes-tempête inutilisées et rapporta deux épaisses couvertures de laine qu'il balança à Joseph Dandonneau debout sur la galerie. La scène d'horreur se déroulait devant sa propre maison. Maintenant, des renforts arrivaient de partout. Rapidement, les sauveteurs s'organisèrent en équipe et laissèrent leurs jambes les porter vers les wagons acculés au nord du pilier sur une hauteur de plus de quinze pieds. Une force surhumaine les faisait planer sur les voitures du convoi et, comme les draveurs sautant de bille en bille, ils avançaient sur cet échafaudage métallique malgré des craquements inquiétants. Les plus gaillards portèrent secours à ceux qui pouvaient encore bouger et les aidaient à s'extirper de leur prison d'acier. En haut, les paroissiens prenaient le relais et les réchauffaient avec des couvertures. De là, on répartissait les personnes valides dans les maisons et les hôtels du voisinage.

Dès qu'il avait entendu le vacarme assourdissant, le docteur Bernard avait attrapé sa petite valise noire et maintenant, il se tenait sur le bord de la rivière. Debout dans la mêlée, il évacuait les blessés vers les différents foyers, laissant aux mères de famille qui se tenaient autour de lui le soin d'appliquer des compresses sur les plaies ouvertes afin d'éviter toute infection. Elwin et Placide étaient partout à la fois, extirpant les blessés des décombres, se métamorphosant en brancardiers l'instant suivant. Conformément aux ordres du médecin, le tandem transportait les plus mal

portants dans une grange, qu'un homme de la rue Cartier avait transformée en hôpital de fortune, et étendait les malades à même le sol sur une bonne couche de paille. À l'étage supérieur, le propriétaire avait organisé une morgue temporaire. C'était donc dans cet humble fenil qu'officiait le curé Durocher. Surplis empesé sur le dos et étole au cou, il administrait les derniers sacrements aux moribonds, rachetait des péchés avoués dans une langue étrangère et tentait de rassurer ceux qui crevaient littéralement de peur.

Sur le lieu de l'accident régnaient une confusion et un désordre total. Au premier groupe de sauveteurs vint se joindre une seconde équipe et, comme personne ne prit la direction de cette deuxième vague d'aidants, la discorde sur les actions à entreprendre leur fit perdre la précieuse énergie qui faisait la différence entre vivre et mourir. Les minutes s'égrenaient et les blessés ne cessaient de crier, mais personne ne comprenait leur langage. Ces immigrants se débattaient dans une terrible agonie et priaient pour que les secouristes interviennent rapidement, froidement conscients que dans quelques minutes ils quitteraient cet enfer pour se retrouver devant le grand Saint-Pierre. Incapables de mesurer l'ampleur de la tâche afin de les libérer, ils imploraient les courageux de les sortir de leur cage d'acier. Souvent, les sauveteurs devaient d'abord extraire des décombres des corps inertes avant d'atteindre les accidentés.

Sidéré, le chef de gare envoya un urgent télégramme aux autorités du Grand Tronc dans lequel il demandait une aide immédiate. Rapidement, les bonzes du rail dirigèrent un premier convoi vers la station de Belœil, puis vers 3 h 00, un second train arriva de Montréal transportant du renfort. Ainsi, médecin et secouristes purent alléger la tâche des premiers répondants. On stabilisa d'abord les cas les plus lourds, ceux qui souffraient d'amputation, de multiples

fractures, de même que les femmes enceintes, de manière à ce que tous puissent repartir vers les divers hôpitaux de Montréal. Heureusement, la plupart d'entre eux se trouvaient dans un état semi-comateux, ce qui les empêchait de prendre réellement conscience qu'ils empruntaient le même moyen de locomotion qui les avait quasiment tués.

Drapée dans son châle de laine et appuyée sur la rampe de la galerie, Élise Dandonneau assistait à la scène d'horreur qui se déroulait presque à ses pieds. Joseph et Elwin s'étaient rapidement fondus dans la mêlée, mais la bourgeoise refusait de participer à l'opération de sauvetage. Lorsque le maire Brillon, ayant pris en charge le volet de l'hébergement, la sollicita pour offrir le gîte à des blessés légers, elle avait opposé une fin de non-recevoir. À une seconde demande de la part du premier magistrat, cette fois pour reconforter les personnes en détresse, désorientées ou en pleurs, elle avait encore répondu par la négative. C'est à peine si elle avait autorisé Agathe à remettre aux sauveteurs quelques couvertures. Certes, elle trouvait le drame horrible, mais de là à recueillir un étranger dans sa maison, *no way* ! Élise donnait déjà, et ce, depuis janvier dernier, en accueillant l'Irlandais et regardez le grabuge que cela avait fait. Il y avait suffisamment de personnes dans ce village pour caser tout le monde. Plantée au côté de sa bourgeoise, Agathe rongait son frein. Comme elle aurait aimé aider, mais sa patronne la retenait. Elle lui interdisait de bouger, car avec ces étrangers on n'était jamais trop prudentes.

— Seigneur Dieu ! ronchonnait Agathe. Voyons donc, madame, personne ne nous attaquera, ici, sur la galerie.

— Pauvre idiote ! Tu me fais pitié.

Puis, par simple devoir humanitaire, Agathe posa un geste dont elle ne se serait jamais crue capable. Dans un élan spontané, elle déboula le court escalier qui se terminait

par l'allée centrale, traversa la rue Richelieu et se précipita vers l'amas de ferraille. Malgré les avertissements des secouristes lui défendant de descendre dans le trou, Agathe s'accrocha aux longues herbes recouvrant le flan de la berge et glissa jusque dans la rivière. De là, sur quelques pieds, elle se laissa porter par le courant marin vers les wagons tamponnés. Soudainement, elle s'arrêta net devant la vue d'un nourrisson affamé, agrippé à la poitrine d'une femme, cherchant le sein maternel. La scène lui arracha le cœur. Agathe monta sur l'imposante masse noire et, en équilibre instable, elle vérifia l'état de conscience de la mère. Malheureusement, la petite soubrette fit un triste constat. La vie avait définitivement abandonné la maman. Sans plus réfléchir, la bonne des Dandonneau attrapa le bébé et se jeta à l'eau à nouveau, refaisant le parcours en sens inverse. À peine arrivée sur le bord de la rive, un inconnu lui tendit une main solide, ce qui lui permit de prendre assises sur la terre ferme.

— Venez, mademoiselle, dit un jeune homme en lui présentant une couverture. Vous êtes très courageuse, vous auriez pu y laisser votre peau.

— L'enfant, commença Agathe, essoufflée par les efforts fournis, il fallait le sauver.

Levant les yeux vers le bon samaritain, la servante des Dandonneau reconnut le pêcheur qui s'amusait souvent à taquiner le brochet ou le chevalier sous le pont noir.

— Mais je vous connais ! s'exclama Agathe.

— Je m'appelle Albert.

— Merci pour votre aide, Albert.

Même s'il se sentait en sécurité dans les bras de sa bonne fée, le mioche se remit à hurler. Agathe coupa donc court aux civilités. Elle avait d'abord sauvé la vie du poupon, maintenant elle devait s'en occuper. La jeune fille avait

écouté son cœur, mais il lui restait à convaincre sa patronne d'ouvrir le sien et, sur ce point, elle se devait d'être persuasive et trouver les mots qui amèneraient sa bourgeoise vers un peu plus d'indulgence. Agathe réfléchissait vite et bien. Dans un premier temps, il fallait alimenter ce marmot qui se mangeait littéralement les poings et ensuite, lui dénicher des vêtements secs. Mais là-dessus, elle avait sa petite idée. Pour tout de suite, le trousse-pet devra se contenter d'un costume étriqué.

Dès qu'elle aperçut Agathe qui courait vers le bord de la rivière, un élan de colère avait envahi Élise. Cette idiote s'était mêlée de ce qui ne la regardait pas, pire, elle tenait un nourrisson dans ses bras. Prendre le mioche de quelqu'un sans permission constituait un acte grave. Aussitôt qu'elle vit sa servante se diriger vers l'arrière de la maison, Élise en fit autant.

— Tu dois ramener ce bébé à sa mère, fulmina-t-elle.

— Elle est morte !

— Qui t'a dit que l'enfant appartenait réellement à cette femme ? C'est lui, je suppose ? ironisa méchamment Élise.

— Croyez-moi, madame, il rampait sur son ventre et cherchait le sein.

— Admettons ! Que vas-tu faire maintenant ?

— L'adopter, défia Agathe.

— Pauvre imbécile ! D'abord, je te rappelle que tu vis chez moi et, deuxièmement, tu n'as que seize ans...

— Excusez-moi, mais l'enfant a faim, dit Agathe en se dirigeant vers la cuisine.

D'une main experte, elle déshabilla le poupon et l'entortilla dans une serviette éponge placée sur un crochet près du poêle. Fourrant son protégé dans les bras de sa patronne, elle prépara un bol de gruau qu'elle dilua ensuite avec une bonne quantité de lait. Aussi raide qu'un manche

à balai, Élise se dépêcha de remettre l'affamé aux bons soins de sa servante. Dès qu'il eut la première cuillerée dans la bouche, le bébé se tut et, comme un oisillon, ouvrit le bec pour en avoir davantage. Malgré sa déroute, Élise s'attarda plus que nécessaire dans la cuisine, assistant à la scène improvisée. Loin de se laisser émouvoir par le côté attachant du spectacle, cette dernière trouva tout de même Agathe assez débrouillarde.

— Et ne te figure surtout pas que nous allons garder ce petit, lâcha-t-elle en faisant valser la jupe de sa robe.

Élise ne retourna pas dehors. Elle avait assez vu de morts et de blessés pour aujourd'hui.

Pendant qu'Agathe berçait l'orphelin pour l'endormir, sur le bord de la rivière, on tentait de faire le point. Toute la nuit, on avait secouru les grands traumatisés. Le bruit des lamentations s'était enfin tu. Maintenant, il ne restait que de la ferraille et des dizaines de cadavres toujours emprisonnés dans les décombres. Dans l'amas d'acier, on dénombra une locomotive, un tender, deux fourgons à bagages et onze voitures de passagers qui avaient plongé dans le vide, ce qui représentait plus de cent cinquante tonnes de fer. Le train transportait quatre cent cinquante immigrants allemands et tchèques se rendant vers les Prairies. Au moment de son saut funeste, la puissante machine avait piqué sur un remorqueur tirant sept barges remplies de bois d'oeuvre et d'avoine. Malgré la tristesse de cet accident, un des wagons, ayant atterri sur la cinquième embarcation, avait permis à quelques personnes de se maintenir hors de l'eau et d'éviter la noyade. Pourtant, il aurait suffi d'une minute et demie de plus pour que le bateau passeur termine sa course sous ce maudit pont noir.

Lorsque la nuit céda le pas au jour, on comptait 99 pertes de vie et plus d'une centaine de blessés. Jamais dans

les annales du Grand Tronc on n'avait rapporté pareille catastrophe. Les autorités tentèrent de comprendre ce qui s'était passé pour que le convoi se dirige tout de go vers la partie tournante du pont-rail, négligeant l'arrêt obligatoire à Saint-Hilaire. Mais avant de résoudre l'énigme et de connaître le fin fond de l'affaire, on devait libérer le Richelieu. Les administrateurs du chemin de fer firent donc venir de puissantes grues capables de soulever ces tonnes d'acier. Puis les curieux virent le premier wagon pendre dans le vide, suspendu au bout d'énormes chaînes. Laissant aux hommes de la compagnie du Grand Tronc le soin de tirer le train désarticulé des profondeurs de la rivière, les Belœillois tentèrent de remettre leur vie à l'endroit. Après une nuit blanche et le stress imposé par le sauvetage, chacun regagna sa chaumière, et si possible, prendre quelques heures de repos même si le coq s'évertuait à chanter depuis longtemps et que le soleil était levé depuis belle lurette. Ceux qui hébergeaient des immigrants leur offrirent soit un lit, soit le banc du quêteux ou bien encore un coin de la grange pourvu de paille fraîche.

À bout de fatigue, le curé Durocher rentra chez lui, déposa son surplis et son étole sur le dossier de sa chaise, sa barrette sur la table de chevet. Sans se déshabiller, il se laissa tomber sur son grabat qui grinça sous le vif élan et le poids infligé. Le ministre de Dieu avait aidé des mourants à partir pour l'au-delà, leur administrant le pardon. En voyant le crucifix d'argent sur la poitrine de leur interlocuteur, ils avaient rendu l'âme, persuadés qu'au bout de leur douleur ils aboutiraient au ciel. Ne se limitant pas à ceux qui quittaient prestement ce monde, le prêtre avait tenté de reconforter les blessés graves qui ne passeraient peut-être pas les heures suivantes et décèderaient avec le lever du soleil. Il leur offrait une main rassurante, jurant que Dieu ne les

abandonnerait pas en cours de route et leur montrerait le chemin. Mais qu'avaient-ils compris de ces paroles apaisantes ?

Le docteur Bernard revenait chez lui à pas lents. Ce n'est qu'une fois dans la maison qu'il réalisa l'état dans lequel il se trouvait. Ses vêtements étaient couverts de sang et ses mains rougies dénotaient la complexité du travail accompli. Heureusement, sa brave Hortense était là, fidèle au poste de garde pour les au cas où... En le voyant arriver, la femme du médecin sursauta. Nul besoin de parler pour décrire l'horreur qu'il avait côtoyée. Peut-être que demain sa langue se délierait. Après une courte toilette, le seul membre de l'équipe médicale coula dans un sommeil léthargique.

Lorsqu'Elwin revint dans l'imposante maison de la rue Choquette, tous les muscles de son corps criaient grâce. Pendant plus de dix heures, avec l'aide de Placide, il avait charrié morts et vivants, transportant les uns au deuxième étage d'une grange et couchant les autres sur une épaisseur de paille trop rapidement souillée de sang. Puis les deux compères couraient à nouveau vers le pont noir et recommençaient leur funeste aller-retour. Organisés en équipe, ils avaient travaillé ainsi sans relâche, jusqu'à ce que le dernier être humain soit retiré des décombres. Sans dire un mot, il s'écrasa sur la première chaise venue, ferma les yeux, mais resurgissait l'horreur de la nuit. Pour se féliciter de la tâche accomplie, il s'accorda une pipée de tabac canadien. Dieu qu'elle était bonne ! Tout près de lui, il entendit les vagissements d'un enfant. Surpris, il mit ces pleurs sur le compte de son épuisement quand, à travers ces braillements, il distingua la voix d'Agathe.

— Non, non, mon petit homme, Agathe va s'occuper de toi.

Aussi étonnés l'un que l'autre, Elwin aperçut la servante des Dandonneau avec un bébé dans les bras, tandis

que cette dernière découvrit l'Irlandais affalé sur une chaise de cuisine. Le jeune immigrant était méconnaissable tant il était crotté. N'eût été la touffe rouge accrochée à son cuir chevelu, elle ne l'aurait pas reconnu.

— Elwin ? Mais que fais-tu là pour l'amour de la bonne Vierge ?

— Et toi, te voilà rendue gardienne ? Est-ce un poupon que madame Dandonneau a recueilli ?

Et Agathe prit quelques minutes pour raconter son histoire.

— Je vais l'adopter, déclara-t-elle avec confiance.

— Qu'en pensent tes patrons ?

— Ils diront ce qu'ils voudront, je m'en fiche. Cet enfant aura une mère...

— ... et il ne te restera qu'à lui trouver un père.

— Là-dessus, ne t'inquiète pas, je saurai me débrouiller.

On aurait juré que le petit attendait la certitude d'avoir une famille avant de se manifester à nouveau.

— Il a faim, un vrai ogre, ce gamin.

— Et il est dégoutant, ajouta l'Irlandais en voyant passer l'urine à travers la serviette qui recouvrait l'enfant.

— Faudra régler ça aussi, convint Agathe.

— Je te laisse avec ton futur fils, déclara Elwin. Je monte me coucher, je suis crevé.

Une heure plus tard, Agathe se préparait à aller dormir, tenant entre ses bras le jeune orphelin. Le bébé ne demandait pas beaucoup à l'étrangère : un peu de chaleur, un peu de lait et si possible, un peu d'amour. Sa menotte enfouie dans la masse de cheveux sombres, il faisait lentement glisser, entre son petit pouce et son index, un bout de mèche brune.

L'accident ferroviaire du Grand Tronc fit couler beaucoup d'encre et on vit même apparaître dans *La Minerve* des articles et des photographies croquées sur le vif, rapportant l'opération de récupération des wagons. Plus personne n'ignorait le terrible événement survenu à Belœil et une foule de curieux venait d'un peu partout dans le but de scruter les lieux qui malheureusement étaient en train de passer à l'histoire. Mais au-delà des hypothèses populaires émises sur les causes de l'incident, le gouvernement fédéral confia l'enquête au coroner Jones. Maintenant, il lui appartenait de découvrir les raisons ayant entraîné la plus grave tragédie ferroviaire à se produire au Canada, d'en tirer les conclusions et de formuler des recommandations afin d'éviter que cela ne se renouvelle. De son côté, la compagnie de chemin de fer dirigea ses propres recherches. Son intention s'avérait moins noble, du seul fait qu'elle désirait parer le blâme. Si jamais il y avait procès civil, le compte rendu tiendrait lieu de contre-expertise. Donc, dès le lendemain, d'importants personnages envahirent le village, localisèrent avec précision l'endroit du triste événement, questionnèrent les paroissiens, bref, s'évertuèrent à retrouver la trace du convoi arrivant de Lévis jusqu'à son issue fatale.

Les enquêteurs s'entêtèrent à faire parler les premiers témoins à se présenter sur les lieux, mais les gars qui veillaient à l'Hôtel Saint-Mathieu décrivirent difficilement le chaos tant l'accident les secouait encore. Par contre, ils expliquèrent plus adéquatement les actions entreprises pour sauver les pauvres immigrants. Leurs dires furent corroborés par tous les volontaires s'étant portés au-devant des blessés. Cependant, malgré le bon vouloir des participants, aucun des témoignages n'eut l'heur de satisfaire ces messieurs. Lorsque ces derniers arrivèrent enfin au magasin général, ils furent reçus par François Cartier qui, en quelques mots, résuma l'opinion publique.

— Ce que nous savons de l'accident, c'est qu'il s'est produit. Le comment vous appartient. Nous avons tiré du trou des pauvres gens dont vous aviez la responsabilité. Nous n'avons fait que notre devoir de citoyen. Ne me cassez pas les oreilles avec vos questions, je n'y répondrai plus à moins qu'elles ne concernent directement les victimes. Pour l'heure, j'ai du travail à faire et une clientèle à servir. Messieurs ! termina-t-il en leur adressant un ultime salut et en se dirigeant vers l'entrepôt.

Seul le pauvre Dillon, rendu à demi-fou, réussit à soulager sa mémoire de certains éléments et à renseigner les enquêteurs. Il soutenait avoir placé un fanal rouge de chaque côté de la voie ferrée, soit un vers le nord et un second vers le sud, selon le règlement en vigueur. Le chef de gare affirmait même avoir tout tenté pour ralentir la locomotive, agitant inutilement sa lanterne rouge devant la lumière blanche qui avançait trop rapidement dans sa direction. Poussée à fond, l'énorme masse de fer s'arrêta à 30 pieds de lui et piqua vers la rivière, cinquante pieds plus bas. Ensuite, il avait appelé les autorités afin de signaler l'indicible. L'après, il ne s'en souvenait plus. Il essaya d'arracher de sa tête toutes les plaintes et les hurlements des pauvres gens et se réfugia dans la

petite gare en espérant les secours. D'ailleurs à qui auraient profité ses services ? Déjà, la foule se massait autour du train...

Malgré le décès du conducteur, les spécialistes de la reconstitution des faits signèrent un rapport complet. Voici donc le résumé de leur procès-verbal. Parti de Lévis, le 28 juin 1864, le convoi stoppa d'abord sa course près d'un vaste hangar où des immigrants attendaient impatiemment de monter à bord. Arrivés au pays le 26 juin, et après avoir fait le pied de grue durant deux jours à Québec, il tardait à ces pauvres gens de se rendre à Montréal, et de là, se diriger vers l'Ouest américain ou canadien.

Ce soir-là, le mécanicien William Burnie chauffait à blanc la chaudière de la locomotive. Seul maître dans la cabine de conduite, il agissait tout de même avec une certaine circonspection, car c'était la première fois qu'il tirait un train de marchandises. Il fallait d'abord comprendre qu'en raison des nombreux immigrants à transporter, le Grand Tronc avait aménagé des wagons de fret en voitures de passagers. Tout allait rondement et tranquillement, l'homme gagnait en assurance. Arrivé à la station de Saint-Hyacinthe, le chef de gare lui demanda de s'immobiliser sur une voie d'évitement dans le but de laisser passer un autre convoi. À ce moment, le mécanicien de service signala à William Burnie qu'il y avait un problème avec le serre-frein.

Prochain arrêt : Saint-Hilaire. Tout chauffeur avisé savait que, rendu à la Montée des Trente, il devait agir prudemment, ralentir et ne rouler qu'à quatre ou cinq milles à l'heure. Au-delà de la gare, la voie ferrée comportait certaines difficultés. Avant d'enjamber le pont, les rails tournaient à droite et cette déviation se couplait à une dénivellation de 450 pieds qui menait jusqu'au pont noir. Inévitablement, le train prit de la vitesse, trop de vitesse. Un règlement stipulait clairement qu'au moment d'entreprendre la traversée, la locomotive devait arrêter complètement.

La nuit fatidique, soit le 29 juin, du côté de Belœil, Stephen Dillon, le chef de gare avait vu un convoi franchir la rivière, le même à qui le conducteur, William Burnie, avait cédé le passage à Saint-Hyacinthe. Certain qu'aucun autre train ne reviendrait d'ici le lendemain, Dillon était monté dans la tour de sémaphore et avait changé la direction des fanaux rouges de chaque côté de la voie, chacun étant visible à plus de 50 pieds au-delà de la culée du pont. Du fait de sa hauteur et de sa proéminence, le signal indiquait clairement que la section tournante du pont-rail, d'une longueur de 200 pieds, était ouverte. Selon son habitude, le remorqueur Champlain mit donc en branle le convoi de sept barges, chacune d'elle étant espacée de trois pieds. Étant donné le peu de profondeur de l'eau, les bateaux ne prenaient pas plus de 20 minutes à passer sous le tablier réorienté. Mais le destin avait joué de malchance et William Burnie, qui ignorait la consigne de l'arrêt obligatoire, n'avait pas tenu compte du fanal rouge placé de l'autre côté de la rivière et poursuivit son trajet sans hésiter. S'ensuivit le plongeon fatal.

L'affaire se voulait donc simple et se résumait en quelques mots : le non-respect d'un règlement. Le coroner Jones ainsi que les grosses pointures du Grand Tronc en arrivèrent au même résultat. Le mécanicien William Burnie fut déclaré coupable, mais il avait payé sa faute de sa vie. Justice avait été rendue ?

Au-delà des visites des gens du gouvernement, de l'importante compagnie ferroviaire dotée de tout son poids politique, ainsi que des curieux venus des alentours, une triste réalité subsistait. Il fallait vivre le quotidien, assujetti au rythme des heures. La directive visant les victimes bien

portantes demeurait claire. Après avoir reçu assistance, logement, nourriture ainsi que tout le confort possible chez l'habitant, une consultation médicale s'imposait. Une fois leur congé accordé par l'autorité sanitaire en chef, hommes, femmes et enfants furent envoyés à Montréal et invités à reprendre le cours de leur voyage. Un grand nombre d'entre eux poursuivirent leur route vers l'Ouest, comme prévu, mais il fallait lire la crainte sur leur visage quand ils entrèrent dans le train. Ils quittèrent en remerciant, encore une fois, les braves qui les avaient tirés d'affaire et les yeux embués, ils adressèrent un ultime au revoir par les fenêtres poussiéreuses des wagons de passagers. Étaient restés dans les environs de Belœil, ceux qui devaient attendre le rétablissement d'un mari, d'une femme, d'un enfant ou d'un compagnon de voyage, refusant de partir seuls pour réaliser un rêve échafaudé à deux. Depuis un certain temps, tous les polytraumatisés demandant des soins importants avaient été évacués et redirigés dans les différents hôpitaux de Montréal. Enfin, les dépouilles ayant transité au deuxième étage de la grange de la rue Cartier furent transportées au cimetière du Mont-Royal, au total cinquante-six protestants, tandis que quarante-quatre catholiques aboutirent dans celui de Côtes-des-Neiges. Au bout de quelques jours, il ne restait dans la ville que les blessés mineurs que le docteur Bernard continuait à visiter. Même si personne ne comprenait ni ne parlait le tchèque ou l'allemand, de puissantes amitiés naquirent de ce grand malheur et ces derniers vouèrent une éternelle reconnaissance envers ceux qui les avaient si charitablement accueillis.

N'empêche que la paroisse avait été drôlement secouée. Du côté des autorités ferroviaires, le chef de gare Dillon fut congédié sans nulle autre forme de procès. Méritait-il ce licenciement sauvage ? Les premiers volontaires à être descendus dans les entrailles des wagons réduits à l'état

d'accordéons mirent des jours à ne plus entendre les cris de détresse des hommes, des femmes et des enfants les suppliant de les sortir de leur prison. Parfois, des visions apocalyptiques revenaient les hanter au moment où ils s'y attendaient le moins. Mais quand on était un homme, un vrai, un dur à cuire, on ne parlait pas de ces moments de faiblesse et on tentait d'évacuer le trop-plein de tension comme on le pouvait. Certains passèrent plus de temps qu'il ne le fallait dans la solitude de leur grange à ressasser les images troublantes, d'autres trouvaient dans le whisky matière à oubli, mais les pires furent ceux qui puisèrent un exutoire dans la violence bête et gratuite.

Elwin O'Reilly se sentit personnellement interpellé par ce drame. Lui, l'immigrant, il aurait pu être un de ceux-là ? Il aurait suffi de si peu. François Cartier tentait de le rassurer, lui faisant valoir que les circonstances qui l'avaient amené au même carrefour différaient avec celles de ces infortunés. La mort les avait surpris, bêtement, en pleine rêverie et les avait privés d'un dernier adieu.

— Toi, tu as réussi à te tailler une place et tu fais partie de la communauté. N'as-tu pas assez souffert lorsque tes parents et tes frères sont décédés ? Et pourtant, tu as retrouvé le sourire. Fais confiance, ces gens s'en sortiront aussi. S'ils ont survécu à ce terrible drame, ils sauront remercier la vie, crois-moi.

À partir de ce moment, Elwin O'Reilly se jura de quitter la maison des Dandonneau. Il ne pouvait plus regarder le pont noir sans déprimer. Depuis que le train était tombé, on aurait dit que le quotidien, celui qui se voulait simple et modeste, s'était arrêté au beau milieu de la nuit. Ainsi, avant d'oublier le chant des oiseaux, la beauté des fleurs, la blondeur des champs de céréales, la magnificence de la montagne et le courant paresseux de la rivière, il décida de

se prendre en main et cela signifiait s'installer ailleurs et relancer Mary Lonergan. Si l'avenir n'était plus possible avec elle, il préférerait le savoir maintenant. Belœil ne manquait pas de belles filles. Aussi, lorsqu'il vivait en Irlande, dans la région du Galway, son paternel possédait une parcelle de terrain pas très grande, qui n'avait rien de commun avec ce que l'on trouve en Amérique, n'empêche qu'on y gardait quelques moutons, des poules et un cochon. En souriant, Elwin se rappelle que son père cultivait des patates sur ce maudit lot criblé de roches. Seulement, ici, il ignorait par quel bout commencer.

Elwin écrivit donc une lettre qu'il adressa à Mary Lonergan. À chacun des feuillets, il s'appliquait à lui décrire sa nouvelle vie en Amérique. Si la jeune fille demeurerait insensible à ses propos fermiers, peut-être accepterait-elle ses sentiments ? L'Irlandais y alla d'une déclaration amoureuse qui, selon lui, devrait faire pencher la balance de son côté. Enfin, il l'espérait. N'ayant reçu aucune réponse à sa première missive, il se permettait de douter de la force de l'attachement de Mary. Lui en voulait-elle d'être parti, d'avoir quitté le Galway ? Après avoir ouvert son cœur à sa fiancée, Elwin prit rendez-vous chez le notaire Hoffman. Une autre affaire lui trottait derrière la tête.

Un après-midi, l'Irlandais enfila des vêtements propres et mit le cap sur la rue Monseigneur-de-Laval. Durant quelques secondes, une crainte injustifiée s'empara de lui et le fit hésiter légèrement. Avant de grimper les quelques marches qui le séparaient de l'imposante maison de pierres, Elwin tenta de se rassurer et de reprendre confiance. Ce fut une jeune fille austèrement vêtue, portant une coiffe et un tablier de dentelle immaculée, qui vint lui ouvrir la porte. D'un geste énergique, elle lui désigna une série de chaises droites soigneusement alignées contre un mur de tapisserie

de style victorien. Fortement impressionné par le faste étalé, le nouveau client du notaire lorgnait le vestibule qui tenait plus d'un hall d'hôtel, tant l'endroit était vaste et richement décoré. Puis un homme court et replet vint le chercher et le fit passer dans une pièce qui sentait bon le cuir, l'invitant du même coup à s'asseoir devant un grand bureau de chêne blond. Avec prestance, l'officier public se faufila derrière le meuble et s'installa dans le fauteuil cabriolet qui occupait le centre de l'imposante table de travail. Ici, tout était cadré : la chaise du notaire s'alignait sur le milieu d'une bibliothèque richement garnie de livres, laquelle se rangeait à son tour entre de lourdes draperies de velours olive, au-delà desquelles se découpaient des fenêtres à carreaux. De cet enchaînement quasi parfait émergeait la tête de l'homme de loi qu'une figure couperosée et une calvitie naissante n'avaient pas épargné.

— Que puis-je pour vous, monsieur ? demanda l'adjudicateur en se raclant la gorge.

— Elwin O'Reilly. Voilà, commença l'Irlandais, j'ai l'intention de m'établir à Belœil et je voudrais acheter un lopin de terre.

— Lequel ?

— Celui de monsieur Cyril Duclos, dit l'ermite, m'intéresse beaucoup, mais j'ignore qui pourrait me renseigner légalement sur cette propriété. En résumé, je désirerais savoir de quelle façon procéder pour se procurer un lot ayant appartenu à un homme décédé sans testament et sans descendant connu.

— Êtes-vous certain de cette affirmation, monsieur O'Reilly ? Cette personne ne comptait-elle aucune famille rapprochée, fratrie ou parents éloignés ?

— À ma connaissance, non.

— Écoutez, reprit le notaire en se gourmant une

seconde fois, je ne peux vous répondre immédiatement, mais laissez-moi quelques jours, le temps de référer à mes confrères. Ainsi, je pourrai établir si monsieur Duclos possédait des héritiers légaux et si une hypothèque bancaire ou privée grevait son lopin de terre. Je dois également m'informer auprès du registrateur, responsable du livre des cadastres, et déterminer l'emplacement précis de son lot. Si je ne me trompe, rien n'est encore défriché au 2^e rang et ladite propriété devrait se résumer en une parcelle de terrain en bois debout ? Est-ce exact ?

— Ce que j'ai vu se limite à une coupe grossière autour d'une cabane, juste assez pour faire entrer un peu de soleil jusqu'au modeste abri.

— Mais ce lopin me semble passablement éloigné du village. Ne serait-il pas préférable de vous installer un peu plus près ? D'ailleurs, le maire Brillon encourage un développement cohérent du territoire agricole.

— J'en suis parfaitement conscient, mais j'aimerais mieux garder une certaine distance.

Avant de retourner chez les Dandonneau, Elwin discutait avec François Cartier de son projet de défricher le lot de l'ermite, de faire de la terre neuve, d'y cultiver des pommes de terre comme en Irlande. Dès qu'il parlait du Galway, les yeux de l'Irlandais s'allumaient d'une lueur que François ne lui connaissait pas et, à ce moment, il lui aurait accordé toutes les chances de réussite tellement il devenait persuasif. Il était vrai que le travail ne faisait pas peur au rouquin, le marchand pouvait en témoigner.

— Et tu comptes te débrouiller tout seul ?

— Non, en fait, je pense me marier. Je veux me faire une place dans ce pays et, à ma façon, réaliser le vœu de mon père. Vois-tu, si je réussissais à mettre la main sur ce lopin, je serais prêt à cultiver dès la deuxième année. D'abord,

je dois abattre les arbres, essoucher et passer la terre aux brûlis. Ce n'est qu'ensuite que je pourrai commencer à bâtir une maison.

— Et que feras-tu de la cabane de Duclos ?

— Probablement la démolir.

En attendant l'avis du notaire Hoffman, Elwin était retourné sur le lot où vivait l'ermite, en avait fait le tour, tendant une corde ici et là et mesurant à grandes enjambées l'étendue de la partie déboisée. Puis, il s'était résolu à pousser la porte et pénétrer dans l'intimité du reclus. La cabane ne payait pas de mine et démontrait une grande pauvreté, si ce n'était un goût certain pour l'ascétisme. Sur les quelques planches qui servaient de table, il y avait un pot de sucre brun, une tasse à demi-remplie de café, une cuillère et un pot de tabac. Un peu plus loin, le long d'un mur percé d'une petite fenêtre, un banc qui s'apparentait à un lit, une couverture roulée en boule et un oreiller aplati portant encore la trace de la tête de l'ermite. Elwin s'assit sur la couchette de fortune et balaya d'un regard circonspect le reste de la pièce. Comment un homme avait-il pu vivre dans de telles conditions de dénuement ? Et l'hiver, il devait geler dans cette baraque ? L'Irlandais prit la décision de détruire ce que Cyril Duclos avait mis tant de mal à construire.



Lorsque Mary Lonergan ouvrit la seconde lettre d'Elwin O'Reilly, elle se trouvait à un tournant stratégique de sa vie. Elle devait prendre une décision concernant son avenir et ceci signifiait suivre son cœur et embarquer dans le premier bateau en partance pour l'Amérique ou écouter sa raison et demeurer dans la maison ancestrale. D'une

façon ou d'une autre, elle ne possédait pas le moindre sou, ni pour entretenir le bien paternel ni pour payer le voyage vers l'Amérique, gage de liberté. Assise dans la chaise du père Lonergan, elle tentait de dessiner son futur. Pour qui garderait-elle la chaumière du Galway ? Son unique frère vivait dans une belle maison à Dublin, pourquoi s'embarasserait-il d'une antiquité semblable ? D'habitude, Joe Lonergan ne se déplaçait qu'une seule fois par année pour rendre visite à son vieux. Maintenant qu'il avait enterré le paternel, Joe ne reviendrait pas de sitôt dans le Galway, pas plus qu'il ne parcourrait des centaines de miles pour venir saluer la benjamine. Revendiquerait-il quelque argent provenant de la succession ? Chose certaine, le pays de son enfance ne lui manquerait pas beaucoup. Et ses deux sœurs aînées ? Elles vivaient en communauté depuis si longtemps que Mary ne savait pas si elle les reconnaîtrait. Et puis, n'avaient-elles pas fait vœu de pauvreté ? En liquidant la propriété de son père, elle disposerait de la somme nécessaire pour partir.

Il fallut bien quelques jours avant que Mary ne réponde à son amoureux. Elle se projetait dans son avenir avec une certaine appréhension, ignorant ce qu'elle devait écrire, dire et même comment se comporter. À la fin de sa lettre, prenant son courage à deux mains, elle annonça la date de son arrivée au port de Montréal.



La première quinzaine de juillet s'annonçait belle et, si l'on se fiait aux prédictions de l'almanach du peuple, ce temps devait perdurer. Depuis ce matin, le *Caradoc* était entré dans le golfe du Saint-Laurent et le capitaine naviguait

prudemment. Ce cours d'eau s'était mérité la réputation d'être difficile à cause de la faible profondeur et de l'étroitesse de ses chenaux, mais également en raison de ses hauts-fonds, de la brume qui survenait rapidement ainsi que son courant en diagonale. Pour toutes ces raisons, une fois rendu à l'Île-aux-Coudres, le capitaine Derriman céda donc son navire à un pilote local. Appuyée au bastingage, Mary Lonergan appréciait la chaleur du soleil et contemplait les côtes qui procédaient à un interminable défilé. La silhouette rapprochée des Laurentides dominait le fond du décor et, perdus au creux des montagnes, des petits villages forçaient la vie, puis surgissant de nulle part un majestueux dôme coulait directement entre les diamants et les saphirs du fleuve. Était-ce là la beauté vantée par Elwin ? Il avait donc dit vrai. Avant même que ne se pointe la ville de Québec, le navire dévia de sa route et accola son flan à un quai déserté. Bienvenue sur l'Île-de-la-Quarantaine ? Les inspecteurs sanitaires fouillèrent le *Caradoc* de fond en comble, puis imposèrent à chaque passager un bref examen médical, ce qui provoqua chez la jeune femme un stress supplémentaire. S'il fallait que cet arrêt retarde son arrivée au port de Montréal et qu'Elwin ne l'attende pas. Dans ce cas, elle frôlerait la catastrophe. Mais c'était bien mal connaître l'Irlandais.

Fidèle au poste, Elwin O'Reilly patientait sur le débarcadère de Montréal. Depuis qu'il avait quitté le Galway, soit depuis presque deux ans, il avait tenté de s'adapter le mieux possible à son nouveau pays, mais aujourd'hui, des réminiscences de son enfance irlandaise remontaient dans sa mémoire et le troublaient. Devait-il combattre l'ennui de son Irlande natale ou faire la paix avec ses souvenirs ? Dans quelques instants, il reverrait sa fiancée, celle qu'il connaissait depuis qu'elle avait des tresses et, si elle le voulait toujours, il construirait sa vie avec elle.

Mais voici que Mary Lonergan arrivait. La jeune fille aux cheveux couleur de feu qui descendait craintivement la passerelle du navire avait beaucoup changé. Elwin se rappelait avoir quitté une grande adolescente dont la figure tachée de son était encore encadrée par de longues nattes et voilà que celle qu'il apercevait était élégamment vêtue et coiffée d'un bonnet qui contenait avec peine des frisons indisciplinés. Plus elle avançait, plus le cœur de l'Irlandais battait fort. À son tour, il laissa son abri et se dirigea vers elle. Leur rencontre fut pour le moins étrange, chacun se ménageant une réserve. Par sa décision de tout abandonner derrière elle, Mary savait qu'elle avait donné rendez-vous à l'amour et, par le fait même, au mariage. Pourtant, elle se retenait. Quant à Elwin, le fait d'avoir presque oublié sa promesse depuis son arrivée le mettait mal à l'aise.

— Mary Lonergan ? dit-il en prenant ses mains. Il y a si longtemps ?

Pour toute réponse, l'ingénue ferma les yeux, un peu par gêne et un peu par coquetterie. Déjà, la voix de l'être aimé la comblait. Elwin s'approcha de son visage et osa un baiser sur les joues, la société victorienne n'en supportant pas plus.

— Tu as gardé l'odeur du Galway, Mary Lonergan, tu sens le vert de nos collines...

La jeune Irlandaise ne réagit pas à ce qui se voulait un compliment.

— Garçon, cria Elwin à un adolescent, apportez les bagages de mademoiselle dans ma voiture.

Mary n'avait pas assez d'yeux pour tout voir et s'étirait le cou, surveillant si le *boy* prenait les bonnes valises. De son côté, l'Irlandais avait les choses en mains et dans le temps de le dire, Mary se retrouva dans un cabriolet aux côtés de son fiancé. Heureusement, le chemin de retour

vers Belœil était assez long et ennuyeux, ce qui permit à l'un et à l'autre de remettre la conversation au goût du jour. Lorsqu'Elwin voulut prendre des nouvelles du père Lonergan, Mary sortit son mouchoir et écrasa une larme. Mais quand on était une fière Irlandaise, on se reproche souvent toute démonstration de tristesse incontrôlée. Aussi passa-t-elle sous silence la brève agonie de son père ainsi que son profond désarroi.

— Ta lettre est tombée à point et m'a grandement questionnée sur mon avenir. J'étais assaillie par des sentiments contradictoires.

— Tu ne regretteras pas la vente de la maison paternelle. Ici, tout recommence. Ce pays ressemble au printemps, jeune et plein de promesses. Rien ne nous empêche de refaire notre vie à l'abri des vieilles chicanes et la religion catholique continuera à te servir de phare. Tu vois, un bon curé m'a accueilli à Belœil, m'a trouvé un endroit pour rester ainsi qu'un travail. Je lui en serai éternellement reconnaissant. Maintenant, il m'appartient de remercier ces braves gens. J'ai l'intention de m'implanter dans la paroisse et pour cela, Mary Lonergan, j'ai besoin de toi.

La jeune fille sentit que son fiancé venait de déposer une chape de plomb sur ses épaules. Avait-elle fait tout ce chemin, vendu tout ce qu'elle possédait pour se rendre responsable de l'accomplissement personnel d'Elwin O'Reilly ? Que lui réservait ce pays, supposément plein de promesses ? La sagesse lui commanda d'attendre avant de juger. Peut-être y avait-il de la place pour son bonheur à elle ? Mais, chose certaine, elle ne devait compter sur personne, pas même sur Elwin O'Reilly, pour se réaliser en tant que femme.

Elwin avait déjà prévu le séjour de la jeune fille en prenant pour elle une chambre à l'Hôtel Saint-Mathieu, juste à côté de la maison des Dandonneau. Avant de présenter

Mary aux principales personnes qu'il connaissait, Elwin l'installa confortablement dans ses quartiers. Pour faire taire les protestations de son amie qui jugeait cette dépense trop coûteuse, il répondit :

— Tut, tut, Mary Lonergan. C'est moi qui invite.

Mary eut d'abord l'honneur de rencontrer le curé Durocher. Celui-ci demeura pour le moins surpris de l'arrivée de cette nouvelle immigrante qui, de surcroît, ne disait pas un traître mot français. Lui qui avait pensé marier l'Irlandais à une jeune fille de la paroisse en fut quitte pour remballer son plan de sauvegarde et de mise en valeur du patrimoine québécois. Peut-être était-ce mieux ainsi ?

Placide reçut également la visite d'Elwin et de Mary qui déplorait le fait que cette dernière ne parlait qu'anglais.

— Tu devras lui apprendre la langue du pays, insista le paysan.

D'autre part, cette Irlandaise effarouchée sut charmer la femme de Placide. Parfois, des caractères s'accordent tellement bien que le langage devient un obstacle secondaire. Rose-Aline proposa donc à Mary de prendre une tasse de thé et lui présenta ses quatre jeunes enfants. Celle-ci éprouva un véritable coup de cœur pour le petit Jacob, le dernier des fils Vincent. Le gros bébé joufflu riait et s'excitait tant et si bien qu'il en oubliait d'avaloir, bavant sur la jupe de l'invitée de sa maman.

— Donnez-le-moi, la pria Rose-Aline, sinon vous serez toute tachée.

Mary, ne comprenant pas, souriait béatement en portant l'enfant à bout de bras.

Puis ce fut au tour des Dandonneau de recevoir la visite des Irlandais. Dès l'instant où Mary mit les pieds dans cette maison, elle éprouva l'envie de repartir. Contrairement aux usages dans cette demeure, ce fut Élise qui ouvrit la porte,

Agathe étant occupée à changer les langes de son poupon. Lorsque Mary vit apparaître madame Dandonneau, c'était comme si on l'aspergeait d'eau glacée tant la froideur d'Élise la paralysa. Selon la coutume, la femme de l'huissier fit passer ses visiteurs dans le salon, traitant Elwin comme un invité même s'il logeait déjà à l'étage. Puis Élise agita fortement une clochette qui trônait sur un guéridon. Le bébé, toujours dans les bras, Agathe se présenta. Immédiatement, l'enfant commença à babiller, montrant sa joie de revoir l'Irlandais.

— Agathe, dites à monsieur qu'Elwin et mademoiselle Lonergan sont arrivés.

— Bien, madame.

Avant de quitter la pièce, la bonne déposa le poupon sur les genoux de l'Irlandais. Habitué d'accueillir le petit rescapé, Elwin se mit à lui raconter un peu n'importe quoi en celtique. Étonnée et ravie, Mary se mêla à cette conversation enjouée. Cette exclusion linguistique eut l'heur de déplaire, voire d'enrager Élise Dandonneau qui se sentit subitement mise à part. Cette fois, l'archiduchesse pinça tellement les lèvres afin de montrer sa désapprobation que cela eut pour effet de lui élargir les ailes du nez pour qu'elle puisse respirer plus à l'aise. Enlaidie par ce geste de réprobation, Élise vit arriver son mari avec un certain soulagement. Joseph souhaita la bienvenue à la nouvelle venue et entreprit les civilités dans la langue de Shakespeare. Furibonde, Élise se mit à soliloquer à voix haute, indiquant que dans cette maison, la langue d'usage était le français.

— Qu'elle apprenne donc à parler comme tout le monde, ronchonna une Élise certaine que la principale intéressée ne comprendrait rien.

Par conséquent, la visite des Irlandais fut écourtée, Elwin ne supportant pas qu'on se moque de sa fiancée. Retour-

nant le bébé dans les bras d'Agathe, le jeune homme passa la porte après une brève salutation à l'égard de son hôte, le considérant comme un véritable *gentleman*. Mise mal à l'aise par l'accueil peu commun de cette chipie, Mary préféra rentrer à l'hôtel. Elwin ignorait totalement comment compenser cette maladresse et désamorcer la crise qui couvait.

— Je n'ai pas traversé l'océan pour que la première venue m'insulte, cracha Mary.

— Ne tiens pas compte de cette femme. J'en conviens, elle a un tempérament particulier et son comportement en fait rager plus d'un. Depuis mon arrivée à Belœil, je partage une partie de son quotidien en logeant chez elle, mais mon calvaire achève. Demain, je t'amène dans le 2^e rang. J'ai une surprise à te montrer.

Afin d'éviter les déplacements inutiles, Elwin avait demandé à Mary de le rejoindre au magasin général. Même si elle ne connaissait pas tout à fait le village, elle n'avait qu'à suivre le Richelieu et se rendre au coin de la montée Saint-Jean-Baptiste. Impossible de manquer le commerce des Cartier. Là, il lui présenterait ses patrons, après quoi ils monteraient le chemin de traverse. Mary avait accepté avec plaisir, d'autant plus qu'ils profitaient d'un temps magnifique et qu'on lui avait certifié qu'elle pourrait admirer le mont Saint-Hilaire. Il fallut à peine quarante-cinq minutes de marche pour que la jeune fille arrive au magasin général. Le nez rivé contre les carreaux, Elwin vint l'accueillir et la fit pénétrer dans son lieu de travail.

— Oh ! déclara-t-elle les yeux écarquillés, il y a beaucoup de choses ici ?

— Tu aimes ?

Ayant entendu la clochette de la porte d'entrée, Lucie se porta au-devant de la cliente, lorsqu'elle aperçut Elwin.

— Elwin, tu t'occupes de mademoiselle ? lance-t-elle en esquissant un départ prématuré.

— Attendez, Lucie, je veux vous présenter ma fiancée, Mary Lonergan ? Elle vient tout juste d'arriver d'Irlande.

— Non, ne me dites pas que vous avez fait tout ce trajet pour retrouver ce rouquin ?

Mary se contenta de sourire timidement et tendit la main. Elle ne comprenait rien, mais la dame lui semblait gentille.

— Tout comme moi, Mary ne parle que le celtique et l'anglais, déclara Elwin, mais elle apprendra vite. Je me charge de lui enseigner le français.

Heureux de montrer l'endroit où il passait la majeure partie de ses journées, le jeune commis entraîna sa fiancée dans l'arrière-boutique, sachant que François s'y trouverait.

— François, rencontre donc ma promise, Mary Lonergan.

Le commerçant présenta ses civilités et donna une tape sur l'épaule de l'Irlandais :

— Tu as du goût, mon homme ? Mais si je ne me trompe, tes enfants risquent d'avoir des cheveux aussi rouges que les flammes de l'enfer.

— Il y a de fortes chances ?

Afin d'éviter d'autres plaisanteries au sujet de leur chevelure, Elwin changea de sujet de conversation.

— Bon, je m'occupe de la livraison chez les Denaux ?

L'Irlandais n'attendit pas la réponse pour entraîner Mary dans l'écurie. Depuis son retour, il se mourait d'envie de l'embrasser, mais l'occasion ne s'y était pas vraiment prêtée. Se sachant à l'abri des regards indiscrets, bien que le lieu soit tout de même discutable, Elwin osa un rapprochement, ignorant comment son entreprise serait acceptée par Mary. Il s'enhardit donc et lui vola un chaste baiser. Plus pour la forme que par crainte réelle, Mary afficha des yeux effarouchés. Immédiatement, Elwin fit machine arrière et

s'appliqua à atteler sir Galway, le présentant, par le fait même, à sa fiancée.

— Tu vois, sir Galway, il faut être très gentil avec cette demoiselle et ne pas la traîner dans la boue comme tu l'as fait avec moi.

— Tu lui parles en celtique ? s'étonna Mary

— Comme tu vois, et maintenant, ma jolie rouquine, sir Galway va nous conduire chez nous.

— Chez nous ?

— Oui, mademoiselle Lonergan, vous avez bien compris. Mais avant tout, je dois arrêter chez les Denaux.

La jeune fille se tut une bonne partie du trajet, Mary n'étant pas du genre à babiller inutilement. Elwin n'avait jamais été aussi heureux. Le voilà qui montait vers la terre qu'il avait l'intention d'acheter, une belle Irlandaise à ses côtés et la tête pleine de projets. Il montrerait aux gens d'ici comment deux immigrants peuvent s'adapter aux nouvelles coutumes. À force de rêvasser, il s'en fallut de peu pour qu'il passe tout droit à la ferme des Denaux. Rapidement, l'Irlandais tira sur les cordeaux et obligea sir Galway à pénétrer dans la cour. Le cheval s'arrêta juste devant l'écurie. Elwin sauta de la voiture, laissant Mary seule sur la banquette.

— Monsieur Denaux ? demanda-t-il à un homme bâti comme un ogre.

— ... Bien moi.

— J'ai des poches de grains pour vous.

— Ouais, et après ?

— À quel endroit je les mets ? s'impatienta Elwin.

— Là, le long du mur de l'étable, répliqua le mastodonte en montrant l'endroit du menton. Mais dis-moi, le jeune, la demoiselle va-t-elle rester à poireauter dans la voiture ? Parce que d'après moi tu en as pour une bonne demi-heure.

Fais-la entrer dans la maison, elle sera plus au frais, car des femmes avec une peau si blanche et une tignasse de cette couleur, ça risque de prendre en feu sous le soleil.

Étonné par cette répartie si peu galante, Elwin fit tout de même part de l'offre du dénommé Denaux, traduisant même la partie concernant ses cheveux. Mary n'avait pas mauvais caractère, mais elle était prompte et n'aimait pas qu'on l'insulte ou qu'on lui marche sur les pieds. Sachant fort bien que le gros homme ne comprenait rien, elle se mit en frais de lui répondre dans sa langue, question de montrer qu'on n'humiliait pas une Irlandaise sans qu'il n'en coûte.

Ahuri, le bonhomme regarda Elwin, cherchant à déchiffrer ce que cette beauté rousse disait.

— Mary préfère rester ici, répliqua l'Irlandais.

— Qu'elle fasse donc à son goût, concéda le colosse en retournant à sa besogne.

Elwin déchargea les cinquante poches de grain sans que Denaux lève le petit doigt pour l'aider, puis réintégra son siège auprès de Mary. Il connaissait la jeune femme pour être capable de se défendre, car il l'avait déjà vu remettre un homme deux fois gros comme elle à sa place. Leur vie commune promettait d'être excitante si elle ne tempérait pas son caractère. Était-ce la crainte qui la faisait passer à l'attaque ? En temps opportun, il faudrait aborder ce sujet. Elwin O'Reilly jouissait d'une bonne réputation et il aimerait qu'il en soit de même pour Mary Lonergan. Le reste du chemin pour arriver au lotissement de l'ermite lui parut court. En voyant l'endroit, Mary eut un sursaut.

— Te voilà chez vous, Mary Lonergan, déclara l'Irlandais fier de son coup. En vérité, je dois encore signer quelques papiers, mais...

— Quoi ? Tu désires acheter cette cabane ? s'énerma Mary.

— Non, seulement le terrain. Jamais je n'oserais te faire vivre dans pareille baraque. Je tenais tout de même à te la montrer et te raconter son histoire avant de tout détruire. Un ermite logeait ici avec un chien. En fait, il était l'unique habitant du 2^e rang. Saison après saison, il organisait son quotidien dans la plus grande dignité. Jamais il ne demandait la charité, mais acceptait ce que les gens lui offraient de bon cœur. Cet ami est mort dans mes bras, conclut l'Irlandais en baissant la voix.

Mary Lonergan pénétra dans l'humble mesure. Peu de clarté se faufilait entre les murs faits de planches disjointes, de carton-feutre et de vieux journaux. La jeune femme ouvrit la porte derrière elle afin de laisser entrer un mince rayon de soleil. Et dire que dehors toute cette lumière patientait ? Peu à peu, ses yeux s'habituerent à la pénombre et elle put inspecter à son aise l'intérieur de cette maison de misère. Elwin s'assit sur l'une de deux bûches. En s'accoudant sur la table bancale, il fit lever une planche et renversa le pot de sucre brun. Au milieu des fins cristaux sucrés apparut une petite clé. Comme un enfant qui découvre un trésor et craint qu'on le lui chipe, Elwin la fourra rapidement dans la poche de son pantalon. Étonnamment, le geste échappa à sa compagne. Mais pourquoi avait-il agi de la sorte ? Cherchant une réponse acceptable, il déduisit qu'il serait toujours temps de dévoiler son secret. Chassant cette idée, le jeune homme invita sa fiancée à s'asseoir près de lui.

— Non, insista Mary, allons plutôt à l'extérieur, cet endroit me donne le cafard.

Elwin entraîna donc sa compagne vers la lumière et lui proposa de prendre place sur la grosse roche formant à elle seule la marche, l'escalier et le perron de la maison. En y posant ses fesses, le souvenir de la mort de Cyril Duclos et du labrador à qui il avait volé la couverture le prit d'assaut.

— Je ne me sens pas bien ici, commença Mary en cherchant à ramasser son châle. On dirait...

Elwin n'écouta pas le trouble ressenti par sa fiancée, préférant exposer tout de go ses projets.

— Mary Lonergan, pourrais-tu vivre ici avec moi ?

Et sans attendre la réponse, il poursuivit.

— Aujourd'hui, je ne peux t'offrir qu'une vie de défricheur, ajouta-t-il en frottant, entre le pouce et l'index, la petite clé logée dans sa poche, un peu comme s'il s'agissait d'une lampe magique. Mais demain, j'y ferai construire une jolie maison pour t'accueillir ainsi que les enfants que tu me donneras. Tu me connais suffisamment pour savoir que j'ai du cœur au ventre et, pour ma part, je t'ai tellement vue écrasée dans les champs de patates de ton père pour te considérer comme une fille persévérante et résistante. De plus, ton côté rebelle te portera profit, car il faudra démontrer beaucoup de ténacité pour transplanter nos racines irlandaises.

Oubliant sa réticence initiale, Mary Lonergan soupira d'aise, car c'étaient les mots qu'elle était venue chercher en vendant la maison paternelle et en entreprenant ce long voyage. Rien de neuf ne l'attendait en Irlande. Peut-être aurait-elle rencontré un brave homme, mais chose certaine, jamais elle n'aurait pu tenir l'exploitation familiale à bout de bras. Elwin lui offrait une terre vierge et puis, même si elle ne se mourait pas d'amour pour ce rouquin, il était du moins doué d'une vertu, celle d'être son compatriote. Comment ne pas faire confiance à un gars qu'elle connaissait depuis qu'il portait des culottes courtes ?

— J'ai tout quitté pour venir vers toi et maintenant j'ai le goût de te suivre. Et s'il faut défricher, eh bien, je défricherai...

Le notaire Hoffman prit quelques jours pour débrouiller l'affaire de Cyril Duclos. L'homme était arrivé d'on ne sait

d'où et avait bâti une cabane sans demander la permission. La route accédant au nord étant difficilement carrossable, peu de gens se rendaient jusqu'au boisé. Il ne reçut jamais la visite des représentants du village. Lorsqu'à l'occasion un citoyen rapportait l'existence du vieux barbu, il résumait toujours les possessions de l'ascète à une mesure érigée avec quatre bouts de planches. Finalement, les autorités finirent par considérer cette construction comme une cabane de chasse qu'on ne pouvait taxer et on oublia cette intrusion dans les limites de la paroisse. Bien que l'homme soit demeuré sur ce terrain pendant plus de six ans, il faisait partie des membres de la communauté, se rendant à l'occasion au magasin général ou à l'église. On ne lui connaissait ni parents ni enfants ni amis. Il ne demandait rien, si bien que personne ne se préoccupait de lui. En vie, l'ascète ne dérangeait pas plus que mort. Ainsi, selon la loi, son lopin figurait toujours dans le livre des cadastres comme vacant et n'importe quel acheteur pouvait l'obtenir. En résumé, étant donné l'éloignement du centre d'activité de la paroisse et l'absence de route praticable pour s'y rendre, peu de gens étaient intéressés à défricher vers le nord, préférant s'installer le long du Richelieu.

Elwin O'Reilly retourna donc chez le notaire Hoffman et, pour une bouchée de pain, fit l'acquisition d'un carré de terre bordée par le chemin Saint-Jean-Baptiste à l'est et le 2^e rang au nord de Belœil. Ses titres de propriété en mains, Elwin retourna sur le lot. Il devait prévoir les diverses étapes, mais avant tout, satisfaire sa curiosité. Il pénétra dans la cabane de Cyril et sortit de sa poche la précieuse clé. Pourquoi Cyril l'aurait-il cachée dans un pot de sucre ? Elwin voulut bien croire qu'elle était minuscule et entraîna parfaitement dans le récipient, mais de toute évidence, il ne l'avait pas planquée là par erreur. Chose certaine, elle ne devait pas donner accès à un trésor, car le pauvre hère ne

possédait que sa culotte. Duclos protégeait-il des papiers importants ou de grandes valeurs sentimentales et irremplaçables comme des lettres d'amour ? Pendant que l'Irlandais se questionnait sur l'utilité de sa trouvaille, il tentait de dénicher un contenant, passait au peigne fin les articles traînant sur ce qui faisait office de comptoir, déplaçant les pots poussiéreux, fourrageant sur la tablette, gardienne de la vaisselle dépareillée et ébréchée. Puis l'Irlandais orienta sa recherche vers le réduit qui tenait lieu de sanitaires où un rideau crasseux, accroché par deux clous, préservait l'intimité de l'occupant. À côté de la chaudière qui servait de lieu d'aisance, Elwin découvrit une boîte de bois remplie de coupures de journaux. Rien d'anormal en soi, mais vraisemblablement, ces découpures ne remplaçaient pas le papier-cul, car elles étaient trop bien taillées. Curieux, Elwin se mit à soulever les feuilles qui, étonnamment, semblaient toutes traiter du même sujet, soit le meurtre d'une femme, Olivia Burnstein. Sur le dernier article apparaissait l'image d'un type, début de la trentaine, ressemblant en tout point au reclus. On retrouvait les traits familiers de Cyril Duclos, mais l'homme s'appelait Fulgence Dorion et affichait les traits d'un dandy. L'Irlandais approcha le papier près de la fenêtre et prit le temps de lire le texte.

Une juive, mariée à un important bijoutier était morte dans des circonstances pour le moins troublantes et nébuleuses. Lors d'une réception chez le couple Burnstein, au milieu de la veillée, monsieur constata la disparition de son épouse. Il n'y avait rien pour s'alarmer outre mesure, peut-être jasait-elle avec quelqu'un à l'extérieur. Quand vint le temps de saluer les invités au moment de leur départ, Olivia Burnstein manquait toujours à l'appel. Cette fois, Abraham Burnstein s'inquiéta un peu plus et il se fit un devoir de fouiller les vingt-trois pièces de sa résidence, sans résultats. Dehors la nuit était totale. Armé d'une lampe-tempête et

aidé de son majordome, le richissime bijoutier-joaillier fit le tour de sa propriété, fouillant le pavillon d'été et la roseraie qu'Olivia affectionnait tant. Toujours rien. Monsieur Burnstein patienta jusqu'aux premières lueurs de l'aurore et signala la disparition de son épouse.

Aussitôt, la police de Westmount rappliqua et rencontra dans sa vaste demeure un homme complètement dévasté. Questionné, Burnstein ne fut d'aucune utilité. Il situa dans le temps ses premières inquiétudes par rapport à l'absence d'Olivia, mais il ne se souvenait plus de la robe qu'elle portait, pas plus qu'il ne pouvait décrire les bijoux dont elle s'était parée et encore moins sa coiffure. Peut-être la camériste répondrait-elle mieux que lui ? Le capitaine de police fit venir des agents qui examinèrent avec attention les lieux et procédèrent à une recherche intensive. Derrière un bosquet floral, l'un d'eux trouva Olivia Burnstein. Difficile de comprendre que son mari soit passé à côté d'elle et ne l'ait pas aperçue. Le meurtrier avait légèrement maquillé la scène en couvrant le corps de feuilles, mais la couleur de la robe de taffetas détonnait tellement qu'il fallait être aveugle pour ne pas l'avoir vue même à la lumière d'une lanterne. Aidé de ses compagnons, le capitaine Papineau déplaça légèrement le cadavre après qu'un graphiste judiciaire en eut tracé le portrait. La femme portait des lacérations à l'arrière du cou, comme si on lui avait fortement tiré sur une corde. Juste en bas, du sein gauche, une large tache de sang et du tissu abîmé, comme si à trois reprises on avait enfoncé un couteau dans la poitrine. Le reste de la description du meurtre demeurerait l'affaire de la morgue.

Encouragé par la police, Abraham Burnstein se mit à repasser mentalement la liste des invités. Qui aurait pu tuer Olivia ? Au-delà des suppositions que ce soit un amant qui ait commis le crime, ce que monsieur Burnstein refusait de

penser, on explora le motif, c'est-à-dire le vol. Le bijoutier fit venir la camériste, essayant de savoir, par déduction si possible, quel collier portait madame ce soir-là. La jeune fille se souvenait avoir attaché une longue torsade en or au cou, ainsi que le bracelet correspondant au poignet de sa patronne.

L'Irlandais stoppa sa lecture et se demanda en quoi ce récit pouvait bien concerner Cyril Duclos. Même si le type qui apparaissait dans le journal lui ressemblait comme deux gouttes d'eau, il ne voyait pas ce en quoi cela s'appliquait à l'ermite, bien que maintenant sa réclusion puisse cacher quelque chose de bizarre. Pour l'instant, Elwin délaissa cette paperasse et se concentra sur l'énigme de la clé. Il devait trouver la réponse. En vérifiant si le plafond ne dissimulait pas sa part de mystère, l'Irlandais se mit à reculer doucement et, sans prendre garde, trébucha sur le banc-lit. Il tomba si fortement que son poids fit craquer les planches, en brisant une en plein milieu. Se relevant, Elwin poussa la couverture roulée en boule, arracha le tissu qui servait de drap et souleva la paillasse éventrée d'où sortaient des brins de foin. En effet, il avait bel et bien cassé un madrier, mais sous ce dernier, il trouva une seconde rangée. De la même manière dont on construit un faux plancher, le lit de Cyril comportait un faux sommier. Bien caché entre ces deux épaisseurs de planches, une caissette probablement écrasée par la chute d'Elwin. Avec précaution, le jeune homme retira la boîte et la plaça sur ses genoux. Curieusement, la cassette portait une serrure dont la clé pouvait très bien correspondre à celle qu'il détenait. Dès le premier essai, l'Irlandais put constater qu'elle entrait bel et bien dans la barrure, mais qu'il était extrêmement difficile de l'ouvrir. Peut-être qu'en forçant avec un couteau, il réussirait à savoir son contenu. Entortillé dans un bout de tissu fuchsia, Elwin découvrit un rouleau formé de billets de banque et attaché avec un

ruban rose. Lentement, comme pour ne pas réveiller le passé, il défit le fragile lien et compta près de deux mille dollars, tous enroulés et serrés sur une torsade dorée.

Pendant un instant, l'Irlandais arrêta de respirer et fourra le tout pêle-mêle dans la cassette qui refusait de se refermer. Inquiet des conséquences d'une telle découverte, il se leva et courut à la porte afin de vérifier si quelque curieux ne traînait pas à l'extérieur. Non, il était tout fin seul. Revenant à l'intérieur, il s'empara de tous les journaux qui parlaient de l'affaire Burnstein, principalement celui où la photo du supposé meurtrier apparaissait et jeta tous ces objets dans la poche qu'utilisait l'ermite quand il descendait au magasin général, puis se précipita dans sa voiture. Que devait-il faire ? Premièrement, respirer, respirer à fond et essayer de se calmer. Souvent, lorsqu'il se sentait déboussolé, Elwin se confiait à sir Galway et le simple fait d'émettre librement ses pensées, lui permettait de cerner un début de solution. Mais cette fois, l'histoire était grosse : découvrir du même coup la véritable identité de Cyril Duclos et un trésor provenant probablement d'un crime. Il se devait d'en parler à Mary.

Elwin traîna sa poche jusqu'à l'Hôtel Saint-Mathieu et demanda à rencontrer Mary Lonergan. Malheureusement, elle était sortie. L'Irlandais avait à peine fait dix pieds qu'il tomba nez à nez avec sa fiancée.

Elwin la salua rapidement, puis en la prenant par le bras, il l'entraîna vers la station de chemin de fer.

— Veux-tu bien me dire, Elwin, ce qui t'arrive ? Tu me sembles aussi énervé qu'une puce et aussi méfiant qu'un renard.

— Tu as raison, suis-moi.

Elwin savait que le quai de gare serait désert à cette heure-ci. Il s'arrêta devant le banc des départs et invita sa fiancée à s'y asseoir.

— Ce matin, je suis passé à l'étude du notaire Hoffman dans le but de finaliser la transaction concernant l'achat de notre lot et après, je suis monté au 2^e rang question de prendre différentes mesures. Mais avant tout, je dois te confier ceci : tu te rappelles qu'au moment de notre visite chez l'ermite, j'ai renversé du sucre sur la table ? Eh bien, parmi les granules éparpillés se trouvait une petite clé. Aujourd'hui, je me suis donc appliqué à fouiller dans la cabane afin de savoir à quoi elle correspondait et regarde ce que j'ai découvert, dit Elwin en tirant le coffret de la poche crottée. Cette boîte renferme près de deux mille dollars enroulés autour d'une chaîne en or et, regarde ce bout de tissu, on dirait du sang séché.

— Quoi ?

— Attends, ce n'est pas tout. Cet argent est peut-être sale et je pense qu'il provient d'un crime. Voici ce que j'ai encore découvert, ajouta l'Irlandais en montrant à Mary une poignée de découpures de journaux.

— Mais il faut avertir les autorités et remettre ces billets.

— Mais cette histoire remonte à plus de trente ans. D'après moi, l'ermite était le meurtrier d'Olivia Burnstein et a vécu ici en reclus depuis tout ce temps.

— Seigneur Dieu, Elwin, j'ignore ce qu'on doit faire, mais cette affaire peut t'apporter des problèmes. Rends-le à la police.

— Pour qu'on n'en voie plus la couleur ? Non, je ne crois pas que ce soit la bonne solution. Je pense que j'utiliserai cet argent de manière à ce que les biens que j'achèterai ne me brûlent pas les doigts. Je l'investirai dans la terre et ainsi, Cyril ne sera pas mort en vain et pour tous, son passé restera une énigme. Son secret et sa réputation seront saufs.

— Je crois que tu as raison. Et le collier ?

— Garde-le avec toi, pour quelque temps, nous verrons plus tard.



Le lendemain, Elwin ne tenait pas en place. Il ne trouverait pas de repos tant qu'il n'aura pas converti l'argent trouvé en terre cultivable. Suivant son instinct, il retourna chez le notaire Hoffman et annonça son intention d'acheter tous les lots contigus à celui qu'il venait d'acquérir. L'homme de loi fut pour le moins surpris par cette déclaration bien qu'il ne fut pas rare de voir des hommes, financièrement à l'aise, se procurer de grandes parcelles de terre. Mais ici, il avait affaire à un pauvre immigrant qui était arrivé dans la région sans le sou, à moins que... Néanmoins, il était vrai qu'il ne connaissait pas vraiment les gens qu'il côtoyait, si bien qu'il pouvait traiter avec le pire renégat et se faire cravater comme un débutant. Mais il était bien placé pour témoigner que l'argent n'avait pas d'odeur.

Il fallut peu de temps avant qu'Elwin ne reçoive des nouvelles de son notaire. Un matin, l'Irlandais se rendit directement chez le petit homme de loi. Tous les papiers nécessaires à l'achat des lots convoités furent signés et paraphés. Documents en poche, le nouveau propriétaire de l'entière du 2^e rang serra la main de Désiré Hoffman en le remerciant de sa sollicitude.

— À partir d'aujourd'hui, déclara le détenteur de sceaux, on pourrait nommer ce chemin : le rang de l'Irlandais.

— Voilà une excellente idée, notaire, ajouta Elwin en riant, j'en parlerai au maire Brillon.

Lorsqu'il vit partir son client, Désiré Hoffman sourcilla. Il y avait à peine un mois, l'immigrant achetait une terre en

bois debout. Jusqu'ici, rien d'anormal, mais aujourd'hui, il venait d'acquérir tout le 2^e rang. Où ce diable de rouquin avait-il pris son argent ?

En quittant l'étude du notaire, Elwin se frottait les mains. Il venait de conclure une transaction avantageuse. Par cette réallocation de fonds, perdus pour Duclos et profitables pour lui, il augmentait ses acquêts et, par le fait même, grossissait la valeur de son patrimoine. En fait, il comptait sur la revente des lots achetés et misait sur leur plus-value pour s'enrichir davantage, car selon l'opinion des Cartier, la ville ne cessait de croître, drainant la population d'aussi loin que Saint-Hyacinthe, Saint-Marc ou Saint-Charles-sur-Richelieu et même de Montréal. Les habitants étaient toujours à la recherche des terres fertiles, tandis que les citadins de la grande ville désiraient un endroit pour se reposer et construire chalets et maisons de campagne.

5

Impatiente, Mary Lonergan attendait des nouvelles de son amoureux. Elle savait qu'aujourd'hui, Elwin prenait possession des titres des propriétés. Durant tout l'après-midi, elle s'était enfermée dans sa chambre d'hôtel et avait scruté les coupures de journaux. Écrits en français, les textes des chroniques policières de 1836 avaient laissé la jeune fille sur son appétit. Par contre, la photo de Fulgence Dorion témoignait de la réalité du meurtre de la femme du puissant bijoutier. La longue chaîne en or et le bout de tissu fuchsia parlaient d'eux-mêmes et Mary craignait que quelqu'un ne découvre les indices qu'elle gardait bien involontairement. Elle n'ignorait pas qu'il était criminel de cacher des preuves, si bien qu'elle se sentait complice de l'assassinat de cette Olivia Burnstein. Il fallait qu'elle se débarrasse au plus vite de ces objets compromettants.

Enfin libéré de sa journée de travail, Elwin se présenta à l'Hôtel Saint-Mathieu afin de passer la veillée avec sa compagne.

— Tu peux embrasser le nouveau propriétaire du 2^e rang qu'on surnommait, avec raison, le rang de l'Irlandais, déclara Elwin avec emphase.

Dépassée par l'ampleur des événements, Mary se rapprocha significativement de lui et le félicita, bien qu'elle

éprouvait de la difficulté à partager son bonheur. Ce contentement qu'il ne cachait pas coulait d'une source trouble. Une fois de plus, Mary lui réitéra son malaise au sujet du collier.

— Tu as raison, ma belle, vaut peut-être mieux le faire disparaître, concéda l'Irlandais.

Mary apprécia la rapidité de décision de son ami et ne poussa pas plus loin la curiosité, à savoir comment il s'en débarrasserait. Elwin apportait une autre nouvelle qui, selon lui, serait en mesure de réjouir sa compagne. Par un heureux concours de circonstances, Lucie Cartier réclamait de l'aide pour s'occuper de son vieux père et cela signifiait l'emploi d'une personne fiable. En fait, elle avait pensé à Mary Lonergan.

— Mais je ne parle pas français, s'alarma aussitôt la jeune fille.

— Monsieur Dubois connaît déjà quelques mots d'anglais appris au contact de sa clientèle. De plus, pour une valeur ajoutée, je te propose mes talents de professeur chevronné. Si jamais tu acceptais l'offre de Lucie, continua Elwin, il suffira de venir avec moi demain.

Ce matin-là, valise en main, Mary Lonergan quitta l'hôtel et se dirigea vers le magasin des Cartier. En disant oui à Lucie Cartier, elle disait oui à un travail, mais également à un nouveau milieu de vie. Accompagnée de Lucie, elle pénétra dans une pièce sombre où l'odeur de l'urine prédominait sur toutes les autres. Dans la pénombre d'une chambre, elle découvrit une chaise berçante au fond de laquelle un vieil homme recroquevillé fixait le vide.

— Bonjour, monsieur Dubois, cria presque la jeune demoiselle de compagnie. Je m'appelle Mary Lonergan et à partir d'aujourd'hui, je vous aiderai.

— T'en souviens-tu, papa, nous en avons discuté ? insista Lucie. Mademoiselle Lonergan va s'occuper de toi.

D'un naturel bougonneux, le vieillard ne répondit pas à cette salutation. Il n'était pas prêt à se livrer corps et âme à une étrangère qui parlait anglais et qui avait les cheveux de la même couleur qu'un feu de broussailles. Et puis, qu'elle s'appelle Françoise, Rosette, Poudrette ou pire, Mary ne le dérangeait pas une miette. Encore une idée de sa fille, ça. Elle faisait toujours les choses de travers, celle-là. N'aurait-il pas été plus simple que Lucie engage un nouveau commis et qu'elle prenne soin de lui ? Mais non ! Elle préférerait embaucher une expatriée, qui arrivait d'on ne sait trop où, qui lui donnerait son bain et lui ferait la causette. La peste ! Décidément, le monde tournait à l'envers...

— Ramène-moi dans mon lit, ordonna-t-il sèchement à sa fille.

L'homme était difficile à comprendre, car depuis belle lurette, il avait perdu ses dents. Ainsi, son élocution en avait pris un coup et il s'épuisait à répéter les mêmes choses.

Mary s'avança doucement et, en enlevant manteau, chapeau et gants, elle suggéra :

— Allez, retournez à votre travail, madame Lucie, et ne vous inquiétez pas. J'ai suffisamment soigné mon père pour savoir comment m'y prendre avec les personnes d'un grand âge.

— Ramène-moi dans mon lit, j'ai dit.

— Aimez-vous mieux que je vous appelle monsieur Dubois ou...

— Rosaire, coupa immédiatement l'ainé.

— Dans ce cas, monsieur Rosaire, je vous emmène voir le Richelieu.

— Non, mais tu n'es pas folle rien qu'un peu ? Tu veux m'achever, ma foi du Bon Dieu !

— Pouvez-vous vous tenir debout ?

Mary se plaça devant son patient, ancrant bien ses pieds sur le sol et mettant son bras en crochet, elle dit :

— Agrippez-vous et essayez de vous redresser en tirant.

Le vieux sacripant avait dans la tête de ne pas coopérer. On lui avait foutu dans les pattes une espèce de nounou anglaise qui exigerait des efforts de sa part, tandis que lui, il souhaitait vivre paisiblement et si cela signifiait passer ses journées entre la chaise berçante et son lit, alors il en serait ainsi. Depuis quand empêchait-on les gens de mourir tranquilles ? Sans compter qu'on ne se préparait pas à mettre un pied dans la tombe en s'épivardant à gauche et à droite !

N'obtenant aucun résultat de la part du grand-père récalcitrant, Mary n'abdiqua pas. Elle jouerait le rôle du fin renard et lui accorderait celui du vieux lion. D'ailleurs, la couleur de sa tignasse n'en témoignait-elle pas ? Aussi buté soit-il, elle gagnerait. Il suffisait de tenter une diversion. Délaissant monsieur Rosaire pour quelques instants, question de lui faire croire qu'elle abandonnait, Mary attrapa son sac de voyage et se dirigea vers la chambrette que Lucie avait mise à sa disposition. L'endroit paraissait exigü. Elle jeta un rapide coup d'œil, fit le tour de la pièce et se débarrassa de sa valise en la lançant sur la courtepoinle, puis se rendit à la fenêtre. Là, juste devant elle, comme si la lucarne coiffait la rivière, le long ruban coupé par le sillon du traversier coulait lentement. Bien adossé au Richelieu, le mont Saint-Hilaire faisait penser à un gros matou s'apprêtant à bondir. Les versants du dôme rocheux passaient aux couleurs de l'automne, délaissant le vert foncé pour les jaunes, les bruns roux, dont les noisette, les tabac ou les cognac. Pour la première fois de sa vie, Mary se laissait séduire par la palette barbouillée de cette saison. Renonçant temporairement à toute cette beauté, la jeune fille se proposa d'admirer la toile des grands maîtres en compagnie du vieil homme. Déployant un effort soutenu, Mary se mit à tirer sur la chaise berçante de manière à l'approcher tout près de la fenêtre.

— Aie ! Il me semble que je t'avais demandé de me laisser tranquille. Tu ne comprends rien ? Ah oui ! J'avais oublié, mademoiselle est une *red neck*.

Ne parvenant pas à saisir le sens du discours débité par le vieil homme, Mary continuait son entreprise. Dès que le fauteuil atteignit le cadre du châssis, elle plaça des oreillers et des coussins dans le dos du patriarche et ouvrit le battant à sa pleine largeur.

— Regardez, monsieur Rosaire, regardez la couleur des arbres. Je n'ai jamais vu rien de si beau.

Même si Rosaire Dubois avait passé la plus grande partie de sa vie en face de la rivière Richelieu, aussi appelée la rivière aux Iroquois, il appréciait encore le spectacle offert par cet affluent, toujours aussi important pour le commerce. Les yeux ronds, l'homme commença à marmonner des paroles incompréhensibles. On aurait dit un sorcier lançant des incantations ou des formules magiques, appelant les esprits de la montagne à opérer quelques charmes ou sortilèges. En guise de respect et d'intelligence, il adressa un long signe de tête à la puissance du rocher, puis se tournant vers Mary, il avoua :

— Tout un bail que je l'ai vue, celle-là.

Craignant que le vieillard ne prenne froid, avec une pointe de fermeté, Mary le ramena dans son lit.

— Maintenant, monsieur Rosaire, il faut dormir, insistait-elle.

— Sais-tu ce que tu veux, toi ? Tu me bardasses pour que je regarde la rivière et, juste au moment où je commence à en profiter, ouste, tu me bouscules et secoues les couvertures sur moi. Ah ! Et puis, laisse-moi donc tranquille ! J'aurai l'éternité pour me reposer.

Sans que le flot verbal du patriarche ne l'influence, Mary l'installa le plus confortablement possible et ferma la

porte. Avait-elle réussi à apprivoiser le vieil homme ? Certainement pas, mais elle lui avait procuré un peu de plaisir, et selon elle, elle avait fait un pas dans la bonne direction. Pour l'instant, Rosaire se reposait. Mary profita donc de cet instant de répit pour défaire son sac de voyage. Une petite commode en face du lit lui permit de placer dentelles intimes et jupons soyeux. Heureusement, elle avait apporté peu de choses, car les tiroirs débordaient déjà. Dans un minuscule placard camouflé dans la soupente, la jeune femme réussit à suspendre quelques robes, ainsi que deux ou trois jupes. Si elle devait rester ici un certain temps, il était clair qu'elle devrait trouver une autre solution, parce que dans ses moments libres, elle désirait s'adonner à son passe-temps favori, la couture. Comment résistera-t-elle à toutes ces palettes de tissu qui remplissaient le rayonnage du magasin général ? En guise de décoration, Lucie avait placé sur la minuscule table de chevet quelques livres de prières séparés par un simple crucifix de bois sur pied. Mary le prit dans ses mains, l'examina, puis le reposa doucement. La belle rousse ne fut pas touchée plus qu'il ne le faut par cette lecture qu'elle associait à de la propagande religieuse. Pourtant, dans son pays, combien de têtes étaient tombées sous le fil tranchant de l'épée tenue par le bras de l'Église et combien d'honnêtes croyants faisaient encore les frais de cette triste saignée ? Mary reconnaissait et assumait sa piété déficiente. Certes, comme tout le monde, elle se rendait à la messe les dimanches, mais sans plus. Curieusement, elle se demandait si le voisinage d'un lieu de culte influencerait sa pratique religieuse.

En fin d'après-midi, la fréquentation du magasin ralentissait quelque peu, mais ce n'était là qu'affaire normale. Lucie profitait souvent de cette accalmie pour replacer l'étalage. Les clients ne se montraient pas toujours méticuleux

et transformaient très vite un étal commercial en une table de foire. Le département des hommes, en particulier, était sensible à cet assaut et subissait le même sort que la section corsetterie ou l'épicerie. Les propriétaires devaient constamment ranger les articles, sinon personne ne s'y reconnaîtrait plus. Lorsqu'il s'agissait de vêtements, ces messieurs les repliaient à la va-vite ou pire, les roulaient en boule sur le bout du comptoir. Il faut dire que François éprouvait de la difficulté avec la notion de l'ordre et souvent, Lucie devait lui donner un coup de main.

Ayant emprunté le petit escalier droit par lequel elle était arrivée au logement situé au-dessus du magasin, Mary se retrouva à la hauteur du comptoir-caisse.

— Oh ! Excuse-moi ! J'ignorais...

— Il n'y a pas de problème, coupa Lucie. Maintenant, tu appartiens au personnel de la maison.

— Votre père se repose dans son lit, puis-je me rendre utile ?

— As-tu pris le temps de t'installer comme il faut ? demanda la propriétaire. Je sais que la chambre n'est pas bien grande, mais toutes les autres pièces sont occupées. Oh, il y a bien une, mais elle sert de débarras et d'entrepôt. Je m'en voudrais de t'envoyer là-dedans.

— Cet endroit me convient très bien, d'autant plus que la vue me plaît particulièrement.

— Dans ce cas, profite du peu de clarté qui reste pour prendre une bonne bouffée d'air. N'oublie pas que tes attentions doivent aller à mon père en premier, il a besoin de toi. Laisse-moi me débrouiller avec le commerce, j'ai l'habitude. Et puis, François et Elwin me donnent un coup de main.

La jeune fille fut tentée de fouiner dans le département des hommes, qui sait peut-être y trouverait-elle son fiancé ?

Tant qu'à travailler au même endroit, autant en profiter, mais sa bonne conscience lui suggéra la discrétion en matière amoureuse. Mary remonta donc à l'étage. Elle adorait ces maisons où les petits recoins se prêtent aux secrets. Avant de sortir, elle jeta un coup d'œil dans la chambre du grand-père. Il dormait comme un bébé. Dans une salle commune, tenant à la fois de la bibliothèque et du boudoir, elle détailla un espace ouvert réservé à la lecture. Adossés aux murs lambrissés, des rayonnages débordant de livres occupaient une grande partie de l'espace. Un récamier de velours émeraude et deux petits fauteuils cabriolet invitaient à la détente et, judicieusement posées entre les sièges, une table d'appoint en acajou et une lampe de lecture terminaient l'ameublement. Dans un large panier d'osier, un bouquet d'hydrangées séchées apportait l'unique note de fantaisie. Cette simplicité dans la décoration soulignait l'utilité du lieu. Mary explora ensuite la cuisine et la pièce qui servait de salle à manger, deux endroits consacrés à l'art de la bonne chère. Contrairement au salon, il régnait ici un fouillis qui traduisait le manque de temps, l'urgence de se nourrir et la rapidité d'exécution des plats. De la vaisselle sale empilée tout près de l'évier, des chaudrons contenant des résidus de nourriture, des verres à demi-remplis et quoi encore. Cette absence d'ordre heurtait le sens de la propreté de Mary et elle hésitait à faire un peu de rangement. Devait-elle carrément se mêler de ses affaires et consacrer ses énergies à ce pour quoi on la payait ? En fait, il y a quelques instants, Lucie avait répondu à cette question : « Tes attentions doivent aller à mon père en premier ».

Dans l'intention bien arrêtée de mobiliser l'ancêtre, Mary l'obligeait à faire un minimum d'exercice et avait même commencé à l'intéresser à la marche. Soutenu par sa canne et sa demoiselle de compagnie, Rosaire y allait de

quelques pas hésitants et se rendait jusqu'à sa chaise préférée. Après quelques heures de somnolence, sa vie alternant entre des périodes de sommeil et de veille, le vieillard reprenait le trajet en sens inverse et, avec manières et chichis, se glissait finalement entre ses draps. Tous les jours, monsieur Dubois additionnait les petites victoires. Il faut dire que Rosaire adorait faire la sieste. Un sourire béat illuminant sa figure, il se laissait couler dans une nouvelle phase de repos et mesurait tous les bienfaits de cette pause. Durant toute sa vie, l'homme avait travaillé sans jamais s'arrêter si ce n'était que pour manger et dormir. Le succès ne lui avait pas été donné et il avait dû se tailler une place au soleil. Au début, il fallait se faire un nom. Pas facile quand on a que quelques clous forgés et des couvertures de traite à vendre. Puis, au fur et à mesure, il avait augmenté son étalage et la clientèle avait suivi, trouvant chez lui tout ce dont elle avait besoin. Et quand, de l'autre côté de la rivière, un dénommé Eugène Grenier s'était installé, tenant un commerce concurrentiel, Rosaire Dubois avait su garder son achalandage grâce à son service unique. Tous les jours, une barque traversait le Richelieu et allait chercher les clients. Une fois leurs achats terminés, il les ramenait gracieusement dans leur terre ou livrait les commandes reçues. Ce trafic quotidien faisait rager le marchand général de Saint-Hilaire. Un matin, le commerçant Dubois était descendu sur le rivage pour placer la marchandise dans sa chaloupe lorsqu'il constata que son embarcation avait disparu. Pourtant, hier, il l'avait solidement amarrée. Rosaire n'eut pas besoin de faire une enquête de midi à quatorze heures avant de découvrir le coupable : Eugène Grenier, le marchand général de Saint-Hilaire, l'avait tout simplement prise. Il était tout disposé à lui rendre son bien dans la mesure où son vis-à-vis cesse sa concurrence déloyale.



Heureux de la nouvelle sécurité apportée par la proposition de Lucie Cartier, l'Irlandais se sentait plus libre et commença à défricher son lot. Bientôt, les grands froids prendraient la région en otage et la figeraient sous une épaisse couche de neige. À partir de ce moment, il deviendrait utopique de travailler la terre ou de bâtir une maison. Alors Elwin pouvait toujours bûcher, mais dès à présent, il lui pressait de dégager une surface assez vaste pour se mouvoir avec aisance autour de son futur logis. Avec regret, il jeta donc par terre la cabane de Fulgence Dorion, alias Cyril Duclos. En voyant les pans de murs entiers tomber comme s'il s'agissait d'un château de cartes, l'immigrant eut une bonne pensée pour son vieil ami, jurant que les événements du passé qui, jusqu'à aujourd'hui, étaient demeurés inconnus le resteraient à jamais. À ses pieds, la poche de coton, contenant le bijou, le bout de tissu fuchsia ainsi que les coupures de journaux compromettantes, attendait que le jeune homme procède. À l'endroit précis où il avait découvert son trésor, Elwin creusa un trou suffisamment profond pour y enterrer le terrible secret. À présent, lui seul saurait où trouver les preuves indubitables d'un crime vieux de trente ans et dont le meurtrier avait péri par le feu. Après le décès d'Elwin, le mystère deviendrait inextricable.

L'Irlandais mit donc à profit les deux mois qui lui restaient avant l'hiver et s'équipa d'un bon cheval, d'une charrette et de tout le grément nécessaire pour défricher. Au fait des besoins de son nouveau client, le maquignon du village, Mathias Albert, suggéra un jeune étalon dur au travail que le jeune homme prénomma Grattan. Elwin constata rapidement que la terre avait un prix et qu'en plus

de l'acheter, il fallait la gagner. Il commença par allumer un grand feu et brûla tout ce qui subsistait du passage de l'ermite. En faisant place nette, il put avoir un bon aperçu de la surface que Cyril Duclos avait déboisée. Se conformant aux désirs émis par sa future femme, Elwin situa le carré de la maison tout près du puits et planta ici et là des piquets qu'il entoura ensuite d'une corde solide. Rapidement, la pensée des nouveaux propriétaires devenait fertile. Ils se voyaient déjà creusant la cave, montant la charpente, aménageant des éléments inventés de toutes pièces et ajoutant des accessoires. Au sud, ils perçaient des fenêtres pour admirer le mont Saint-Hilaire, laissant à l'unique mur aveugle le soin de faire face aux vents dominants de l'ouest, puis en un éclair, ils dressaient une grande galerie qui ornait deux côtés du château imaginaire. Mais la fiction s'accommodait mal de la réalité.

Les journées du nouveau maître des lieux étaient bien remplies. Debout avant l'aurore, il ne s'arrêtait que quelques minutes, soit le temps d'assister au lever du soleil et dès qu'il voyait la couleur faiblir à l'horizon, il se remettait à la tâche. Maniant la sciotte et la hache avec habileté, l'Irlandais s'acharnait à dégager une clairière suffisamment large pour recevoir les fondations. Le soir ou du moins lorsque monsieur Rosaire lui en laissait l'occasion, Mary, la demoiselle de compagnie changeait de peau et se transformait en Mary la défricheuse. Elle nettoyait l'espace libéré durant la journée, brûlant branches et fardoques. Souvent, Elwin attendait son aide pour déblayer un arbre abattu. S'attaquant à l'imposant feuillu, l'apprenti habitant passait une lourde chaîne autour de la base, puis en attachait une seconde au brancard de son cheval. Accrochée au montant de bride, Mary conduisait ensuite Grattan dans une petite aire dégagée où Elwin s'affairait à le débarrasser de sa charge.

Au bout de deux semaines, l'Irlandais avait nettoyé une surface assez grande pour y asseoir un carré de maison. Mary avait tout de même insisté pour qu'il conserve les érables et les quelques chênes garnissant son terrain. Puis, un jour, Elwin vit arriver un attelage qui avançait à toute allure dans le rang de traverse. Debout, guides en mains, un homme défiait le danger, se moquant des fossés, des roulières et des ornières comme de sa première chemise. Tentant vainement de se maintenir à la verticale sur la voiture, un autre individu suivait la cadence imposée par le premier.

— Wow ! cria le conducteur en tirant fortement sur les cordeaux.

Elwin reconnut Placide Vincent, son ami, sous les traits de cette espèce de fend-le-vent. Ce dernier sauta par terre et salua le nouvel habitant.

— Je suis venu te prêter main-forte, l'Irlandais, de même que ce colosse, Philias de son nom de baptême, mais que tout le monde appelle Ti-Phil.

Les deux hommes évaluèrent le travail déjà abattu.

— Ouais, je ne te trouve pas très bavard, mon Elwin, lança Placide en guise d'appréciation. Je te vois partir tous les matins, mais j'ignorais que tu avais décidé de tout faire tout seul, sans demander d'aide à ton vieux copain. Je me rends compte que tu n'es pas habitué aux corvées. Ici, si on réussit à survivre, c'est un peu grâce aux autres.

— Mais...

— Pas d'excuses, l'Irlandais. Nous deux, on est venu pour travailler avec toi, mon gars.

Elwin n'en revenait pas. Ces deux personnes s'étaient concertées pour lui rendre service, à lui, l'immigrant. En moins de trois jours, le terrain dégagé doubla, repoussant ainsi les limites du boisé et libérant de la place pour construire une maison, une grange et une petite écurie. Il ne restait que

les chicots à enlever. Une lourde chaîne passée autour de la souche, un bon coup de collier de la part de Grattan, et voilà les racines des hêtres, des bouleaux ou des sapins mises à nu.

— Tu bâtis en billes ou tu aplanis ton bois au moulin à scie ? demanda Ti-Phil au propriétaire. Je connais un gars qui fait du bel ouvrage.

— J'aimerais ça le rencontrer, reprit Elwin. Mais peut-être pourrais-tu me conseiller ?

— Dans ce cas, coupa Placide, mets les rondins dans ta *wagon*, on va les apporter au village.

Les trois compères entreprirent donc de descendre le chemin Saint-Jean-Baptiste. Placide avait modéré sa vitesse, mais son cheval, habitué d'être mené au galop, fit à sa tête.

Placide Vincent accompagna Elwin à un petit moulin à scie situé à Saint-Hilaire et tenu par un certain Ducharme. Montrant les plans de la maison dessinés par Mary Loneragan, le propriétaire évalua, à vue de nez, la quantité de bois nécessaire à la construction d'une telle habitation. Elwin avait réussi à défricher une partie de son terrain, mais de là à ériger une structure convenable, il y avait une marge et pour cet ouvrage, Ti-Phil Gendron proposa ses services comme maître-charpentier.

Même si les hommes avaient coupé assez d'arbres pour bâtir une cathédrale, ils ne purent commencer aussitôt, car il y avait surcharge au moulin à scie. Aussi, durent-ils retarder l'exécution des travaux. Devant cet imprévu, Mary perdit son calme. Elle, qui pensait entrer dans sa maison pour l'hiver, fut obligée de prendre son mal en patience. Rien ne serait prêt avant le printemps. Elwin avait déjà placé les pierres qui formaient le solage et les avait cimentées. Puis, il avait installé les poutres maîtresses qui supporteraient la charpente, mais pour le reste, rien n'avancait. Un beau matin, une épaisse couche de neige vint mettre un terme au chantier du rang de l'Irlandais.



Depuis l'accident ferroviaire, survenu en juin dernier, Agathe s'était portée garante du bébé rescapé et agissait comme une véritable mère avec lui. Pour sa part, madame Dandonneau s'était quelque peu radoucie, affichant même de l'affection pour le petit. Quant à monsieur, il démontrait un réel entrain quand, à son retour du travail, il s'amusait quelques minutes avec lui. L'enfant se développait normalement, grandissant et babillant sans cesse. Depuis deux mois, il marchait et découvrait l'imposante maison de pierres, si bien qu'on le retrouvait partout où l'interdit d'aller s'appliquait. Mais le poupon ne possédait toujours pas de nom. Agathe désirait faire les choses correctement et se mit à la recherche d'un parrain et d'une marraine pour son petit. Lors d'une visite au magasin général, la bonne des Dandonneau fit sa grande demande :

— Elwin et Mary, accepteriez-vous de devenir parrain et marraine de mon bébé ?

— Un filleul ! s'amusa l'Irlandais. Mais par la barbe de Saint-Patrick, rien ne me ferait plus plaisir. Et toi, jolie demoiselle, veux-tu prendre ce minuscule diable sous ton aile ?

Mary n'eut besoin que d'un seul regard pour dire oui. Agathe lui faisait là un bien grand honneur.

— Monsieur le curé pense qu'il vaut mieux le baptiser à nouveau, sous condition, continua Agathe. On ignore si ses parents étaient catholiques, mais il n'y a pas de mal à enfreindre la loi par excès. « Trop fort ne casse pas. » De cette manière, dans les registres civils de l'État, j'apparaîtrai comme étant sa mère. Pour le reste, il s'agira de lui trouver un père, soupira-t-elle.

— Malheureusement, riposta le rouquin, Mary a pris le plus beau et le plus fin.

— Je ne désespère pas, déclara la jeune fille un peu trop rapidement.

En effet, Agathe rencontrait parfois le pêcheur qui l'avait aidée durant la nuit de l'accident. À la voir ajouter ce sourire coquin et malicieux à son visage épanoui, on pouvait soupçonner qu'un roman d'amour s'écrivait au quotidien. Pour faire diversion, elle coucha le bébé dans le vieux carrosse prêté par une voisine qui avait insisté, prétendant qu'un landau ne s'use pas, même si ce dernier avait déjà promené une bonne dizaine de petits derrières.

Lorsque Agathe rentra de sa longue marche depuis le commerce des Cartier, madame Dandonneau devança sa domestique et l'aida à entrer la voiture d'enfant dans le portique. Sans prendre le temps de s'adresser à sa servante, Élise s'empara du bébé et, le supportant d'un seul bras, elle s'attaqua au bonnet et au mateau de laine. Élise trouvait qu'Agathe emmitouflait trop ce petiot et risquait de le rendre frileux. Sans plus demander de permission à la nouvelle maman, tante Élise se dirigea vers le garde-manger et dénicha un bout de biscuit sec.

— Je n'ai jamais vu quelqu'un de si affamé, déclara-t-elle. Regardez-moi ce goinfre.

— Ne lui gêtez surtout pas son repas, madame. Il faut le limiter sinon, dans quelque temps, nous aurons affaire à un géant.

Élise installa l'enfant dans le parc qu'on traînait dans la cuisine durant la journée afin que le petit ne reste pas seul. La situation du gamin demeurait pour le moins étrange. On ignorait tout de lui, sa nationalité, son âge et encore moins son nom. Sans qu'Agathe ait formellement mis sa patronne dans la confidence, Élise savait que cette dernière

avait entrepris des démarches auprès du curé pour faire baptiser son protégé. En vérité, Élise et Joseph s'attendaient à être dans les honneurs. Après tout, ce petit braillard vivait sous leur toit et ils trouvaient donc juste et normal que ce soit eux, les parrain et marraine.

Dans l'expectative, la Dame de pique multipliait les finasseries auprès de sa bonne, allant même jusqu'à lui accorder la permission de donner une réception en l'honneur du futur membre de l'Église. Voyant la date du saint sacrement arriver à grands pas, Élise dut malheureusement retraiter et constater qu'Agathe leur avait fait le sublime affront de les ignorer totalement. Les Dandonneau ne serviront pas de parrain et marraine au jeune enfant. La femme de l'huissier ne dérangeait pas, car en plus de subir l'avanie, il était maintenant trop tard pour retirer son offre de banquet. Par conséquent, la réception sera réduite au minimum.

Hector Elwin Joseph Rousseau fut donc porté sur les fonts baptismaux par sa mère adoptive, Agathe Rousseau. En son nom, Elwin O'Reilly et Mary Lonergan renoncèrent à Satan, à ses œuvres et à ses pompes, et promirent de garder leur filleul dans la foi catholique. Sous la houlette du bon curé Eugène Durocher, le miraculé devint un des membres de l'immense troupeau du Grand Berger. Chanceux comme nul autre, depuis la tragédie, l'enfant Rousseau avait vu apparaître dans son environnement un sympathique lutin prénommé Albert. Le farfadet s'ingéniait à le faire rire, l'invitait à marcher en sa compagnie et l'amenait à la pêche. Déjà, Hector l'appelait "Bert".

Lorsqu'Élise Dandonneau aperçut le cortège carnavalesque qui arrivait du baptême, elle se mit à maudire sa jeune employée. Cette idiote traînait dans son sillage les deux Irlandais, ainsi que ce misérable fanfaron d'Albert qui rôdait autour de sa servante depuis la nuit fatidique. Hors d'elle-

même, Élise avait le goût de laisser tout ce beau monde à l'extérieur et de les faire piqueniquer dans la cour, même si la saison ne le permettait pas. Mais elle dut se priver de ce plaisir machiavélique, car le curé empruntait déjà le petit trottoir qui menait à la porte avant. Ravalant son irritation, la bienséante Élise accueillit son pasteur avec déférence, démontrant même de la complaisance envers ce dernier.

Le reste de la compagnie exprimait sa joie sans retenue et bébé Hector passait sans problème des mains de sa maman à ceux de sa marraine. Mary appréciait son nouveau rôle qui, en réalité, la préparerait à une éventuelle maternité. Pauvre petit, on aurait dit qu'il se faisait volontairement charmant afin de se faire aimer. Il ne comprenait rien aux mots bizarres qu'on lui adressait, pas plus qu'il n'avait décodé ceux de l'autre mère, celle qu'il avait perdue. En tout cas, la maman qui s'occupait de lui tous les jours lui plaisait bien. Et il y avait ce drôle de clown qui lui faisait, tour à tour, sourires et grimaces et qui lui permettait d'aller sur le bord de la grande rivière.

Au moment où Agathe voulut installer sur la nappe blanche les mets cuisinés la veille, elle crut souffrir de troubles de vision, car elle n'en trouva aucun. La glacière était presque vide. Surprise, elle se tourna vers Mary qui lut immédiatement l'inquiétude dans le regard de sa nouvelle amie.

— Mais voyons, je n'ai pas la berlue ! Il y avait bel et bien un plat de cretons, du fromage, un compotier rempli de fruits et un second de crudités, des biscuits et une tarte à la rhubarbe. Je n'ai trouvé que le pain cuit ce matin et une motte de beurre. Où est passé le reste des provisions ? dit-elle en ouvrant l'une après toutes les portes des armoires.

Elle se dirigea alors vers Élise, persuadée que sa patronne réglerait le problème. Quand celle-ci vit arriver sa servante avec des points d'interrogation au fond des yeux, Élise lui

tourna le dos et soumit le curé à un questionnaire hautement stratégique sur le séjour de ses parentes durant de l'accident de l'été dernier.

— Madame, il ne reste plus rien à manger ! dit Agathe à demi-paniquée.

Élise intensifia sa présence auprès de son interlocuteur et refusa carrément de répondre. Devant l'insistance gênante de sa bonne, elle finit par lui jeter un regard plus qu'éloquant.

Cette fois, Agathe n'eut pas à chercher midi à quatorze heures pour comprendre le manège. Sans le savoir, elle avait profondément frustré ses bourgeois en ne leur proposant pas de devenir parrain et marraine, choisissant délibérément des personnes jeunes. Peut-être l'enfant se reconnaîtrait-il davantage dans ceux qui avaient tout laissé pour venir vivre ici. Après ce coup de Jarnac, Agathe devait se méfier encore plus de sa patronne, car sous ses élans de générosité se cachait un cœur de granit.

Gênée par cette situation, Agathe mit donc sur la nappe damassée la vaisselle de semaine ainsi que du pain, du beurre, des confitures et une théière remplie à ras bord. Chose certaine, ce ne serait pas elle qui ferait les frais des remarques négatives. Ne se montrant nullement concernée par le problème rapporté par sa servante, Élise fit avancer monsieur le curé et suivant l'étiquette à la lettre, elle le plaça à sa droite, laissant à Agathe le soin de se débrouiller avec le couple d'Irlandais et le dénommé Albert. Il fallut peu de temps au religieux pour commenter le repas frugal. Souvent après un baptême, les familles, même les plus pauvres, l'invitaient à partager leurs maigres agapes, offrant toujours ce qu'ils avaient de mieux. Ainsi, l'homme était habitué à présider des tables bien garnies. Une fois tous ses convives bien installés, Agathe s'excusa auprès de ceux-ci.

— J'aimerais qu'on remercie madame Dandonneau pour sa générosité.

Simultanément, toutes les têtes se tournèrent vers Élise. Loin d'éprouver quelque malaise à cause de tous ces regards obliques, cette dernière sentit s'enfoncer dans sa chair l'aiguillon venimeux lancé par Agathe et sans broncher, elle répondit dignement :

— Il n'y a vraiment pas de quoi.

S'étant fait cuisiner par la propriétaire des lieux, le curé Durocher prit sa revanche et se chargea de dire tout haut ce que tout le monde pensait tout bas.

— Pourquoi, madame, nous recevoir avec une telle pingrerie ? Notre petite Agathe ne mérite-t-elle pas mieux ? Sans compter qu'elle a tenu à vous exprimer sa gratitude.

— J'accueillerai qui je veux et comme je le veux, cracha une Élise blanche de colère, et personne, non, personne, n'a un mot à dire.

L'ecclésiastique venait de se faire une ennemie jurée, mais visiblement, l'attitude rébarbative d'Élise Dandonneau ne l'ébranla pas. Le saint homme en avait déjà maté d'autres et préféra user de diplomatie en changeant de sujet. Il aurait été dommage de gâcher la fête d'Hector. Essuyant sur la serviette de table la confiture qui salissait ses doigts gourds, Eugène Durocher oublia volontairement les frasques d'Élise et jeta son dévolu sur bébé Hector, le Moïse de la paroisse. Mais le nouveau baptisé ne voyait pas la chose de la même manière. En recevant le saint sacrement à l'heure où il faisait habituellement sa sieste, son caractère s'en ressentait, sans compter qu'une grosse molaire forçait sa gencive et le rendait maussade. En conséquence, le bambin n'apprécia pas la maladresse du curé qui le tenait comme un vulgaire sac de patates. Il n'en fallut pas plus pour qu'il commence à pleurer et que le religieux se débarrasse de lui, le passant à la paire de bras suivante et ainsi de suite jusqu'à ce que le petit morveux, hurlant son désarroi à pleins

poumons, atterrisse sur les genoux d'Élise. Visiblement, cette dernière montra un peu plus de compétence. Agrippant d'une main fébrile le collier de grosses perles blanches qu'elle portait à son cou, Hector essaya de se consoler en les amenant à sa bouche. Lorsqu'elle vit la cavité baveuse remplie de dents tranchantes engloutir les grains de sa parure, Élise lâcha un cri étouffé et rapatria ipso facto ses affûtiaux. Déçu par le manque de coopération de celle qui l'hébergeait, Hector se mit à virailier de tous les côtés et à gigoter de façon telle, qu'à bout de ressources, on le dépose par terre.

Du moment qu'Hector n'avait plus l'obligation de demeurer perché comme un oiseau sur tout un chacun, tout allait pour le mieux. La place lui appartenait, aussi bien dire le monde. Il n'avait qu'à avancer droit devant lui, se contrefichant des interdits de sa maman ou de tante Élise, et monter ce bel escalier qui menait directement vers l'inconnu. Tranquillement, faisant en sorte qu'on l'oublie un peu, Hector escalada lestement la première marche. Mais vouloir progresser trop vite dans la vie peut causer des problèmes, si ce n'est pas à vous, ce peut être aux autres. Papotant allègrement, six personnes assises autour de la table ne se souciaient pas de lui, quand soudain, un cri d'alarme fut lancé.

— Hector ! Descends immédiatement, aboya Agathe.

L'exercice qui s'était avéré facile à l'aller montra quelques difficultés au retour. Maintenant, l'enfant mesurait le vide qui le séparait de la retraite. Incapable de reculer, le bambin hésita, puis se cantonna au fond d'une marche. Et là, il vit approcher le grand clown qui le faisait rire et se sentir soulevé dans les airs l'instant suivant.

— Attends que je t'attrape, faux rejeton ! s'amusa Albert. Des vrais plans pour te casser la gueule ! Un de ces

jours, je t'apprendrai comment monter et descendre les escaliers. Ça évitera la crise cardiaque à ta mère.

Albert abandonna le reste de la compagnie et poussa la porte. Il ne pouvait plus supporter ce papotage inutile. Il n'eut qu'à traverser la rue pour que l'enfant s'égaye, sachant d'avance qu'Albert l'amènerait sur le bord du Richelieu. Sans dire un mot, Elwin les avait suivis.

— Je peux t'accompagner, demanda le nouveau parrain ?

— Et comment, si l'endroit ne te rappelle pas trop de mauvais moments ? En tout cas, il excite ton filleul. Regarde-le grimper sur les roches. Que penserais-tu de faire un peu de boucaner ? proposa Albert en tirant une pipe de sa poche.

Apercevant une canne appuyée sur la culée du pont noir, au bout de laquelle un flotteur pendait, Elwin s'informa des conditions de pêche :

— Quels poissons captures-tu en ce temps-ci de l'année ?

— Le brochet, du moment que l'eau est froide. Tu vois, actuellement, elle se trouve à son meilleur.

— Écoute, Albert, commença Elwin en jetant un œil à l'enfant qui s'amusait, tu dois être au courant que j'ai acheté le terrain de l'ermite et même un peu plus. Le printemps prochain, je vendrai quelques lots. Si jamais tu décidais de t'installer, tu pourrais devenir mon voisin. Qui sait ?

— Ouais ! Je vais y penser.

Albert était vaillant, ambitieux et surtout, amoureux. Depuis un mois, il multipliait les visites chez les Dandonneau, car il appréciait Agathe, cette belle brunette qui avait le cœur à la bonne place. Travaillante, elle ne reculait pas devant la besogne et ferait une excellente femme d'habitant. Au cours de leurs rencontres, elle lui avait avoué vouloir quitter ses patrons et se bâtir une vie avec Hector. Mais son rêve demeurerait inaccessible, parce qu'une jeune fille ne peut survivre seule et d'ailleurs, de quoi vivrait-elle ?

— Écoute, Albert, tu as l'hiver pour réfléchir. Et puis, tiens, passe au deuxième rang quand bon te semble, je te montrerai les lots.

En faisant cette invitation à Albert, Elwin comptait lui offrir le terrain juxtaposant le sien. Albert et Agathe feraient d'agréables voisins. Et comme si ces demoiselles avaient entendu l'intention annoncée de proximité résidentielle, les voilà qui rappliquaient.

— De quoi jasiez-vous, messieurs ? demanda Mary à son fiancé.

— Certainement de choses très importantes, plaisanta Agathe. Peut-être de nous ? rajouta-t-elle un ton plus bas.

— Vous avez laissé le curé et la belle Élise en tête-à-tête ? badina Albert.

— Oh que non ! Tout comme nous, l'attitude fermée de madame l'a rapidement exaspéré. Actuellement, à défaut de galante compagnie, il s'apprête à retourner dans ses quartiers. Quant à madame Élise, elle est montée dans sa chambre.

— Elle boude, rectifia Elwin.

La remarque de l'Irlandais provoqua le rire général. Revenant soudainement à une réalité plus terre-à-terre, Mary regarda la petite montre accrochée sur sa poitrine.

— Oh ! Il faut que je rentre, monsieur Rosaire doit s'impatienter. Je vous remercie, Agathe, de m'avoir choisie comme marraine d'Hector. Ce fut pour moi un bien grand honneur. Je dois également vous être reconnaissante de l'amitié que vous m'offrez, Albert et toi. Aujourd'hui, vous m'avez doublement gâtée.

— Tu sais, Mary, commença Albert, ici, nous tutoyons ceux qui nous sont chers et gardons le vouvoiement pour le curé ou quelqu'un comme Élise Dandonneau. Elwin fait du bon travail comme professeur, mais il a oublié ce détail.

Mary et Elwin reprirent le chemin de retour en lançant une invitation.

— Lorsque nous aurons notre maison, vous serez toujours les bienvenus, cria Elwin.



Bien qu'à la réception du baptême d'Hector les couteaux aient volé bas, Mary se sentait très heureuse. Le fait de devenir la marraine du petit rescapé lui faisait chaud au cœur et démontrait qu'on avait confiance en elle. Comment demander plus belle marque de reconnaissance ? De plus, Albert et Agathe l'avaient honoré de leur amitié, cette dernière poussant même la confiance jusqu'à lui parler de ses espoirs de mariage avec Albert. Elle se savait jeune, mais ses parents se fichaient d'elle comme de l'an quarante. Agathe n'aurait de repos que lorsqu'elle quitterait la puissante Dame de pique. Oh, elle paraissait gentille comme ça, mais en dedans...

La tête encore remplie des révélations de la servante des Dandonneau, Mary monta discrètement les escaliers qui menaient chez monsieur Rosaire. Tout semblait calme. L'homme dormait et, avant de le réveiller pour lui administrer son médicament, Mary prit le temps d'enlever manteau et chapeau. Elle avait les joues rougies par le froid, ce qui lui donnait un air coquin. Replaçant tant bien que mal sa coiffure, elle se dirigea vers le lit du vieillard.

— Monsieur Rosaire, il faut vous lever.

Mary ouvrit la porte d'une petite armoire et en sortit une fiole brune, ainsi qu'un compte-gouttes et une cuillère. Elle déposa le médicament sur la table de nuit et toucha l'avant-bras du dormeur. Une sensation entremêlée de doute

et de négation s'empara de la jeune fille. Elle se mit à secouer un peu plus fortement le membre refroidi, tout en examinant les traits du visage.

— Monsieur Rosaire, monsieur Rosaire !

Devant l'absence de réactions, Mary figea sur place. Rosaire Dubois était mort dans son sommeil. Elle recula de quelques pas, puis revint près du lit, se disant que ça ne se pouvait pas. Elle dut se résoudre à l'évidence. Délaissant le vieillard, elle descendit la volée de marches qui menait au magasin. Nerveusement, Mary tenta d'attirer l'attention de Lucie en lui faisant des signes désespérés. Dérangée au beau milieu d'une discussion fort animée, la commerçante n'en suivit pas moins la jeune fille.

— Venez avec moi, madame Lucie.

— Je n'ai pas le temps, Mary. Ne vois-tu pas que je suis occupée ?

— Mais, madame... Votre père est mort, s'étouffa Mary.

— Quoi ?

L'interrogation, traduisant à la fois l'angoisse et la panique, fut rapidement réprimée.

— Sers la clientèle, ordonna sèchement Lucie.

Et comme si ses souliers étaient munis d'ailes, elle survola l'escalier plus qu'elle ne toucha aux marches et en quelques pas, elle se retrouva dans la chambre de son paternel. Lucie qui éprouvait une peur bleue des morts se tint loin du corps.

— Papa ! Papa ! Si c'est encore une de tes niaiseries, je ne la trouve pas bien drôle.

Rien, aucune réaction. Rosaire avait quitté le monde des vivants.

Rester seule dans la pièce où son père venait d'exhaler son dernier soupir s'avérait au-dessus de ses forces. Lentement, elle redescendit au magasin, là où la vie avait établi sa

préséance. Derrière le comptoir, Mary se sentait terriblement coupable.

— Je reviens du baptême du petit Hector et...

— Et moi je l'ai vu, il y a environ une demi-heure, coupa Lucie. À ce moment-là, papa dormait et vivait encore, ça, je peux le jurer. Va vite avertir François et dis-lui de prévenir le curé et le docteur.

Dès qu'il fut avisé du décès du pionnier, l'ecclésiastique se rendit immédiatement au magasin général. Avec difficulté, il grimpa l'étroit escalier qui menait à l'étage. Visiblement, il était essoufflé et pour la nième fois, il se dit qu'il devrait suivre un régime comme le lui avait d'ailleurs fortement conseillé le disciple d'Esculape. Avec cérémonie, il déposa sa valise contenant les saintes huiles, le crucifix, le corporal ainsi que d'autres objets de piété sur la petite commode où traînait encore la fiole de remède, puis enfila son surplis et finalement, ajusta son étole. En l'absence d'un enfant de chœur, le curé invita Mary à lui fournir les répons. Appuyée dans le cadre de la porte, Lucie tentait de maîtriser sa peur et se consolait en se disant que la vie avait donné au patriarche un beau cadeau, celui d'une fin tranquille. Que demander de mieux ? Partir dans son sommeil. L'ancêtre était arrivé au terme du chemin à parcourir. Il avait vécu sans retenue, se fichant de l'opinion publique et encore plus de celle du curé. Dieu ait son âme ! Et bonne chance au grand Saint-Pierre qui, dorénavant, aura à négocier avec un commerçant redoutable. Lucie sortit finalement de sa bulle et tenta d'accrocher son regard à la main sacrée qui répandait généreusement les saintes huiles sur les pieds du vieillard, y ajoutant des prières dont lui seul connaissait la signification.

Au moment où le religieux s'abîmait dans les *oremus* et les *amen*, le docteur Bernard se forgeait les poings sur la porte d'en avant. Quittant subrepticement son rôle

d'assistante, Mary dévala les marches et finit par ouvrir au médecin. Ce dernier avait apporté sa valise noire, mais de l'avis de la jeune fille, à moins d'une résurrection, il ne restait plus rien à faire, sauf constater le décès. Néanmoins, elle l'invita à monter l'escalier droit. Le curé Durocher remettait déjà ses saintes huiles dans son sac de cuir et céda sa place à une autre compétence. Souvent ces deux personnages se croisaient au chevet d'un malade, l'un ayant préséance sur le second, selon le cas. Le docteur Paul Bernard constata rapidement le décès du marchand général, celui avec qui il avait eu tant de discussions animées à propos de la religion.

Les funérailles de Rosaire Dubois furent des plus simples. Bien que tous les habitants de Belœil et des environs connaissaient le commerçant, l'exposition fut de courte durée. Lucie réorganisa son salon de façon à mettre son paternel sur les planches, mais elle ne pouvait pas se permettre de fermer le magasin durant trois jours. Les visiteurs furent nombreux et au matin du deuxième jour, le curé se déclara prêt à chanter son *libera*. Le vieil homme quitta donc définitivement sa demeure pour une brève rencontre avec son Créateur qui résidait à deux pas de chez lui. Dans l'église Saint-Mathieu, les bancs se remplirent dans le temps de le dire, chaque paroissien ayant à cœur de saluer le marchand général qu'ils avaient côtoyé si souvent. Parmi les personnes présentes, tout le monde remarqua le couple d'Irlandais qui exposaient fièrement leur tête incendiaire au soleil hivernal, rivalisant ainsi avec l'astre céleste. Comme il est beau, pensa Élise Dandonneau en regardant Elwin, constatant du même coup qu'elle s'était entichée de lui plus que la raison ne le permettait.

Une fois ses comptes réglés avec le Bon Dieu, Rosaire Dubois déménagea dans sa nouvelle résidence au cimetière, d'où il pouvait garder un œil sur son commerce. Malgré

le temps avancé et la terre durcie par le gel, le fossoyeur avait redoublé d'effort pour creuser le trou dans lequel on déposerait le corps. D'ailleurs, Lucie avait fortement insisté auprès du curé, lui faisant valoir qu'il ne pouvait laisser Rosaire moisir dans le charnier.

— Mon père ne vous le pardonnerait pas.



Depuis son expérience frugale chez Élise Dandonneau, l'humble serviteur de Dieu se sentait incommodé. Il ressentait des douleurs dans la poitrine et avait eu le malheur d'en parler au docteur Bernard. Ce dernier l'avait vertement sermonné, lui prédisant une mort prochaine s'il ne maigrissait pas. Madame Ernestine fut donc mise à contribution et changea son ordinaire. Pour l'heure, elle ne préparait que des repas légers à son brave curé. Habitué de se retrouver devant un plat bien garni, le saint homme dut se contenter d'une assiette à moitié vide. Lui qui réclamait souvent une seconde portion sema vent et tempête. Sans trop broncher, Ernestine subissait les orages jusqu'au jour où la coupe fut pleine.

— Voulez-vous que je remplisse votre assiette? Je peux même la faire déborder si vous le désirez, mais après, ne venez pas vous plaindre à moi. J'exécute les ordres du médecin.

— De grâce, employez un autre ton avec moi, Ernestine, lança l'affamé. Je déteste qu'on me prenne pour un enfant, il y a bien longtemps que je ne porte plus de culottes courtes.

— Dans ce cas, n'agissez pas comme si vous en étiez un. Ça fait suffisamment d'années que je partage votre vie pour pouvoir vous dire certaines choses. Si vous continuez

à vous empiffrer, vous risquez de défunter et moi, je refuse de vous enterrer. Je ne suis plus en âge d'élever un nouveau curé.

— Vous dramatisez, Ernestine. Si j'avais à rendre l'âme, ce serait plutôt parce que je crève de faim. Vous ne voudriez pas vous retrouver avec la mort d'un pauvre petit prêtre tout maigre sur la conscience, minauda l'homme de Dieu.

Nullement impressionnée par cette répartie défensive, la bonne attrapa l'assiette vide et frôla le bout du nez de l'affamé tant son geste fut brusque. Sans dire un mot, elle prit la direction de la cuisine et chargea tellement le plat qu'elle ne savait plus par où le tenir. Utilisant un plateau de service, elle fourra le tout devant le crève-la-faim.

— Dans le fond, vous avez bien raison, concéda Ernestine. Tant qu'à mourir, aussi bien que ce soit le ventre plein !

Pour signifier son désaccord avec le geste qu'elle venait de poser, elle détacha son tablier et le lança au milieu de la table sous les yeux du religieux ahuri.

Le lendemain matin, le vent de la contestation soufflant encore, Ernestine demeura au lit et laissa au curé le soin de se débrouiller tout seul.

— Qu'il mange ce qu'il veut et la quantité qu'il désire. Qu'il se serve une, deux ou trois fois, je ne me ferai pas complice de quelqu'un qui se dirige droit vers le suicide, aussi curé fût-il.

Voici donc le temps que choisit Élise pour parler du comportement scandaleux du couple d'Irlandais. En fait, la jalousie la dévorait et elle cherchait un moyen de causer du trouble. Toutes griffes sorties, le religieux se vit dans l'obligation de répondre à la porte lui-même, car mademoiselle Ernestine faisait toujours la grève. Malheureusement, la Dame de pique ne tomba pas sur son pasteur, mais sur un ours enragé.

— Bonjour, monsieur le curé ! claironna Élise. Pouvez-vous m'accorder quelques minutes ? J'aimerais vous parler en privé.

— Vous avez bien dit quelques minutes ? Je vous en concède cinq, pas une de plus...

— Mais... mais...

— Soyez concise, chère madame, et surtout, ne vous perdez pas dans les circonvolutions du discours.

D'un geste directif, il invita la femme de Joseph Dandonneau à pénétrer dans le bureau curial et à s'asseoir.

— Voilà, commença Élise, le bec pincé. Je voudrais déclarer une situation qui porte à scandale. Votre Irlandais s'affiche partout en compagnie de sa Mary et...

— Ah bon ! Et après ? En quoi cela me concerne-t-il ?

— Mais, ils se promènent au vu et au su de tout le monde et, qui plus est, sans chaperon. Inutile de vous rappeler que c'est sous votre gouverne que mon mari et moi avons pris Elwin sous notre aile.

— Je n'y vois pas là une raison pour le garder enfermé.

— Oh ! Croyez-moi, nous le laissons parfaitement libre, déclara Élise en haussant la voix d'un ton. Et elle, cette Mary Lonergan, habite encore chez les Cartier même si le vieux est trépassé.

— Qu'y at-il là de si grave ? Je vous avertis, il ne vous reste que deux minutes, après...

— Après, vous me mettez dehors, je suppose ? lança-t-elle sèchement. Je ne sais pas sur quelle herbe vous avez pilé, mais je vous trouve drôlement cavalier. Vous étiez plus mielleux lorsque vous nous avez fourré l'Irlandais dans les pattes. Sans faire de jeu de mots, je vous dirais qu'aujourd'hui, vous vous en lavez les mains. Honnêtement, j'aimerais qu'il parte de chez nous. D'ailleurs, ne doit-il pas se marier bientôt ?

— Patientez, madame, patientez.

— Mais ma parole, soupira Élise, vous vous moquez de moi. Avez-vous mangé de la vache enragée ?

— Non, justement, je n'ai rien mangé, grogna-t-il entre ses dents.

Et le gardien des âmes de la paroisse sortit sa montre de poche qu'il conservait à l'abri derrière son ceinturon de soie et porta le dernier coup.

— Attendez ! J'ai une autre affaire à vous soumettre, insista Élise. Ne trouvez-vous pas drôle que le vieux Rosaire Dubois soit décédé peu de temps après l'entrée en service de la mademoiselle en question ?

— Cette fois, vous êtes allée un peu trop loin, dit le curé en ouvrant la porte. Réfléchissez un peu aux vertus de la tolérance et de la charité chrétienne.

D'une légère poussée dans le dos, le prêtre réussit à se débarrasser de la femme de l'huissier. Élise était foncièrement bonne, mais à l'occasion, elle s'accrochait dans des détails inutiles.

Après cette visite pour le moins perturbatrice, le religieux retourna à son bureau. Impossible de lire son bréviaire ou de s'adonner à quelque activité reposante. Non, Élise avait soufflé sur des tisons qui fumaient et les voici qui s'embrasaient. Sortant de son pupitre, plume et papier, Eugène Durocher se servit du prochain prône dominical pour canaliser le feu qui le brûlait. Bien décidé à porter un coup de bélier, il intitula son sermon : *Une trop grande vertu*.

Campé dans la chaire qui lui assurait un ascendant irréfutable sur ses paroissiens, le pasteur commença par lisser ses vêtements sacerdotaux, le temps nécessaire pour obtenir l'attention de toutes ses ouailles, ainsi qu'un silence parfait. Puis, d'une voix claire et ferme, les mains agrippées à la bordure de son perchoir, le curé Durocher rappela à

tous les bienfaits de la tolérance et de la noblesse d'âme. Jusqu'ici, personne ne trouva à redire. Fin stratège, le prêcheur s'accorda une pause pour laisser monter en lui l'intention de son discours. Impatients, les fidèles commencèrent à s'agiter, n'ayant qu'une idée, que ce maudit sermon s'achève et qu'on termine l'office au plus coupant. Alors, l'homme de Dieu continua sa harangue.

— À trop vouloir se distinguer positivement, on finit par pécher par excès. Depuis quelques jours, un vent de perfection s'est emparé de Belœil. À combien de reprises vous ai-je invité à tendre vers ce trésor de vertu, que ce soit par vos pensées ou vos actions ? Mais il ne faut tout de même pas exagérer. Cette semaine, on m'a dénoncé l'attitude irresponsable et irrespectueuse de certains paroissiens, tout en me servant un avertissement formel de remédier à la situation supposément gênante pour tous. Croyez-le ou non, j'ai des yeux pour voir et je ne supporterai pas qu'on manque de tolérance envers ceux qui sont différents. Lorsque je le jugerai utile, et s'il est prouvé que le chaos règne, rassurez-vous, j'y mettrai bon ordre personnellement. En attendant, pratiquez l'indulgence, faites preuve d'ouverture d'esprit et ne soyez pas de ceux qui pèchent en pensant qu'ils font le bien ou qui aperçoivent le mal là où il n'existe pas. À ceux-là, le pardon sera plus difficile à accorder.

Joseph Dandonneau n'attendit pas la fin de la messe pour traîner sa femme hors de l'église. Jamais il n'avait ressenti pareille honte. Le curé venait de les marquer au fer rouge et les avait placés au banc des accusés. Ne saisissant pas la raison de ce départ précipité, Élise refusait d'avancer et s'arc-boutait, un peu comme un animal qui marche vers l'abattoir. Le menton enfoncé dans les poils gris de sa barbe, l'huissier fulminait.

— Puis-je savoir ce qui se passe ? demanda sa femme une fois à l'extérieur.

Aucune réponse.

— Je te pose à nouveau la question, Joseph, pourquoi sommes-nous sortis de l'église comme deux voleurs ?

Joseph Dandonneau tenait déjà dans ses mains les guides de son attelage, choisissant dans sa tête des mots percutants et blessants. Patiemment, il attendit qu'Élise s'installe à côté de lui pour ouvrir la vanne de sa colère.

— Vraiment, tu ignores la raison de notre départ précipité ? Madame ne s'est pas reconnue dans le prêche du curé ? Décidément, tu manques de perspicacité, ma chère. J'aurais pu mettre ton nom sur l'entièreté de son discours. Jamais je n'ai ressenti pareil embarras.

Élise refusa de se laisser accuser d'une faute qu'elle n'avait pas commise.

— Tu deviens paranoïaque, mon pauvre ami, et je ne vois pas en quoi le sermon me concernait personnellement. Le curé s'est montré sévère, je te l'accorde, mais son homélie visait l'assemblée.

— Dois-je te mettre les points sur les I ? Je te croyais suffisamment intelligente pour le faire. Eugène Durocher ne te pointait pas du doigt et c'est tout juste. Je te surveille, Élise Dandonneau, et je constate que jour après jour, tu attaques la réputation des Irlandais, surtout depuis l'arrivée de Mary. Tu cherches la bête noire et lorsque tu la trouves, tu ne te gênes pas pour dénoncer. Tu n'es qu'une hypocrite et une jalouse.

— Joseph ! De quel droit !

— Tais-toi, le droit, c'est moi qui l'administre. Je t'ai ramassée dans un des pires recoins de Montréal, mademoiselle Sigouin, je t'ai donné mon nom et une vie digne d'un conte de fées. Tu ne manques de rien et tu me récompenses en salissant la lignée des Dandonneau. Ce patronyme a toujours été respecté et, je t'avertis, ne le couvre pas de honte, sinon...

— Sinon...

— Il existe un moyen de faire taire une femme. Je connais plus d'un médecin qui, pour quelques dollars, signent des mandats d'inaptitude et enferment ces soi-disant folles dans une grosse bâtisse grise dans l'est de la ville. Est-ce que cela te dit quelque chose ?

— Jamais ! brava Élise.

— Dans ce cas, donne-moi une bonne raison, une seule, de ne pas le faire.

Élise Sigouin avala sa salive et lui trouva un goût amer. Cet homme était fou à lier et son droit matrimonial lui montait à la tête. Il ne la traitera pas comme un torchon bien longtemps. Même si elle était née dans le bas de la ville, elle ne méritait pas qu'on la taxe comme une moins que rien. Au contraire, elle avait appris à se battre et, qu'on ne lui en donne jamais la chance, elle saurait porter des coups mortels et pouvait se transformer en mante religieuse.

Ah ! Que l'hiver est long ! soupirait constamment Mary. Elle ne regrettait pas d'être venue en Amérique, mais chez elle, dans son Irlande natale, un vent doux et caressant soufflait déjà du sud-ouest, libérant du coup la terre du gel. Ce courant d'air, réchauffé au contact du Gulf Stream, avait le pouvoir de réveiller la bruyère qui portait en elle les promesses d'une floraison rapide. Puis le puissant flot atmosphérique prenait du bon temps, caressant chaque branche de chêne, forçant les bourgeons à pointer, présage d'un printemps hâtif. Ici, sur cette terre d'adoption, le gel s'entêtait et s'acharnait, indifférent à la langueur qui s'emparait des âmes fragiles. Parfois, pendant des jours, le souffle descendait du Grand Nord, là où il s'était largement approvisionné d'âpre froidure, puis s'amusait à figer les habitants dans leurs maisons mal isolées. Lorsqu'il s'infiltrait par les fins interstices, on avait beau resserrer sur ses épaules les châles de laine, chausser d'épaisses bottines de feutre, doubler et tripler les vêtements, il n'y avait rien à faire. Personne n'était de taille à se battre contre le nordet.

Dès qu'il tombait une bordée de neige, Elwin enfilaient son parka et s'activaient à pelleter l'entrée des Dandonneau. Puis il se rendait au magasin des Cartier et poursuivait sa

corvée. Un jour de tempête, un voisin des Dandonneau, Joséphat Langlois, vit l'Irlandais disparaître dans la tourmente. En le regardant s'évanouir dans la poudrerie, l'homme le traita de maudit fou. Soutenu par sa grande témérité, Elwin voulait aller au bout de lui-même, vaincre sa résistance physique et avait besoin de se colletailler avec l'impossible. Privé du modèle masculin qu'aurait normalement incarné son père, le jeune immigrant devait donc se forger un nouveau héros propre à cette terre d'Amérique. Ainsi, il espérait se prouver qu'il était capable de se rendre jusqu'au 2^e rang. Pour éviter de se perdre dans cette mer immaculée et mouvante, il piqua droit vers le nord et ne dévia de son tracé que lorsqu'il atteignit la lisière du bois. Ayant défié les lois de la plus simple raison, l'intrépide arriva miraculeusement sur son lot. On aurait dit qu'il avait une boussole de plantée dans le cerveau.

Elwin O'Reilly enleva ses raquettes, puis les planta non loin de lui, et les bras levés vers le ciel, il embrassa l'immensité. Le jeune propriétaire n'était pas revenu sur sa terre depuis le baptême d'Hector. La solitude lui manquait, non pas que Mary l'exaspérait, au contraire, mais vivre chez l'huissier lui pesait de plus en plus, sans compter qu'au magasin général, le va-et-vient quasi continu l'épuisait. Aujourd'hui, il prenait ce temps pour lui, pour préparer sa tanière et refaire sa bulle tout en pensant à la prochaine saison, car elle serait chargée. D'abord, il devait terminer sa maison et mettre un toit sur la tête de celle qu'il voulait épouser. Puis viendraient le mariage et la noce. En fait, Elwin écoulait ses derniers jours de célibataire et, sauf les grandes lignes, il ignorait ce que l'avenir lui réservait. Peut-être Mary lui donnerait-elle des enfants, de purs petits Irlandais aux cheveux couleur de feu qui implanteraient leurs racines dans cette terre riche et fertile.

Elwin ramassa des branches arrachées par le vent et les fourra dans le vieux baril. À cet instant, il eut une bonne pensée pour son ami qui, sans le vouloir, avait participé à son bonheur. Instinctivement, l'Irlandais tendit ses mains vers la source de chaleur. Durant quelques minutes, il écouta la rafale qui s'emmêlait dans les arbres. On aurait dit l'interminable lamentation d'un être souffrant profondément. Elwin fit immédiatement le rapprochement avec le supplice de l'ermite. Seul le crépitement du feu tenait tête à cette longue plainte. Une fois réchauffé, l'Irlandais se prépara à repartir. Il attrapa une raquette et commença à jeter de la neige sur le brasier. Ainsi, la braise ne causerait aucun dommage.

Dès qu'il voulut reprendre la route, le jeune immigrant fit un triste constat. Le chemin emprunté il y a une heure à peine avait complètement disparu. La seule chose qu'il discernait se résumait au gribouillis brunâtre que constituait le boisé. Le ciel et la terre se partageaient l'infini, champs et arbres s'effaçaient sous l'action désorganisée de l'averse de neige horizontale. Entreprendre de descendre chez les Dandonneau dans de telles conditions démontrait une obstination suicidaire.

Ce matin-là, de la fenêtre de sa cuisine, Agathe avait vu partir l'Irlandais. Quel mépris du danger ! Tout bon habitant savait que, lorsque la tempête secoue le paysage, il valait mieux demeurer chez soi. Apparemment, Elwin ne faisait pas partie de ceux-là. Mais en ce moment, Agathe n'avait pas le temps de s'attarder sur les agissements du pensionnaire de ses patrons. Aujourd'hui, monsieur Dandonneau était douillettement resté auprès de sa jolie femme, s'offrant même une matinée sous le signe de l'amour. Il faut croire que le Roi de cœur avait su pardonner les frasques de la Dame de pique. Perdus dans les draps et les édredons,

les Dandonneau dégustaient sans modération les fruits du mariage sans se soucier du sort de leur protégé. Dans les faits, l'Irlandais allait et venait à sa guise et les propriétaires lui demandaient peu de choses en retour. Ce ne fut qu'au milieu de l'après-midi qu'Élise commença à s'inquiéter de l'absence d'Elwin. Qu'il ait sauté le dîner, bon, elle lui accordait le droit de manger ailleurs, mais à présent, il était plus de 3 heures et il n'était toujours pas rentré. La noirceur le surprendrait, Dieu sait où. Le jeune homme n'avait pas l'habitude des tempêtes de neige et encore moins du blizzard. Depuis l'aube, des rafales s'acharnaient sans faiblir sur la solide maison de pierres. On sait quand ça commence, mais jamais quand ça finit... Une fois les câlineries terminées avec l'un, Élise se fit du souci pour l'autre. Lorsque Agathe lui dit qu'à la barre du jour, elle avait aperçu Elwin enfilant ses raquettes, Élise Dandonneau mêla son inquiétude à celle de sa bonne et s'accrocha à la fenêtre du côté nord dans l'espoir d'entrevoir l'imprudent. Rien. Rien qu'une neige drue qui tombait serrée. Mis au courant, l'huissier tenta de rassurer ces dames.

— Il se peut bien, ma chère femme, qu'Elwin se terre au magasin général. Peut-être se berce-t-il au chaud près de sa fiancée ? lança l'homme de loi.

— Je ne suis pas de cet avis, reprit Élise et je commence sérieusement à me faire du mouron. Que dirais-tu, Joseph, d'aller faire une petite tournée au village ? minaуда-t-elle.

Cette fois, malgré les faveurs accordées à son époux, Élise se buta à une fin de non-recevoir.

— Si cet idiot a eu le talent de s'embourber dans un banc de neige, eh bien, qu'il se démerde, se rembrunit l'homme. Je ne me lancerai pas dans une des pires tempêtes de l'hiver pour les beaux yeux de l'Irlandais, sans compter qu'avec cette poudrerie, les chevaux caleront jusqu'au

ventre. Et as-tu seulement envisagé la possibilité que je plonge dans le Richelieu parce que je serais aveuglé ? Si mort d'homme il doit y avoir, ce ne sera certainement pas la mienne.

— Joseph ! s'exclama Élise. Nous avons l'obligation d'assistance à notre pensionnaire et nous serons doublement mortifiés lorsque quelqu'un l'aura retrouvé gelé dans un banc de neige. Pense à ta réputation et aux commérages.

— Bah ! Ça lui apprendra.

Sans répliquer, Élise se déplaça vers le portemanteau et tendit à son mari son capot de chat, son calot de feutre, un large foulard de laine, ainsi que d'épaisses mitaines de loup-marin, puis elle ordonna à Agathe de réchauffer les bottes de monsieur sur la bavette du poêle.

— Voilà, mon chéri, il ne te reste qu'à atteler Prince, termina Élise.

L'huissier jugea qu'il fallait être complètement cinglé pour se lancer dans une pareille équipée, mais il ne pouvait rien refuser à sa jolie femme. Et dire qu'il y a peu de temps, dans un accès de colère, il l'avait menacée de l'enfermer dans un asile. Une fois revêtu de son armure poilue, Joseph se dirigea vers l'écurie. Irrité, il ronchonnait en se promettant de servir tout un sermon à cet Irlandais de malheur. Lui qui détestait le froid, le voici maintenant lancé en pleine bourrasque. Joseph mena son équipage sur le bord du Richelieu et cent fois, il implora le ciel de rester sur la terre ferme et de lui éviter le plongeon mortel. Aveuglé par la poudrerie qui cinglait son visage, il finit par distinguer la forme opaque de l'église Saint-Mathieu.

— Merci, mon Dieu ! Le magasin général n'est pas loin !

Lorsqu'il vit arriver un attelage conduit par un homme au manteau couvert de neige, un sentiment de pitié s'empara d'abord de François. Tel un automate, l'individu réussit

finallement à descendre de son traîneau et s'attaqua à la porte du commerce, frappant comme si sa survie en dépendait. Ne reconnaissant pas celui qui se cachait sous les traits de ce bonhomme de neige, le marchand hésita un instant, puis la charité chrétienne l'emportant, il ouvrit la contre-porte.

— Monsieur Dandonneau !

— Je cherche Elwin, vous ne l'auriez pas vu ? s'enquit-il sous sa moustache couverte de glace.

— Non, par contre, je vais m'informer auprès de Lucie et de Mary. En attendant, approchez-vous du poêle et tâchez de vous réchauffer un petit brin.

À peine François avait-il le dos tourné que Mary descendait.

— Savez-vous où se trouve Elwin ? demanda l'huissier en rogne. On a perdu sa trace.

Devant la figure décontenancée de la jeune fille, Joseph continua :

— Ne vous en faites pas, lorsque je lui mettrai la main au collet, il va passer un mauvais quart d'heure, ce qui lui otera définitivement l'idée de sortir dans la tempête.

— Avez-vous vérifié du côté de Placide Gendron ? ajouta François. Ils sont passablement amis.

— Non, et je ne me rendrai certainement pas jusque-là. Que le diable emporte l'Irlandais !

Piquée au vif par les propos acrimonieux de l'homme de loi, Mary tourna les talons et se réfugia dans sa chambre.

Vexé par le manque de coopération et le maigre résultat obtenu, l'officier de justice reprit son équipage, fit demi-tour et s'orienta vers la rue Choquette. Au moment de son départ précipité, Joseph avait omis d'apporter un fanal et, pour l'heure, comme une aile de corbeau la noirceur recouvrait la vallée, obligeant le pauvre hère à avancer dans

l'obscurité la plus complète. Épuisé et transi, l'huissier laissa Prince suivre le bord de la rivière. De cette façon, il devrait forcément arriver chez lui. Dès qu'il apercevrait le pont noir, Joseph saurait qu'il habite juste à côté. Il lui fallut beaucoup de temps et de courage pour revenir, face contre vent, jusqu'à la maison de pierres. Trop gelé pour rentrer son cheval dans l'écurie, Joseph Dandonneau abandonna son attelage dans la cour arrière et pénétra à l'intérieur. Heureux d'être sain et sauf, il ne pensait qu'à se réchauffer et se rua immédiatement vers le feu de bois. Pour quelques instants, il savoura la douceur de sa chaleur, ainsi que celle d'être encore vivant.

— Madame ! cria Agathe. Monsieur est revenu.

Soulagée, la belle Élise s'élança au-devant de son mari.

— Pauvre Joseph ! s'écria-t-elle en l'aidant à retirer son capot de chat.

Le sang ne circulait plus sous la peau du malheureux huissier, si bien que sa figure avait pris la couleur de la cire. Ses mains raidies par le froid ne le servaient plus. Parfois, on entendait un faible son sortir derrière le bloc de glace hérissé de quelques poils.

— Tu ne l'as pas trouvé ? s'inquiéta Élise. Seigneur Dieu, faites qu'il soit resté à l'abri quelque part.

L'homme de loi en avait gros sur le cœur et ne répondit pas à la question de sa femme. Il lui en voulait de l'avoir envoyé courir les routes au péril de sa vie pour aller chercher l'Irlandais, annihilant du même coup tous les bénéfices reçus ce matin dans les bras de sa bourgeoise. Parfois, il trouvait les sentiments d'Élise quelque peu excessifs lorsqu'il s'agissait de l'étranger. Bon Dieu ! Ce garçon se mariera dans quelques mois. Pourquoi avait-elle si peur de le perdre ? Ajoutant la crainte d'être cocufié à la frustration d'avoir poursuivi un fantôme, Joseph décida de bouder dans son

coin, de manière à démontrer son opposition au trop grand intérêt qu'Élise portait à leur pensionnaire. Une fois la neige et la glace fondues, Joseph se cala dans son lit et tenta de profiter de la bouillotte chaude apportée par Agathe.

De son côté, madame Dandonneau fut désappointée par son mari. Non seulement il n'avait pas retrouvé Elwin, mais le voilà qui se cantonnait dans le silence. Visiblement, il lui en voulait de l'avoir obligé à sortir dans la tempête. Pour la centième fois, Élise questionna les fenêtres dans le but d'apercevoir une silhouette marcher dans la poudrerie. Lorsqu'elle arriva au petit carreau témoin de la cuisine, le souffle lui manqua. Son mari avait laissé le cheval planté au beau milieu de la cour. Là, la coupe débordait ! Cette fois, la belle Élise se mit à taper du pied. Dans un geste théâtral, elle grimpa l'escalier et, d'un pas ferme se dirigea vers la chambre à coucher. Elle ne partirait pas tant qu'elle n'aurait pas obtenu entière satisfaction.

— Joseph, lève-toi, s'il te plaît. Tu dois t'habiller et rentrer le cheval dans l'écurie, sinon il attrapera la crève. Je ne crois pas que tu aies les moyens de perdre ton étalon.

Pas de réponse, l'huissier boudait.

— Joseph, je ne quitterai pas la chambre avant que tu ne sois debout.

L'homme se tourna et soulevant à peine le monceau de couvertures, il sortit les deux fesses et lança :

— Mon cul ! Si le cheval doit crever, eh bien, qu'il creve !

Joseph avait-il perdu la raison ? Pilant sur son orgueil, Élise descendit l'escalier au pas de course, s'accrocha dans l'ourlet de sa jupe et rata une marche. Les dents serrées, elle retrouva son aplomb juste à temps pour ne pas s'étaler de tout son long sur le parquet. Son amour-propre ainsi préservé, elle concentra sa rage sur le sale caractère de son mari.

Maintenant, qui prendra soin de l'étalon ? Certainement pas Elwin, car il s'était volatilisé. Et cette maudite neige qui n'en finissait plus de tomber. Élise décida de diriger sa colère vers le seul souffre-douleur qui lui restait.

— Agathe, grouille-toi. Tu dois m'aider. Il faut mettre Prince à l'abri.

— Mais, madame, c'est une affaire d'homme.

— D'homme, il n'y en a pas ici, cracha la jeune épouse. Nous ne pouvons pas laisser la pauvre bête dehors.

— Mais, madame...

— Il n'y a pas de mais ! Arrive, coupa sèchement Élise.

Enfilant ce qu'elles avaient de plus chaud, les deux femmes se couvrirent la tête d'un épais châle de laine, se souciant peu de leur coiffure. Dès qu'elle ouvrit la porte, Agathe fut assaillie par une rafale de neige. Reculant malgré elle, la jeune fille se cacha dans un recoin et laissa à madame le soin de passer devant elle. Élise effleura les marches ensevelies plus qu'elle ne les descendit. La voie ainsi montrée, Agathe consentit finalement à sortir le bout du nez. Une fois rendue au côté de l'animal, Élise s'époumonait et lançait des ordres, mais le vent emportait ses paroles. Par bonheur, Agathe réussit à décoder les gestes désespérés de sa patronne et, fort judicieusement, décida de ne pas outrepasser ses directives, mettant ses pas dans les traces déjà faites. Au beau milieu de cette mer blanche, fortement agitée et mouvante, elle aperçut Élise accrochée au montant de bride. Prince ne bougeait pas et refusait obstinément d'avancer. Monsieur Dandonneau avait tellement exigé de la bête que maintenant, elle ne daignait même pas remuer la moindre patte.

— Ouvre la porte de l'écurie, hurlait Élise.

— Je n'y arriverai jamais.

— Fais ce que je te dis, idiote, ou...

Le restant de la phrase fut avalé par la tempête. Ayant

tout de même compris qu'elle devait s'exécuter, Agathe se lança dans la neige accumulée par le vent et atterrit pratiquement dans la porte de l'écurie. La rafale avait formé une butte qui épousait parfaitement la façade du bâtiment. Rassemblant toute son énergie, elle saisit la gaule appuyée sur le battant et tira de toutes ses forces, mais une violente bourrasque la secoua et la jeta brusquement par terre. Enlevant les cristaux glacés qui recouvraient son visage, Agathe ne peut s'empêcher de s'esclaffer. Il y avait belle lurette qu'elle avait fait semblable culbute et cela lui rappelait son enfance. Échappant encore quelques éclats de joie, elle se remit debout et alla retrouver sa patronne.

— Qu'as-tu à rire, tête de linotte ? Ce n'est pas le temps de s'amuser.

En disant ces mots, Élise se retourna vers la maison et aperçut la face de son mari dans la petite fenêtre témoin. Ce dernier se payait une pinte de bon sang et ricanait en faisant des grimaces à sa femme. Piquée au vif, Élise délaissa l'étalon, attrapa Agathe par la manche de manteau et se mit à courir. Malheureusement, aveuglée par la rage, elle rata la première marche enfouie sous la manne blanche et s'étendit de tout son long sur l'escalier. Grâce à une vigilance accrue, Agathe évita le ridicule et réussit à se tenir debout.

— Madame ! s'exclama la bonne.

— Tais-toi, as-tu compris ?

— Bien, madame.

Humiliée, Élise Dandonneau se releva et en deux enjambées se retrouva devant la porte. À peine le double battant fut-il ouvert, que la femme perdit tout souvenir des règles, dont elle était pourtant l'instigatrice, et grimpa à l'étage sans se déshabiller ou retirer ses bottes. Dans la chambre, profondément enfoui sous les édredons, Joseph faisait semblant de ronfler.

— Je t'ai vu, face de singe. Je t'ai entrevu dans la fenêtre.

Même sous la menace, Joseph refusa net d'avouer avoir quitté le lit dans le but d'épier son épouse. Quoi qu'il en soit, cette nuit-là, le puissant huissier de Montréal coucha sur le canapé du salon.



Le matin suivant la tourmente, le ciel affichait un bleu si pur qu'on se prenait à croire au paradis. Avec cette nature, étonnamment calme, il devenait difficile de se souvenir qu'hier encore, l'enfer avait flirté avec la terre. Le soleil venait à peine de pointer lorsqu'on vit arriver un homme qui ressemblait à un mort-vivant. Couvert de neige, on ne distinguait que la fourrure de son capuchon qui défiait l'infiniment blanc. Raquettes aux pieds, son pas se faisait lourd et il avançait péniblement. Le pauvre bougre se dirigeait franc sud et rien ne semblait assez fort pour le faire dévier de sa trajectoire. Dès qu'il fut rendu dans la cour, Agathe reconnut l'Irlandais. En ouvrant la porte, elle cria :

— Madame, monsieur Elwin est arrivé.

La jeune fille sauta au cou du quasi miraculé, tellement elle était soulagée.

— Nous étions terriblement inquiets. Madame t'avait presque donné au Bon Dieu, déclara Agathe, mais moi, je savais que tu reviendrais.

Et lentement, la figure en grimace, Elwin montra ses mains à la bonne.

— Mais tu n'as pas de mitaines !

L'Irlandais, trop affaibli pour répondre, réclamait de l'aide pour se déshabiller. À ce moment, vêtue d'une épaisse robe de chambre, Élise se présenta au bas de l'escalier.

— Merci, doux Jésus ! Elwin, tu es vivant !

— Voyez, madame, reprit Agathe, il est glacé.

Cette fois, les jambes du réchappé cédèrent et il serait tombé, n'eut été la vigilance de la jeune fille. Heureusement, Joseph arriva à temps et poussa vers lui une chaise de cuisine.

— Et toi, ordonna-t-elle à Joseph, va chercher le médecin.

Pendant que les femmes s'occupaient de l'Irlandais, Joseph tentait de ranimer son cheval. Hier, buté dans sa volonté de punir Élise, il avait négligé de couvrir l'animal et de le rentrer dans son box. Maintenant, la pauvre bête n'était plus utile, car elle était morte gelée sur place. À ce moment, Joseph regretta d'avoir coupé court aux soins à prodiguer à son fidèle ami. La veille, si Elwin était arrivé à temps, comme prévu, rien de tout cela ne serait survenu. Joseph revint dans la maison et tenta de minimiser l'importance des dégâts.

— Tu n'es pas parti ? s'inquiéta Élise.

— Non, Prince est mort.

— Quoi ? Tu me niaises ? Dans ce cas, va chez Joséphat.

Et l'homme disparut dans la blancheur qui éblouissait. Il chaussa ses raquettes et se rendit d'un trait chez Joséphat Langlois. Le voisin acceptait de le dépanner, mais à la condition d'en savoir un peu plus. On ne sort pas dans cette mer de neige sans avoir une excellente raison.

— Quoi ? Aller chercher le docteur parce que ce jeune fou s'est gelé le cul ! Tu n'es pas sérieux, Joseph. Je l'ai bien vu partir hier matin et je l'ai trouvé pas mal casse-cou, mais si tu penses comme moi, ça lui servira de leçon. Le Canada, ce n'est pas l'Irlande...

Cette logique masculine donna un coup de fouet à l'huissier qui en tira la force d'affronter sa femme transformée en molosse. Dans la maison des Dandonneau, on

entendait le rouquin se plaindre de vifs élancements. Ses mains et ses pieds dégelaient et la douleur devenait insupportable. Élise l'avait étendu sur le divan et avait enveloppé le rescapé dans une épaisse couverture de laine. À petites gorgées, elle lui faisait avaler du thé brûlant. Puis lentement, les picotements s'atténuèrent et les yeux du jeune homme se fermèrent.

— Laissez-le se reposer, madame, intervint Agathe. Le temps qu'il dort, il souffre moins.

— Habillons-nous, Agathe, Joseph devrait revenir sous peu avec le médecin et je ne voudrais pas qu'on me surprenne en robe de chambre.

Lorsqu'elle vit entrer son mari par la porte de service, Élise éprouva un grand soulagement.

— Es-tu seul ? s'informa-t-elle.

— Comme tu le vois.

— Tu ne t'es pas rendu chez le docteur Bernard ? dit-elle en montant le ton.

— Non.

— Mais je t'avais...

— Oui, je sais. J'ai demandé à Joséphat d'y aller et il a refusé. Écoute, Élise, l'Irlandais n'est pas en danger immédiat, la preuve, il dégèle. Et puis ça lui servira de leçon. Quand il fait tempête, on se chauffe les deux pieds sur la tablette du poêle et on reste tranquille. C'est connu de tous.



Lentement, l'hiver finit par s'adoucir. Dehors, ça sentait le printemps à plein nez ! Régulièrement, Galarneau faisait acte de présence et s'amusait à piquer le couvert neigeux, renvoyant l'effet de brillance sur le toit des maisons qui

fumaient. Le Richelieu sortit de sa longue léthargie. D'abord avec grâce, il entreprit de se débarrasser de l'épaisse couche de glace qui le paralysait, gonflant son volume et faisant le dos rond dans le but de casser toute cette masse en autant de blocs lourds et compacts. Le chemin qui longeait la rivière devint un véritable bournier, défonçant ici et là, mêlant eau et terre un peu plus loin. Peu importe la température, le mont Saint-Hilaire gardait sa calotte hivernale et refusait de se découvrir. Sur le flanc nord, à même la paroi rocheuse, le cheval blanc, légendaire glacier, se distinguait de plus en plus. Passive, la puissante montagne assistait à cette mue printanière qui libérerait le Richelieu, sonnant le glas du pont de glace ayant permis aux résidents de passer d'un village à l'autre durant toute la froide saison.

Dehors, la débâcle menaçait et, dans les maisons riveraines, on veillait jour et nuit, surveillant le niveau de l'eau. Heureusement, peu d'habitations étaient construites en zone inondable, mais chaque famille y allait tout de même d'un petit supplément de prières. Le soir, à genoux dans la cuisine, les avants-bras appuyés sur le siège d'une chaise, le front plaqué contre les traverses du dossier, on pouvait entendre des invocations, des chapelets et des rosaires, ainsi que des actes de foi, dans le but de préserver la paroisse d'une pluie persistante qui provoquerait une crue trop rapide.

Avant de se rendre sur le bord du Richelieu, Mary resserra autour d'elle les pans de son lourd manteau de drap noir, enfonça un peu plus son chapeau et fourra ses mains dans son manchon de lapin. À la limite de l'eau, là où le rivage contient encore la montée fulgurante de la rivière, elle observait la force brute qui faisait glisser d'énormes blocs de glace les uns par-dessus les autres, les amoncelant

en des tas informes et mal définis. Le liquide, ainsi libéré, se faufilait tant bien que mal entre ces gigantesques masses glacées et, à travers bouillons et tourbillons, trouvait finalement le sens du courant et filait à fond de train vers le fleuve. En s'unissant au grand cours d'eau, l'affluent intensifiait son action et se joignait au combat qui se livrait déjà en aval, du côté du Saint-Laurent. Quelle puissance ! On entendait craquer de partout et, sur la droite, à proximité de l'autre rive, on aurait juré une marmite géante qui risquait de déborder tellement l'agitation était grande. Le pont utilisé durant tout l'hiver n'existait plus et on ne distinguait que les têtes de sapins qui avaient balisé le chemin hivernal et qui s'accrochaient encore aux blocs de glace. Puis, soudain, venue de nulle part, une montagne de glace arriva rapidement et heurta de plein fouet une pyramide éphémère. Le bruit devenait infernal. Deux hommes se tenaient non loin de Mary et, d'un œil averti, évaluaient le degré de dangerosité de la montée des eaux. Tout à coup, l'un d'eux se mit à crier à Mary, mais le vacarme de la débâcle dépassa toute piaillerie. Trop tard pour éviter la broyeuse de glace qui saccageait tout sur son passage. Parmi les immenses blocs, des branches d'arbres ramassées au passage suivaient la danse folle orchestrée par le puissant courant. Un morceau de bois, d'environ six pieds, frappa Mary en plein visage. De son bout libre, le chicot racla la joue de la jeune femme et lui arracha un cri de douleur. D'instinct, elle porta la main à sa figure. La déchirure de la peau se rapprochait si près de l'œil que, pour un instant, elle crut qu'il avait été touché. Ouvrant lentement sa paupière afin de tester sa vision, elle aperçut deux hommes qui couraient vers elle. Rapidement, l'un d'eux, celui qui avait essayé de l'avertir, appliqua son mouchoir dans le but de contrer le saignement.

— Venez, mademoiselle, je vous amène au magasin général, de là, on verra mieux.

Lorsque Mary arriva supportée par son voisin, Lucie tira un tabouret et fit asseoir la blessée.

— Ça va, Mary ?

Puis, soulevant le pansement imposé en vitesse, Lucie tenta de l'encourager :

— Tu peux te compter chanceuse, car un trait de plume de plus et tu perdais ton œil. Et toi, mon bel Adélard, dit-elle en touchant l'avant-bras du secouriste, tu pourrais te rendre utile une fois de plus. Va chez le docteur Bernard et demande-lui de passer ici.

— Vous savez, s'excusa l'homme en tripotant sa tuque de laine, j'ai voulu avertir la jeune dame, mais le bruit de l'eau emportait ma voix.

Et avec une franchise déconcertante, il ajouta :

— Votre blessure ne regarde pas bien, mais elle est loin du cœur... Vous voyez, mademoiselle, il ne faut pas seulement se méfier du courant qui charrie de la glace, mais également des débris qui y sont emprisonnés.

— Ne vous en faites pas pour moi, messieurs, reprit Mary, la rivière m'a tout simplement donné une bonne leçon. Je vous remercie, lança-t-elle en donnant congé aux deux samaritains.

Mais ces derniers refusaient de se faire évincer aussi rapidement.

— Je m'appelle Adélard Noisieux, dit celui qui s'était porté au-devant de la blessée et je ne reste pas bien loin, juste en arrière, sur la rue Saint-Mathieu. Et lui, continuait-il en tendant sa tuque vers son copain, c'est Philémon, mais tout le monde dans le coin le surnomme la belette.

— Bien, messieurs, conclut Lucie, courez vite chez le médecin. De cette façon, vous serez plus utile à mademoi-

selle Lonergan. Vous prendrez de ses nouvelles plus tard, car elle demeure ici.

La belette avait déjà reconnu dans cette jolie rouquine la fiancée d'Elwin, celui-là même qui construisait sa maison dans le rang d'en arrière. Malgré la balafre à la joue, mademoiselle Lonergan restait un beau brin de fille, possédant charme et distinction, et un petit accent anglais séduisait. Un morceau de choix pour un veuf qui saurait s'y prendre en tournure de phrase raffinée. Malheureusement, elle appartenait à l'Irlandais. Mais rien ne lui interdisait de regarder... Comme promis, Adélard et la belette firent un détour, mais revinrent bredouilles, car le bon docteur était parti du côté de Saint-Marc. Adélard fut donc obligé de livrer son message à la femme du praticien.

— Mademoiselle Lonergan a reçu une branche en plein visage et ce n'est pas joli à regarder.

— J'informerai mon mari dès son retour, reprit calmement celle qui en avait vu de toutes les couleurs.

Pendant que les deux hommes péroraient sur les circonstances ayant provoqué ce bête accident, Mary tentait d'évaluer les dégâts. De temps en temps, elle soulevait le pansement temporaire et examinait dans le miroir légèrement déformant du magasin la vilaine entaille. Elle avait agi comme une idiote et, chose certaine, elle n'avait pas abusé de prudence. Maintenant, elle devrait porter cette cicatrice pour le restant de ses jours, pensa-t-elle en remplaçant la pièce de gaze.

Lorsque le brave docteur Bernard se présenta chez les Cartier, il trouva la jeune Irlandaise qui patientait assise sur son petit banc, mais la blancheur de son teint traduisait la douleur. Au moment où Mary vit s'approcher le praticien, elle retira immédiatement le morceau de coton.

— À qui doit-on cette disgracieuse signature ? demanda l'homme en évaluant la blessure.

— À une branche emprisonnée dans la glace.

— Ne me dites pas que vous avez commis l'imprudence de descendre au bord de l'eau ?

— Oui, répondit-elle en baissant la tête comme une enfant réprimandée.

— Dans ce cas, mademoiselle Lonergan, j'espère que ce sera la dernière fois. Aujourd'hui, je devrai recoudre votre joue, mais ne comptez pas sur moi pour vous rapiécer la figure à tout bout de champ.

Le médecin ouvrit sa valise et sortit sa trousse contenant de quoi refermer la blessure de la jeune femme. Avec dextérité, il coinça l'aiguille recourbée entre les mors de son porte-aiguille et s'assura que le catgut était libre de nœuds. Sans aucune forme d'anesthésie, l'homme rassembla les lèvres de la plaie de manière à ce que le sous-cutané soit le plus mince et le plus délicat possible. Chaque fois qu'il piquait dans la chair, Mary serrait les dents.

— Voilà, dit-il en remettant ses instruments dans sa valise de cuir noir. J'ai fait de mon mieux, et si la chance nous sourit, le jour de vos noces, vous n'aurez besoin que d'un léger fard.

— Que Dieu vous entende ! répondit Mary en soupirant.

La nouvelle de l'accident de Mary Lonergan fit rapidement le tour de la paroisse. Heureux d'avoir sauvé une belle en détresse, Adélarde Noiseux fanfaronnait et trouvait facilement une oreille attentive. Tous les jours, il passait au commerce des Cartier et s'informait de la santé de la demoiselle. Durant la période où l'horrible fil noir couvrit sa joue, Mary refusa de sortir de la maison et se contenta de rencontrer Elwin au magasin général. Le jeune homme démontra beaucoup de compassion pour ce triste accident, rassurant sa fiancée à savoir que, cicatrice ou pas, il l'aimait

tout autant. Dans un geste infiniment doux, l'Irlandais éleva sa main et de son index suivit la longue couture noire.

— Pour moi, ta blessure ne déparera pas ta robe de mariée et sous ton voile, tu resteras toujours la plus belle.

Maintenant, il était temps de retirer le fil qui rapprochait les lèvres de la plaie. Avec doigté, le médecin prit une minuscule paire de ciseaux et coupa le catgut à une extrémité. Clic ! Puis avec des pinces ultra-fines, il tira lentement. Mary sentit la course du fil qui libérait sa chair.



Avril arriva sans que personne ne s'en soucie. Doucement, les jours s'étaient immiscés dans le quotidien du village, osant offrir ça et là, un peu de soleil aux Belœillois, puis sans qu'on y pense vraiment, ils prirent d'assaut le mois tout entier. Oh, il y avait bien le temps des sucres que tout le monde attendait avec impatience. En fait, cette période-là ne représentait pas qu'une petite affaire. Plusieurs habitants de la région possédaient, à l'autre bout de leur terre à bois, une cabane propre à faire bouillir l'eau d'érable selon les rites de la tradition. Aucun n'aurait eu l'idée de se soustraire à cette coutume ancestrale. Certains mettaient dans leur production un peu plus de science, de stratégie et de sagesse, tandis que d'autres y allaient simplement, à la bonne franquette. Toutefois, tous les acériculteurs arrivaient à peu près à une conclusion équivalente. Dans l'intimité de sa cabane à sucre, une louche remplie de liquide fumant, le sucrier goutait à son élixir qui, d'après son appréciation personnelle, rétrogradait celui de l'année passée. Dès la première lampée, les fins connaisseurs pouvaient distinguer le sirop de plaine de celui de l'érable à sucre. L'artisan,

véritable chaman, savait parler au grand sorcier. Pourtant, tous utilisaient une méthode similaire. Une goudrelle plantée dans le tronc rugueux de l'arbre, une chaudière de fer-blanc accrochée au chalumeau et l'espérance que le dégel succède au gel nocturne. Ramassée dans un tonneau, l'incalculable eau d'érable était transférée dans une cuve rectangulaire, puis portée à ébullition sur le foyer de briques et de pierres ou bien dans la vaste marmite qu'on suspendait à une potence. La recette était imposée par la nature.

Durant le temps des sucres, tous les bras disponibles faisaient la cueillette de ce précieux liquide, alimentant la bouilloire ou surveillant le sirop aux volutes aromatiques. La parenté s'en donnait à cœur joie et fournissait un coup de main plus qu'appréciable. Bien entendu, il y avait toujours un fanfaron qui taquinait les gens de la ville, leur collait les joues avec une spatule enrobée de sirop ou encore fabriquait une fausse moustache à son voisin en lui passant sous le nez un doigt enduit de suie. En temps normal, personne n'aurait osé de pareils comportements, mais pour les deux ou trois semaines que duraient les sucres, tous les coups étaient permis.

Elwin patientait à la sortie du magasin général. Habillé de vieux vêtements, il espérait sa fiancée. Lorsqu'il vit arriver la fière rouquine attifée d'un paletot brun, d'une jupe aux couleurs délavées et d'une blouse de dentelle jaunie ainsi que d'une paire de souliers de bœuf, il ne put se retenir de sourire.

— Suis-je de mise ? demanda Mary en esquissant un défilé.

— Parfaite !

Dans l'intention de montrer également son accoutrement, Elwin retira son manteau de laine et encouragea Mary à l'admirer. Une fois l'exhibition terminée, il se ressaisit :

— Allez, je cesse de faire le paon et je t'emmène.

Pour la première fois de leur vie, les deux Irlandais s'adonnaient à ce plaisir saisonnier. La partie de sucre avait lieu chez Placide Vincent, l'ami d'Elwin. Après s'être em-
pêtrés à plusieurs reprises dans les roulières boueuses et avoir poussé sur la voiture dans le but d'alléger la charge de Grattan, Elwin et Mary arrivèrent enfin à la cabane. Dès qu'ils atteignirent l'aire dégagée, une odeur sucrée les accueillit. Déjà, à l'intérieur, l'atmosphère était surchauffée et les rires fusaient de toute part. La jeune fille hésita un peu avant d'entrer, car pour la première fois, elle montrait sa vilaine cicatrice et elle anticipait les remarques. Encouragée par Elwin, elle pénétra dans la maisonnette rudimentaire et entendit un ensemble de voix commenter leur arrivée.

— Miss Lonergan, comme je suis heureux de votre visite ! commença le propriétaire, et particulièrement content...

— Bla, bla, bla, coupa un autre. Nous aussi, on voudrait lui parler à la belle Irlandaise.

— Tenez, goûtez plutôt à ceci, intervint un troisième en lui présentant un verre de réduit. Ça, mademoiselle, ça vous dégèle les boyaux.

Mary se retrouva avec un gobelet dans la main et, sans se méfier, prit une gorgée du liquide claret et s'étouffa net. Espérant que personne ne l'ait vue, elle se tourna vers Elwin et secrètement, lui demanda comment s'appelait ce tord-boyau.

— Du réduit, répondit-il. Selon Placide, il s'agit d'un heureux mélange d'alcool et d'eau d'érable. Tu n'aimes pas ?

— Je ne dois certainement pas l'apprécier à sa juste valeur.

Discrètement, elle lui remit son verre, puis en chuchotant, elle lui dit :

— Verse-le dans ton gobelet et ne m'en laisse que quelques gouttes, assez pour faire taire la compagnie.

Une poignée de jeunes gens entrèrent dans la cabane :

— On a faim, braillèrent-ils.

Interpelée, la femme de Placide Vincent commença à s'activer autour de la petite truie. Plaçant un plat rempli d'œufs frais sur le coin d'une table bancale, Yvette Vincent sortit une grande poêle à frire et réclama de l'aide. Les bénévoles féminines se mirent immédiatement à l'œuvre. L'une d'elles fouilla dans la vieille armoire, y dénichant une nappe, des assiettes dépareillées et des couverts dissemblables. Une seconde entra les victuailles gardées au froid, les contenant bien calés dans la neige, tandis qu'une troisième entama le pain de ménage et finalement, une quatrième fit chauffer fèves au lard et jambon. La cabane était exiguë et les femmes manquaient de place pour circuler. On pria donc ces messieurs d'aller fumer dehors. Mary fut entraînée dans ce tourbillon de jupons et fournit sa part de travail. Quel bonheur de se retrouver en famille, dans un endroit où on entendait un joyeux piaillage, probablement amplifié par la prise du fameux réduit, et où l'étiquette n'avait pas cours !

— Ce petit boire délierait la langue de n'importe quel moine, déclara Jeanne, la sœur de Ti-Phil.

Depuis la mort de l'épouse de Philias Gendron, Jeanne avait soutenu son frère. Heureusement, le veuf avait gardé le moral, mais dès maintenant, le curé l'incitait à se remarier.

— Il n'est pas bon que l'homme reste seul, lui avait dit Eugène Durocher.

Oh, ce n'était pas les belles femmes qui manquaient dans les environs et un jeune mâle, dans la force de l'âge et robuste comme lui, ne rebutait pas les filles à marier. Ti-Phil terminait sa deuxième année de veuvage et ne cherchait pas nécessairement à remplacer celle qui avait donné sa vie

pour accoucher d'un bébé difforme qui n'avait vécu que quelques heures. À la table, Adélarde Noiseux insista pour s'asseoir à côté de la demoiselle qu'il avait rescapée et dut disputer sa place à des amis un peu trop gaillards. Mais Elwin veillait au grain et malheur à celui qui tenterait de séduire sa belle. En tant que propriétaire, Placide Vincent régentaient tout le monde, n'ayant de cesse que lorsqu'il voyait l'assiette de Mary bien remplie.

— Si j'avale tout ce que vous mettez dans mon plat, je ne réussirai pas à sortir d'ici, répliqua Mary.

— Mangez, mangez, mademoiselle Lonergan, un peu de chair autour des hanches n'a jamais tué personne, surtout pas une jolie rousse comme vous. Et puis, les sucres n'arrivent qu'une fois par année, vous surveillerez votre taille la semaine prochaine.

Après s'être empiffrés d'œufs, de jambon, de fèves au lard, d'oreilles-de-crisse et de crêpes, les fêtards décidèrent de jouer dehors. Un peu comme une bande de mauvais élèves qui se bousculent dans le corridor étroit d'une école, les adultes s'en donnèrent à cœur joie. Puis vint le temps où le grand sucrier présenta son tour de magie. Sur un bassin rempli de neige, Placide vidait un sirop épais qui, au contact du froid, se transformait en tire. Et l'on put voir près d'une dizaine de palettes de bois se disputer la gourmandise ambrée. Elwin et Mary ne furent pas les derniers à apprécier cette gâterie qui mettait un terme à cette merveilleuse journée. Le bec sucré à souhait, les amoureux se séparèrent à regret, chacun réintégrant sa pension.

Avant de se coucher, Mary calculait les jours avant le mariage. D'un commun accord, les fiancés avaient fixé la date de la cérémonie le 10 juin, soit à l'anniversaire de Mary. Doux Jésus ! Comment réussira-t-elle à être prête à temps ? Son trousseau n'était pas terminé et il y avait tant à

faire. Elle devait coudre sa robe de mariée, puis comme une urgence, la jeune fille attrapa le petit miroir qui lui renvoya une figure abîmée. Comment croire la déclaration d'Elwin qui affirmait que sous son voile elle serait la plus belle ? Cette maudite balafre l'enlaidissait, pire, il était possible de distinguer sa cicatrice. La prise de conscience s'avérait difficile et il y aurait toujours une bonne personne pour lui demander des explications. Mais une en particulier, se plut à lui remettre en mémoire sa mauvaise aventure.

Depuis sa virée à la cabane à sucre, Mary était restée absente de la vie sociale, se contentant de recevoir son fiancé. Mais la claustration lui seyait mal et elle s'ennuyait. Un jour où le soleil printanier lançait généreusement des invitations à sortir, l'Irlandaise accepta le rendez-vous d'Agathe et se rendit chez les Dandonneau. Elle se doutait bien que la Dame de pique aurait des commentaires à passer sur sa figure, mais jamais elle n'aurait pensé qu'une telle méchanceté puisse exister. Dans la cuisine, Agathe s'amusait avec bébé Hector quand elle entendit frapper à la porte d'en arrière.

— Mary ! s'écria la jeune fille visiblement contente de découvrir son amie.

— Je m'ennuyais de toi et de notre petit Hector, déclara Mary en soulevant l'enfant.

— Viens vite t'asseoir, je te sers une bonne tasse de thé. J'ai beaucoup à te dire.

— Tu m'intrigues !

— D'abord le thé et ensuite les nouvelles.

Pendant qu'Agathe préparait la boisson chaude, Hector en profitait pour explorer le nouveau visage de sa marraine. Se penchant de tous côtés, il finit par s'arrêter et toucher du doigt la cicatrice.

— Maman, bobo Ma'y, réussit-il à articuler.

— Remets ce mauvais garnement à terre, ordonna doucement Agathe. Je dois encore lui inculquer quelques règles de politesse.

Et comme s'il voulait se faire pardonner, le bambin offrit un gros câlin tout baveux.

— Voilà qui est mieux, concéda la jeune mère. Va jouer, maintenant, maman et tante Mary ont à parler.

Tout en remplissant les tasses délicates, Agathe continua à semer le mystère.

— Devine ce qui m'arrive ? Je t'annonce officiellement que je vais me marier.

— Avec Albert ? s'enthousiasma Mary.

— Oui, et je serai ta voisine.

— Au moment du baptême, Elwin a offert de vendre un lot à Albert.

Le bruit de pas s'approchant de la cuisine ralentit l'ardeur des confidences d'Agathe.

— Regardez donc quelle visite s'impose à nous, ce matin ! cracha méchamment Élise. Ne me dites pas que notre jolie Irlandaise s'est déplacée jusqu'ici pour nous montrer sa vilaine figure.

Puis, frôlant presque la disgraciée, Élise continua :

— Quelle horrible cicatrice ! Malheureusement, vous resterez marquée jusqu'à la fin de vos jours, n'est-ce pas Agathe ? On dirait la balafre d'une sorcière, il ne vous manque que la verrue et le balai. Vous savez qu'à Salem, on vous aurait pendue pour bien moins.

Sur le coup, Mary retint sa réponse. Pour son plus grand malheur, Élise connaissait peu le caractère des Irlandais, même si elle en hébergeait un depuis presque un an. Cette fois, la Dame de pique avait affaire à une Lonergan. Dans ses veines coulait le sang des Gaëls, ces pillards qui ne reconnaissaient ni foi ni loi. Dignement, Mary se leva et

salua Agathe, puis, avant de passer la porte, elle adressa un regard meurtrier à Élise.

— Peut-être, madame, me trouvez-vous laide, mais je n'ai pas été ramassée dans le fond d'un hôtel minable comme une vulgaire catin.

Et dans un bruissement de jupes, Mary Lonergan reprit le chemin du magasin général.

Élise était devenue aussi blanche qu'un drap. Comment se faisait-il que cette petite Irlandaise de rien du tout soit au courant de ses modestes origines ? Le silence le plus profond avait pourtant toujours été gardé à ce sujet, à moins que... La tête haute, malgré la gifle, Élise Dandonneau regagnât ses quartiers, non sans avoir jeté un regard assassin à son employée.

En cette fin d'après-midi de mai, la section masculine du magasin général était devenue le siège de vives discussions. Bien sûr, le couple Cartier servait des habitués, comme à l'ordinaire, mais le débat portait surtout sur la politique fédérale. En 1840, le parlement du Royaume-Uni avait voté une loi forçant l'union du Haut et du Bas-Canada, créant ainsi, un an plus tard, la province du Canada. Chacune des deux parties était représentée par 42 députés, soumis à la fêrule d'un lieutenant-gouverneur. La langue de la législature étant l'anglais, l'autonomie des élus francophones s'en trouva fortement diluée. Certains parlementaires et grands patriotes, comme les Lafontaine, Chauveau, Papineau et Nelson eurent beau se battre et demander la révocation de cette loi suicidaire, ils n'obtinrent aucun succès. Près de vingt-cinq ans plus tard, dans les couloirs des hautes instances du pouvoir canadien, on parlait maintenant de former une confédération. Dans le but de recueillir une représentation équitable en regard de leur population, de contrer les visées expansionnistes des voisins américains et de protéger le trafic du marché est-ouest par des tarifs acceptables sur les importations, le Québec, l'Ontario et les Maritimes décidèrent de s'unir. Par conséquent, l'idée saugrenue de réunir les deux océans par un chemin de fer commençait à évoluer. Bien entendu, ce

dernier projet échauffait l'opinion publique et particulièrement celle des paroissiens de Belœil, car ouvrir le transport du Pacifique à l'Atlantique signifiait progrès et facilité de commerce. Ils faisaient déjà des affaires avec le Sud, pourquoi pas avec l'Ouest ? Prise dans ce tourbillon politique, Lucie Cartier écoutait discrètement les théories avancées par les divers intervenants, tentant de voir si, dans cette future confédération, il y avait là non seulement une façon d'assurer l'avenir de son activité marchande, mais aussi de la faire prospérer.

Dans un coin de la boutique, Elwin se tenait coi. Il essayait de saisir les enjeux de cette ouverture vers l'Ouest, mais également le gain que la communauté en tirerait. Il se rappelait bien ces immigrants qui, en juin dernier, avaient été stoppés dans leur progression vers les Prairies au moment où leur train avait plongé dans le Richelieu, mais il ne savait rien de plus. En fait, ses préoccupations volaient plutôt en rase-motte. Seule la construction de sa maison importait, car dans moins d'un mois, il convolerait en justes noces. Se faufilant difficilement entre tous ces gérants d'estrade philosophant allègrement, l'Irlandais se rendit au comptoir-caisse, paya ses dix livres de clous et sortit dans le soleil. Il prit quelques secondes pour s'adapter à la lumière crue, puis marcha vers Grattan qui patientait.

— Hé ! Elwin ! cria Mary Lonergan.

En entendant la voix de sa bien-aimée, le jeune homme s'arrêta net et tourna la tête, cherchant des yeux celle qui l'avait appelé. Assise dans la balançoire écaillée, Mary terminait la broderie d'une nappe. Le cerceau d'une main, l'aiguille de l'autre, elle remplissait une grappe de raisins de fil bourgogne.

— Bonjour, gente dame, déclama Elwin.

— Je vous salue, monsieur O'Reilly, s'amusa la belle.

— Je monte au 2^e rang, que diriez-vous de m'accompagner ?

— Malheureusement, je ne peux pas, Agathe vient me rencontrer.

— Dans ce cas, je file. J'avais promis à Ti-Phil de faire un aller-retour et j'ai déjà trop tardé. Au magasin général, j'ai écouté des hommes de notre bonne société qui s'entretenaient de constitution et d'une possible confédération, ainsi que d'un train à vapeur qui réunirait les deux océans. Pour un immigrant comme moi, il y a de quoi donner le vertige.

— Tandis que moi, chanceuse, je discuterai chiffon et mariage.

Après un bref baiser, Elwin prit congé de sa fiancée. Là-haut, sur le 2^e rang, au bout du chemin de traverse, la maison de l'Irlandais prenait forme. Elwin et Mary avaient opté pour une demeure carrée où tout le rez-de-chaussée serait consacré à la cuisine et à la salle de séjour. Quant au premier étage, il accueillerait deux chambres à coucher dont l'une pourrait recevoir une séparation ou un rideau en cas de besoin. Cette pièce serait consacrée aux enfants, alors que l'autre, lorgnant le mont Saint-Hilaire, serait vouée aux maîtres. Sur trois des quatre murs extérieurs, on percerait de grandes fenêtres, sauf du côté sud-ouest. Du fait que les vents dominants soufflaient de ce côté, il valait mieux se protéger par une cloison aveugle. Dans la cuisine et la salle de séjour, deux immenses foyers défieraient le froid, tandis qu'avant de défoncer la toiture de bardeaux, deux longues cheminées, placées en chicane, réchaufferaient chacune des chambres. Mais, la construction ne s'attardait pas encore à tous ces détails.

À partir de maintenant, fini le rêve, on passait à la réalité. Le bougre de charpentier qui avait offert ses services à l'Irlandais se montrait des plus compétents et possédait une

force peu commune. Là-dessus, aucun ne l'égalait. Il fallait le voir charger de lourdes pièces de bois sur ses épaules, tailler un madrier en quelques traits de scie ou cogner du marteau comme un forçat. Déjà, les poutres de soutènement, le plancher et les quatre murs étaient érigés et Ti-Phil s'ingéniait à grimper les chevrons qui supporteraient le toit et formeraient le pignon. Pour quelques jours encore, cette partie occuperait l'attention des deux constructeurs et les viderait de toute leur énergie. Tenant une solive du plafond au bout de ses bras, le colosse patientait bien malgré lui, le temps que l'Irlandais enfonce les clous et fixe le morceau du gigantesque casse-tête. Dans les environs, on pouvait entendre les coups de marteau fixant de larges madriers de pin, les maintenant en place de manière ordonnée. Après s'être assuré de la solidité des chantignoles, Ti-Phil pouvait baisser les bras et se détendre quelques minutes avant de recommencer à peine deux pieds plus loin.

Les deux menuisiers défiaient hauteur et vertige. Sur le lotissement d'à côté, une nouvelle équipe abattait les arbres. Sous les coups de hache, une seconde clairière prenait forme. Ce terrain, encore en friche, appartenait à Albert Préfontaine. Au moment du baptême d'Hector, Elwin avait proposé de lui vendre un emplacement dans le 2^e rang. Alignant les événements aussi bien que les chiffres, Albert demanda Agathe Rousseau en mariage et acheta du même coup le lot adjacent à celui de l'Irlandais. La jeune servante, abandonnée par sa famille naturelle, n'avait pas tardé à répondre oui. Albert était bel homme, de commerce agréable, et puis pourquoi pas ? La petite bonne n'en pouvait plus de demeurer dans la maison de la Dame de pique, sans compter qu'elle devait dénicher un foyer pour son fils adoptif. Impossible de continuer à vivre chez les Dandonneau et encore plus difficile de se trouver un mari avec un enfant

sur les bras. Même si chacun connaissait les circonstances de la prise en charge du bébé, les garçons ne se bousculaient pas au portillon. Albert aimait profondément Agathe, amour qu'elle ne pouvait malheureusement pas lui revaloir. Toutefois, le jeune homme était fermement déterminé à la rendre heureuse, prévoyant que les années bonifieraient les sentiments d'Agathe.

Pendant que ces messieurs jouaient du muscle dans le rang de l'Irlandais, maniant avec adresse hache et sciote, marteau et égoïne, ces dames causaient chiffons, robes de mariée, lingerie, trousseau, et bien sûr, de leur fiancé. D'ailleurs, Mary profitait de tous ses temps libres pour coudre. Perdue dans la soie, les rubans et les dentelles, elle se confectionnait une toilette typiquement irlandaise. Elle ne gravirait pas les marches de l'église de son village natal, mais apporterait un peu de son Galway à Belœil. Mais aujourd'hui, les indiscretions féminines portaient plutôt sur la nuit de noces. Il faut bien être femmes et amies pour pousser la confiance si loin. Aussi naïves l'une que l'autre et ignorant tout de la sexualité, les deux jeunes filles s'inventaient des scénarios tantôt pessimistes, tantôt optimistes, tantôt romanesques, mais rarement réalistes. En fait, elles se posaient les mêmes questions que leurs consœurs, attendant avec appréhension l'heure fatidique qui, à elle seule, résumerait l'entièreté de leur nuit d'épousée. Durant un certain temps, elles abandonneraient toute initiative, laissant leurs hommes les guider vers le bonheur ou la souffrance, vers la complicité ou les pleurs.

Dans ces canevas de romans, rien de plus facile que de se faire peur. Afin d'orienter la conversation dans une autre direction, Mary sortit d'une pochette de papier le modèle de la jaquette qu'elle s'apprêtait à coudre.

— Regarde, au niveau de la poitrine, je nouerai des rubans et des frivolités. Ce sera joli, n'est-ce pas ?

— Tout ça ne restera pas en place bien longtemps, s’amusa Agathe. Pour ma part, j’ai choisi quelque chose de plus classique.

— Tu me trouves trop osée ?

— Peut-être.

— Comment madame Dandonneau a-t-elle pris ton départ ? s’informa alors Mary dans le but de changer de discours.

— Plutôt mal, avoua Agathe. Depuis votre dernière escarmouche, elle ne desserre pas les dents. Lorsque je lui ai annoncé que je me marierais, elle a ressorti ses griffes, me traitant d’égoïste, ajoutant que, si elle l’avait su, le jour de la tragédie elle m’aurait interdit de garder Hector et m’aurait obligée à le remettre entre les mains du curé. Même si je ne pars qu’en septembre, elle tient à prendre à son service une fille au pair immédiatement, se jurant que, cette fois-ci, elle n’engagera pas une oie blanche comme moi.



La première personne avertie du prochain mariage d’Elwin et de Mary fut Eugène Durocher.

— Merci de votre bonté, Seigneur ! s’exclama le saint homme en levant les mains vers le ciel. Quel plaisir vous me faites, mes enfants !

— Au contraire, monsieur le curé, le plaisir est pour nous, s’amusa Elwin.

— Dites-moi, quand comptez-vous convoler ?

Répondant lui-même à sa question, le religieux continua :

— Bien entendu, le plus tôt sera le mieux. Les ragots nous ont causé suffisamment de troubles. Jamais je n’aurais

le courage de passer à travers une nouvelle tempête, soupira le prêtre et puis je ne peux quand même pas prononcer des sermons enflammés à tout propos. Maintenant, il ne reste qu'à espérer une embellie, et surtout, que personne ne soulève d'objections à votre union. Bien que j'en connaisse une qui a la dent dure et la mâchoire aussi serrée qu'un bouledogue...

— Saviez-vous que, depuis peu, je suis le propriétaire du lotissement que l'ermite avait squatté durant des années ? À l'heure où je vous parle, je possède des titres en bonne et due forme. Sur cette parcelle de terrain, je me propose de défricher et j'ai d'ailleurs commencé à construire une maison, faisant ainsi reculer la limite cultivable de la paroisse.

— Mes pauvres enfants ! s'écria le curé. Vous rendez-vous seulement compte dans quel isolement vous vivrez ? N'y avait-il aucune terre libre un peu plus au sud, près du Richelieu ? Et vous, Mary, vous ne dites pas un mot, êtes-vous d'accord avec cet éloignement volontaire ? Je connais peu de choses aux femmes, mais normalement, je sais qu'elles aiment qu'une voisine demeure à proximité.

— Voyez-vous, monsieur le curé, Elwin et moi, nous avons bien réfléchi avant de nous installer au 2^e rang. La communauté nous considère encore comme des étrangers et, malgré toute notre bonne volonté, nous nous sentons comme des pièces rapportées. D'ailleurs, le scandale soulevé par Élise Dandonneau le prouve. Jamais elle ne se serait attaquée à un colon fondateur. Nous désirons demeurer dans cette paroisse parce que nous l'aimons, mais nous avons besoin de recul. Comme la Providence nous permet de recommencer notre vie dans un pays neuf, nous voulons nous implanter sur une terre vierge. Et puis, nous pouvons déjà compter sur la présence de futurs voisins. Agathe Rousseau et Albert Préfontaine construiront une maison

sur le lot adjacent. Il y aura toujours une place pour nos amis au 2^e rang et puis, vous-même, monsieur le curé, pourrez passer aussi souvent que vous le souhaitez. Peut-être votre visite de paroisse se prolongera-t-elle quelque peu, mais du moins, j'aurai le plaisir de vous servir un de mes fameux *irish breakfast tea*, une boisson d'Assam aux arômes à la fois puissants et délicats.

— Bien, je crois que nous avons tout dit, conclut le saint homme.

— Pour répondre à votre première question, récapitula Elwin en riant, Mary et moi pensions nous marier le mois prochain, soit le 10 juin, jour de sa majorité.

— Seigneur Dieu ! Où avais-je la tête ? Bien, je note, reprit le religieux en inscrivant la date de la cérémonie dans un grand registre. Ainsi, d'ici sept jours, la première publication des bans sera annoncée au prêche, et ce, pour trois semaines consécutives.

Pendant l'homélie du 20 mai, lorsque le curé déclara publiquement qu'il y avait promesse de mariage entre Elwin O'Reilly et Mary Lonergan, habitant tous deux cette paroisse, Élise Dandonneau devint verte de jalousie. Ce damné d'Irlandais logeait chez elle et n'avait pas eu le courage de l'en aviser. Quel ostrogoth ! Maudit soit-il ! Et cette Mary aussi ! Élise devrait donc se résigner à ne plus côtoyer son bel Irlandais. Mais qu'est-ce qui lui avait pris de s'enticher d'un pareil malappris ? À l'offertoire, Joseph empoigna la main tremblante de sa femme afin de lui imposer sa domination.

— Calme-toi, chère amie, on pourrait remarquer ton agitation et te porter préjudice.

Pour sa part, Joseph Dandonneau était on ne peut plus content que l'Irlandais sorte de chez lui. Plus que trois semaines et il retrouverait la paix dans son foyer. Décidément,

deux coqs dans la même basse-cour ! Joseph était tellement heureux que, pour une fois, il refoulerait les sentiments hostiles qu'il éprouvait envers l'Irlandais et irait même jusqu'à se déplacer pour voir sa maison. Qu'y avait-il de mal à encourager un pensionnaire qui vous embarrasse depuis presque un an ?



Le mois de juin arriva avec son cortège floral. Au coin des galeries, on pouvait voir des arbres remplis de lilas dont l'odeur s'attardait dans l'air tiédi. On n'avait qu'à étendre le bras et briser les branches qui soutenaient les lourdes grappes de fleurettes imprégnées d'une senteur exceptionnelle. Effrontément, à l'ombre des maisons, envahissant fossés et dessous de galerie, le muguet forçait la terre sans retenue et tenait tête à la douce fragrance des oléacées. Ces délicates hampes détenaient le secret d'un arôme encore plus suave, plus voluptueux. Nombre de parfumeries tentaient de capturer ses effluves enivrants, mais rien n'égalait le plaisir de porter quelques brins de muguet à son nez. La première plante herbacée à se pointer était le vulgaire pissenlit. L'or de sa corolle n'attendait pas d'invitation et poussait çà et là dans les endroits déboisés. Dès son apparition, on savait que les chaleurs suivraient. De ses pétales, on tirait un petit vin léger qui se laissait apprécier ; avec ses feuilles, la cuisinière agrémentait une salade verte ; avec sa tige laiteuse, les enfants confectionnaient d'éphémères colliers, des bracelets ou de minuscules bagues ; tandis qu'à partir de sa racine amère, on concoctait un remède qui réglait le manque d'appétit, ainsi que les troubles digestifs, biliaires, urinaires.

Sur les flancs du mont Saint-Hilaire, des pommiers sauvages atteignaient leur pleine floraison pendant ce mois

dédié au renouveau. Le vent charriait une douce senteur qui n'égalait que la délicatesse des fleurettes blanches et roses. Si la brise s'élevait, on aurait juré qu'il neigeait sur cette terre bénie des dieux.

Dès les premiers jours de juin, au moment où le soleil baissait à l'horizon, l'air se chargea d'un parfum discret et l'église ferma ses portes sur le non moins célèbre mois de Marie. À l'heure où tous ces signes printaniers s'alignaient, Elwin et Mary se dirent prêts à s'engager mutuellement. Dans la pénombre du saint lieu, plusieurs curieux s'armèrent de patience afin de voir les futurs mariés. Enfin, comme un mirage dans le clair-obscur, ils se tenaient là, sur le porche de Saint-Mathieu. Elwin apparaissait comme un héros tout droit sorti d'une forêt celtique. Sa tête rouge nimbait son teint bronzé. Cintrant son torse puissant, une veste d'un vert soutenu donnait la réplique à un kilt irlandais. Sur un tartan vert et ocre, une bourse, connue pour être un *sporrán*, pendait à la hauteur de son sexe tandis que de longues chaussettes ivoire couvraient ses jambes dénudées jusqu'aux mollets. À droite, dans son demi-bas, l'Irlandais avait inséré un *sgian dubh*, un petit couteau signifiant sa bravoure. À lui seul, ce minuscule instrument, cadeau de noce de Mary, valait une fortune. Au moment de son départ du Galway, la jeune fille avait pris avec elle le *sgian dubh* de son défunt père, le vieil Andrew Lonergan. L'estimation sentimentale de l'arme blanche dépassait largement le prix du canif. La femme au côté d'Elwin O'Reilly n'était pas en reste, elle ressemblait à une déesse celte. Vêtue d'une longue robe bleue, signe de pureté selon les vertus irlandaises, son corsage ajusté laissait tomber en chute libre une mer de soie et de rubans. Quelle élégance ! Mary avait dompté sa tignasse rousse en la nattant autour de sa tête. L'Irlande accueillait cette coiffure comme un symbole de pouvoir féminin et de

chance. Piquées ça et là sur la lourde tresse, des fleurettes rappelaient la couleur de la robe de mariée.

Dans l'assistance, bien des bouches susurrèrent à l'oreille voisine un commentaire discret. Jamais n'avait-on vu un si beau couple. Rien ni personne ne pouvait égaler cet hyménée. Le curé Durocher laissa approcher les futurs époux, ainsi que leurs témoins. Malgré une certaine réserve, l'ecclésiastique reçut les Irlandais avec un grand sourire.

— Bienvenue mes enfants !

Après quelques prières d'accueil, le religieux entama l'épître de Saint-Paul aux Corinthiens... Même s'il se voulait très attentif à cet événement unique, Elwin perdit quand même contact avec le moment présent. Enfin, son rêve se réalisait. Grâce à la somme découverte dans la cabane de Cyril Duclos, il partait du bon pied. Le pauvre immigrant arrivé au pays avec une claque et une bottine refaisait surface et reprenait son souffle. Il se mariait avec une Irlandaise de la famille de Gaël et, dans une heure, il entrerait officiellement chez lui...

Tiré de sa rêverie par la voix du curé se faisant plus forte, Elwin revint au temps présent et décocha un clin d'œil complice à sa compagne. Sur l'invitation du religieux, les deux jeunes gens se levèrent et échangèrent leur consentement et leur alliance. Lorsqu'Eugène Durocher aperçut les joncs nuptiaux, il resta pour le moins étonné. Au lieu des traditionnelles bagues de mariage, il découvrit deux anneaux de *Claddagh*. Les bijoux représentaient un cœur tenu entre deux mains et surmonté d'une couronne.

La suite de la cérémonie se déroula sans surprise pour le célébrant, et selon la tradition, au moment de la sortie de l'église, une averse de riz s'abattit sur les nouveaux époux. Comme il leur tardait de retrouver la demeure préparée avec tant de soin ! Sous un concert dissonant de vieux

chaudrons, de conserves vides et d'ustensiles, Elwin et Mary montèrent le chemin Saint-Jean-Baptiste. Laissant son cheval Grattan aller au pas, le marié démontra hardiesse et impudence en entamant les préliminaires amoureux. Autant la jeune fille était distante au temps des fiançailles, autant elle appréciait la témérité et les caresses de son Irlandais. Quel galant il faisait ! Heureux de cette reddition inconditionnelle, Elwin se faisait un délice de ces lèvres roses et pulpeuses, de cette peau de la couleur du son, de cette crinière flamboyante, de cette odeur évoquant celle de la lavande, et plus que tout, de l'essence de son être. Même la nature s'associait à leur bonheur. Le ciel déballait son cadeau de mariage, leur offrant une voûte d'un bleu abyssal, garnie ici et là de nuages échevelés. Comment avaient-ils pu résister pendant des semaines, voire des mois, à cet appel irréprensible de leurs corps sans transgresser les lois prescrites par l'église ? Aucun des deux ne le savait, ou plutôt si. En fait, ils voyaient là un pur miracle. Grattan participa à la magie et, bien tranquillement, conduisit les nouveaux époux à leur domicile. À ce moment, Elwin exécuta une démonstration de force et d'habileté. D'un bond, il sauta en bas de la voiture et cueillit Mary comme une fleur, ne la laissant toucher terre que lorsqu'ils eurent passé le seuil de la porte. La suite ne fut qu'une course à travers la maison, un jeu de chat et de souris qui se termina sur le traditionnel couvre-lit de *patchwork*.

— Malheur ! s'écria soudainement Mary.

— Comment ? Crier au malheur quand nous commençons notre vie à deux ? s'insurgea Elwin pour la forme.

— Malheur à moi, parce que la coutume commandait à ma mère de me casser un morceau de gâteau à la farine d'avoine au-dessus de la tête.

— La belle affaire ! Ta maman est décédée depuis

longtemps et on n'a pas de gâteau. Par contre, nous gardons de l'avoine. Tu as le choix : celle dans le seau de Grattan ou bien celle avec lequel tu cuisines. Mais je dois t'aviser qu'en l'absence de ce dessert, le gros loup affamé qui se cache dans ton lit se verra obligé de te croquer.

Et Elwin ajouta le geste à la parole et attaqua en grignotant un bout d'orteil, puis une oreille. Bien qu'amusement par ce jeu de rôle qui retardait l'heure de la consommation du mariage, Mary stoppa toute nouvelle envie de diversion de la part d'Elwin et commença à le séduire. Lentement, elle défit ses parures et délaça le fin cordon de satin qui cintrait sa taille. La lourdeur des mètres de tissu dans lesquels était cousu le vêtement provoqua la chute de la robe d'azur. La magnifique soie bleue s'épanouit en corolle autour de ses pieds. Le sang de l'Irlandais bouillait dans ses veines et il n'arrivait plus à contenir sa fougue. Devant cette démonstration de puissance, Mary enjamba le tas de chiffon, dernier vestige et rempart de sa chasteté, et se blottit contre celui qui deviendrait son amant, car sous les pans de son kilt, on devinait facilement sa masculinité. Doucement, elle posa le bout de ses doigts sur les lèvres qui laissaient s'échapper des bribes de bonheur. Les yeux pleins d'eau, elle ne réfléchit pas longtemps et ne réussit qu'à faire signe un signe de tête, car sa voix étranglée refusait de livrer son consentement. Doucement, Elwin retira les doigts qui le bâillaient et mit sa main dans la sienne. Un silence monacal, empreint d'amour et de respect s'installa entre eux. Le bonheur était là, à portée de main. Inutile de se perdre dans un questionnement ou une analyse du futur. La seule réalité qui importait vraiment était leur amour qu'ils voulaient vivre au jour le jour. La retenue n'avait plus de sens. Alors, deux tignasses rousses s'emmêlèrent l'une à l'autre, deux corps broyés par le désir se retrouvèrent, deux

sexes affamés s'affrontèrent en un duel amoureux. Rapidement vaincue par la force de l'opposant, Mary se laissa ensorceler, puis dominer par le savoir-faire de l'Irlandais. Ce diable de Celte avait du feu dans le sang. Jamais la jeune femme n'aurait pensé vivre une telle félicité, pas plus qu'Elwin n'aurait cru posséder une telle puissance. Le druide Dagda avait dû se pencher sur son berceau, ainsi que la déesse celtique Morrigan. Puis au bout de longues minutes, de guerre lasse, chacun des deux belligérants céda et rendit les armes. Indifférent le soleil se couchait et jetait un voile de pudeur sur leur passion.

— J'avertirai Agathe qu'elle n'a pas besoin de jaquette de noces, se mit à rire Mary.

— C'est vrai, mais j'aimerais bien la voir quand même cette chemise de nuit, insista Elwin. J'en ai tellement entendu parler.

Et uniquement dans le but de faire plaisir à celui qui l'avait tant comblée, Mary enfila une robe de fin coton blanc garnie de dentelles et de rubans. Mais ces atours de jeune vierge prête à être dépucelée renvoyèrent Elwin à ses devoirs conjugaux. L'homme sut se montrer persuasif et suggéra une nouvelle joute à l'épousée. Comment refuser pareille proposition la journée de ses noces ? Et encore une fois, Mary concéda la victoire à ce preux chevalier celtique.

Mais la réalité de la vie de tous les jours reprit vite le dessus. Il fallait travailler et Elwin poursuivit de bon cœur le défrichage de sa parcelle de terrain, où l'urgence ne s'imposait plus comme avant, sans pour autant négliger son emploi au magasin des Cartier. Quant à Mary, la quotidienneté des tâches féminines devenait son lot comme celui de toutes les femmes mariées. Par contre, elle escomptait faire un jardin et choisit un endroit adossé à la maison, protégeant ainsi son potager du vent et tirant profit du soleil offert par la

trop courte saison estivale. Ainsi donc, le lendemain de ses noces, avant de partir pour le village, Mary fourra dans la poche de chemise d'Elwin une liste d'outils et de semences à acheter.

À peine l'Irlandais avait-il posé les pieds dans le magasin qu'on lui servit tout un accueil.

— Tiens, voici notre jeune marié ! s'écria un François de bonne humeur.

— Laisse-le tranquille, commanda Lucie.

— Voyons donc, saint siffleux ! L'Irlandais vient de se mettre la corde au cou, il doit s'en souvenir, l'étriva un habitué du commerce. Il y a bien assez qu'il ne nous a pas invités.

— Il fallait se rendre à l'église, répondit Elwin du tac au tac. Il y avait de la place pour tout le monde et puis, tu le sais comme moi, le curé aime quand on remplit ses bancs.

— Il paraît que tu n'étais pas piqué des vers, mon Elwin, et que tu n'étais pas habillé avec des pelures d'oignon ?

— Si vous aviez vu, s'exclama Lucie. Il portait une jupe à carreau et un sac là, droit devant, dit-elle en joignant le geste à la parole. On n'avait jamais vu ça par chez nous, rectifia-t-elle. Et Mary ! Une vraie déesse dans sa robe bleue...

— Bon, lequel de vous est-ce que je sers en premier ? coupa l'Irlandais.

— Occupe-toi de monsieur Lemay, trancha François, il semble pressé et les mondanités ne l'intéressent pas.

Et la routine reprit son cours. À l'heure du dîner, au lieu de manger à la sauvette dans l'entrepôt, Elwin grimpa dans sa voiture et laissa Grattan s'engager dans le chemin de traverse. Dès que le nouveau marié ouvrit la porte de la maison, une odeur de soupe l'accueillit. Il découvrit une Mary affublée d'un grand tablier, ce qui lui donnait un air de petite bonne femme. Après avoir déposé un long baiser

dans le cou de sa dulcinée et s'être lavé les mains, il se dirigea vers la table mise pour deux.

— Quel bonheur ! soupira l'homme en s'asseyant sur une chaise. Que pourrais-je demander de plus ?

— De manger, s'amusa Mary. As-tu faim ?

En fait, il aurait tout avalé, comme un ogre, mais Mary s'était contentée de faire cuire du pain, ainsi qu'une épaisse soupe aux légumes. Après s'être installée en face de son mari, elle lui versa deux louches de liquide fumant où flottaient de gros yeux.

— J'ai eu de la visite ce matin, déclara Mary.

— Ah oui ! Agathe est venue ?

— Non, un grand chien jaune. Il semblait connaître la place et reniflait un peu partout.

— Attention, il pourrait être dangereux. Souvent, ces toutous errants deviennent aussi féroces que des loups.

— Pas de saint grand danger, si tu le voyais. Je n'ai jamais vu un animal aussi maigre. Ses flancs collés attirent la pitié. Jamais il n'aurait la force d'attaquer. Non, au contraire, il m'a l'air très doux. Il ne semble pas avoir de maître, mais plutôt en chercher un. Il a disparu dans le bois après avoir mangé le bol de soupe que je lui avais donné.

— Bizarre, reprit Elwin, loin de considérer la présence de l'animal comme une priorité.

Mary s'amusa tout l'après-midi dans la terre, plantant les petites semences que son mari lui avait apportées. Le sol ameubli, noir et riche était tout de même envahi par les radicelles, rhizomes et racines adventives mises à nue par l'arrachage des souches. Même si le travail demandait force et patience, Mary se sentait bien. Pour la première fois depuis son départ de l'Irlande, elle renouait avec l'essence même de la vie. Cela lui rappelait les champs de pommes de terre qu'elle cultivait avec son vieux père et la constance qu'elle devait déployer pour débusquer les doryphores.

Pendant qu'elle s'acharnait sur les racines récalcitrantes, mentalement, Mary mettait au point le plan de son potager. Ici, le sol possédait la richesse des alluvions déposées au fond de l'ancienne mer de Champlain et rien qu'à sentir le grain de la terre entre ses doigts, la jeune femme savait d'avance que son jardin lui donnerait de beaux légumes. Mais pour son premier essai, elle restreignait ses ambitions, se contentant de tester au fur et à mesure le rendement du sol, quitte à augmenter la superficie et la cadence de sa production d'une année à l'autre.

Dès que Mary eut commencé à bêcher, le grand chien jaune refit surface, l'accompagnant dans son travail.

— Aurais-je déterré un de tes os ?

Et effectivement, comme pour lui répondre, la bête se mit à gratter à l'endroit même que Mary venait tout juste de nettoyer.

— Eh, le chien ! Pousse-toi plus loin, tu me déranges, disputa la jeune femme. Tu veux faire des trous ? *Go !* Va jouer ailleurs.

Rien à faire ! L'animal reniflait le sol à ce point précis, comme si quelque chose y avait été enfoui.

Pour se débarrasser de ce toutou gênant et crotté, Mary lui concéda un second bol de soupe en espérant qu'il disparaîtrait dans le boisé comme la première fois. Mal lui en prit, car le canidé se trouvant bien accueilli, faut-il croire, décida de rester dans les parages, se couchant même sur la grosse pierre plate qu'Elwin avait conservée et sur laquelle les amoureux s'assoient souvent. Mary conclut qu'il valait mieux le laisser digérer en paix, et s'il ne voulait vraiment pas partir, pourquoi ne le garderait-elle pas ? Il affichait une bouille sympathique, d'autant plus qu'il aimait sa soupe. Un bon bain, un coup de brosse vigoureux, quelques repas enrichis et le tour serait joué.

Lorsqu'Elwin termina sa journée au magasin général, il plaça dans sa voiture charrue, herse, bêche, houe, faux, fourche et râteau et se dirigea vers le 2^e rang. Il était content de rapporter tous ces instruments aratoires, ce qui signifiait que bientôt son rêve prendrait forme et qu'il verrait les résultats de ses efforts. En arrivant chez lui, quelle ne fut pas sa surprise de trouver l'animal décrit par Mary, profitant de la vie sur la pierre plate.

— Mais je te connais, toi !

En fait, l'Irlandais venait de reconnaître le chien de Cyril Duclos, l'ermite. Et comme un éclair, le film du drame s'imposa dans sa tête. Et repassait devant ses yeux, comme si cela se reproduisait à l'instant présent, l'image de l'ascète qui flambait, puis la bête couchée sur cette même roche et dessous laquelle il avait tiré une couverture pour étouffer les flammes qui consumaient le reclus. Elwin secoua la tête afin de chasser ces mauvais souvenirs, les forçant à retourner dans son subconscient. Que faire de ce cabot à moitié mort ? Les puces et les tiques devaient en faire leur délice. Il fallait voir son pelage dégarni où des touffes de poils manquaient ici et là, laissant percer une peau galeuse. Lorsqu'Elwin s'approcha de lui, le chien se leva péniblement et se colla contre les jambes de son nouveau maître.

— Viens, le chien, on va manger et prendre un bon bain, après, on verra. Mary, regarde ce que j'ai trouvé, le labrador de Cyril !

— Tiens, si ce n'est pas mon ami ! s'exclama Mary en sortant de la maison.

— Imagine, continua Elwin, ça fait plus de dix mois qu'il vit dans le bois. Je ne sais pas comment il a réussi à survivre, sinon en tuant et en se nourrissant comme le font les loups. Que dirais-tu de le garder avec nous ? demanda l'Irlandais.

La jeune femme avait déjà songé à cette solution et d'ailleurs, l'air piteux du chien aurait attiré la compassion de n'importe qui.

— Je pense que je dois bien ça à l'ascète, termina l'homme. Mary, sors-moi une grande cuvette et du savon de pays, on va le forcer à changer de peau. Viens, l'ami, commanda-t-il à l'efflanqué. Que dirais-tu de faire un brin de toilette ?

Le chien jaune était tellement épuisé qu'il n'engagea aucune résistance. Comme une demoiselle de qualité, il se laissa porter jusqu'au bac savonneux, et les oreilles rabattues, les yeux à demi-fermés, la queue entre les deux jambes, il subit sans broncher le lavage, le dégrassage, le rinçage et le séchage. Peu solide sur ses pattes, l'animal vacillait et frissonnait. Et puis ce fut au tour de Mary d'entrer en action. Sa brosse à plancher dans les mains, elle se mit à frotter la robe de leur nouveau compagnon afin de faire tomber gales, bestioles et bardanes qui s'accrochaient aux poils dorés. Mis à part sa maigreur extrême, personne n'aurait reconnu le visiteur de ce matin.



Depuis le mariage de l'Irlandais, une rumeur circulait dans le village. Élise, plus particulièrement, s'inquiétant du bon ordre des choses, se demandait d'où Elwin tirait sa fortune, car fortune il devait bien exister pour se payer des outils, un cheval, un lot, une maison, des noces et quoi encore... L'immigrant était arrivé ici, se disant pauvre comme Job, vivant durant plus d'une année à leurs dépens, et maintenant, le voilà qui puisait de l'argent dans ses poches comme un magicien des lapins de son chapeau.

Le bibi hautement juché sur sa tête garnie de boucles brunes, exhibant ainsi la finesse de son cou, et la taille cintrée dans sa robe à tournure de couleur paille, la femme de l'huissier s'indignait de l'état des choses devant Lucie Cartier. Cette dernière fixait obstinément la bouche écarlate de sa cliente comme si elle craignait qu'il n'en sorte soudainement une couleuvre. Lucie avait pourtant la réputation d'être modérée dans ses propos, mais cette fois, elle ne put s'empêcher de répondre.

— Madame Dandonneau, vous avez bientôt fini de parler contre Elwin O'Reilly ? Il reste encore notre employé et jamais je n'admettrai que vous le calomniez de la sorte.

— Dans ce cas, chère amie, vous êtes-vous seulement demandé d'où vient tout cet argent ?

— Non, et cela ne me regarde pas. Faites donc la même chose que moi, madame Dandonneau.

— Et laisser passer l'occasion de lui réclamer une année de pension en arrérages ? Il nous a dupés, mon mari et moi. Était-ce un voleur dans sa vie antérieure ? Nous l'ignorons. L'Irlandaise aurait-elle tout payé de ses deniers ? Nous ne le savons pas plus.

— Madame, je le répète, cela ne vous regarde pas. Cessez de parler à travers de votre chapeau et d'émettre des suppositions insultantes. À force de déblatérer, vous ne réussirez qu'à vous isoler et faire fuir tout le monde autour de vous. Ce n'est pas en dénigrant les nouveaux arrivants que vous assurerez leur intégration. Rappelez-vous bien, il y a peu de temps encore, j'ai vu arriver au bras de l'huissier une fille de la ville dont les conditions de vie étaient, disons, discutables et, à ce moment, pour nous aussi elle n'était qu'une étrangère...

Élise Dandonneau refusa d'entendre le reste. Sa robe balayant le rude plancher de bois, elle tourna les talons et

partit brusquement, forçant la clochette perchée au sommet du battant à donner du grelot. Lorsque la porte réintégra finalement son cadre, la patronne lança subitement :

— Bon débarras !

Lucie avait exprimé sa frustration si bruyamment que son mari se porta au-devant d'elle, l'Irlandais le suivant de près.

— Bonyenne, ma femme, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Une pie-grièche vient tout simplement de vider les lieux.

Et pour modérer son mécontentement, Lucie décocha un clin d'œil complice à l'Irlandais. Même faite à la dérobée, cette œillade n'échappa pas à son époux. Ombrageux, ce dernier pinça les lèvres et se dirigea vers la caisse enregistreuse.

Elwin n'avait pas aussitôt quitté le magasin que le commerçant se rapprocha de Lucie, l'invitant à se rendre au pied de l'escalier. Ce coin discret servait également à vider les griefs matrimoniaux. À cet endroit, ils pouvaient se permettre de se disputer tout en surveillant la porte de l'établissement. Lucie comprit tout de suite ce que voulait son mari.

— Peux-tu m'expliquer ? commença-t-il.

— Rien de plus facile, brava la femme. Élise Dandonneau a malicieusement profité de sa venue ici pour déblatérer sur le compte d'Elwin. Et tu seras d'accord avec moi, jamais je n'endurerai que mon magasin devienne un lieu de dénigrement. J'ai une réputation à soutenir. Aucun de mes ancêtres Dubois n'aurait toléré...

— Et tu penses, coupa sèchement son mari, qu'on gardera notre clientèle de cette manière ? Élise Dandonneau est capable de nous boycotter et d'acheter ailleurs. Pire, elle peut nous faire perdre notre commerce et s'en porter

acquéreur par la suite. Tu la connais et tu as vu jusqu'où elle peut aller, elle ne se gênera pas. Et cette œillade à l'Irlandais ?

— Franchement, François Cartier, si tu ne peux supporter un misérable clin d'œil à Elwin, qui fait la moitié de mon âge, tu n'es pas arrivé au bout de tes peines. Je ne t'ai jamais manqué de respect en faisant des minauderies aux autres hommes.

Et sur ces mots, Lucie quitta la cage de l'escalier pour retourner derrière son comptoir, s'obligeant ainsi à reprendre sa contenance et à respirer par le nez. Ce commerce lui appartenait de plein droit. Que celui qui lui servait d'époux ne l'oblige jamais à le lui rappeler...

À quelques rues du magasin général, Élise Dandonneau marchait d'un pas militaire. Les premiers rayons de la belle saison remportaient une victoire éclatante et chacun mettait le nez dehors, tentant de tirer profit du soleil. Certains avaient déjà les mains dans la terre et s'apprêtaient à préparer le jardin, d'autres vérifiaient l'état des fleurs vivaces, ou encore goûtaient les joies d'une simple promenade sur le bord du Richelieu. Les paroissiens donnaient du bonnet à droite et à gauche, s'arrêtant quelques instants pour jaser avec un parent, un voisin, un ami ou bien une vieille connaissance. Normalement, Élise Dandonneau aurait salué chacun d'eux, mais aujourd'hui, elle avait le cou rentré dans le col de sa robe et, pareille à un char blindé, elle passait à côté d'eux sans saluer personne. Le bec pincé, elle regardait droit devant elle, espérant se rendre le plus vite possible à la rue Choquette. Élise fulminait. Elle avait été insultée par cette petite commerçante de rien du tout et, à bien y penser, elle exigerait réparation. On n'humilie pas une Sigouin ! Arrivée à la maison de pierres, la femme se débarrassa déjà d'une partie de sa frustration en chargeant Agathe, qui reçut le

châle, le chapeau et le sac à main de sa patronne comme s'ils eussent été des boulets tirés à bout portant. Jusqu'au retour de son mari, Élise campa près de la fenêtre, donnant sur la station de chemin de fer, et ordonna qu'on ne la dérange pas.

Secrètement, Élise fit son examen de conscience et avoua que toutes les paroles ou actions entreprises contre le couple O'Reilly lui étaient dictées par la jalousie. Dès l'instant où elle avait vu l'Irlandais entrer dans sa maison en compagnie du curé Durocher, elle en était tombée amoureuse. Les beaux yeux verts de l'immigrant semblaient lui dire : « Excusez-moi d'être là. » On recueillait bien un chien battu, alors comment aurait-elle pu refuser son toit à ce beau ténébreux ? Pour une Élise nouvellement mariée, aussi peu que deux ans, et qui avait été rapidement mise devant une évidence plutôt décevante : question couchette, monsieur Dandonneau la comblait peu et la vie était passablement ennuyeuse. Bien sûr, elle demeurait dans l'une des plus belles maisons de la ville et Joseph la couvrait de bijoux et de fourrures, mais il lui manquait l'essentiel. En vérité, le sang bouillait dans ses veines et stagnait dans celles de son époux. Elwin transportait avec lui ce vent de fraîcheur que donnait la jeunesse et mettait encore plus en relief la fougue passionnelle que l'huissier ne réussissait plus à assumer et qui affligeait tant sa femme. Même si Élise savait que l'Irlandais n'était pas pour elle, au moins, il la faisait rêver. Alors, le jour où elle avait aperçu cette rousse qui s'était réservée pour lui depuis son Galway natal, son sang n'avait fait qu'un tour et dès lors, elle a vu dans cette Irlandaise une rivale à éliminer et la meilleure manière qu'elle avait trouvée pour y arriver était à travers l'Irlandais. Comme elle aimerait les faire souffrir...



Avec l'aide de Mary, une bonne dose de courage et beaucoup de détermination, Elwin s'attaqua au terrain défriché au printemps dernier et tenta de le transformer en lot cultivable. Essayant de mettre en pratique les principes inculqués par son père, le jeune immigrant se trouvait confronté à une réalité : faire de la terre neuve n'était pas donné. Grattan lui donnait un sérieux coup de main pour tirer les racines pivotantes et traçantes, soit celles trop profondément enfouies pour être manipulées. De son côté, Mary faisait la chasse aux racelles et rhizomes tenaces, délogeant fougères, bulbes et couverture végétale qui se nourrissaient des sels minéraux produits par les arbres. Par prudence, la jeune femme déposait les déchets dans le vieux baril et entretenait le feu qui brûlait pratiquement jour et nuit. Il fallut plusieurs jours et dix fois plus de labeur pour réussir à éclaircir un carré de terrain grand comme celui de la maison. Tout en sachant que la période des semailles était largement dépassée, Elwin sortit sa charrue et traça quelques sillons. Sa joie ne se traduisait pas et seule Mary pouvait la comprendre. Quelle fierté pour ces deux immigrants que de parvenir à creuser une entaille dans leur terre d'adoption. Malgré le regard critique des autres et le doute qui les avait si souvent assaillis, ils y étaient arrivés.

Juste pour sa satisfaction personnelle, Elwin et Mary prirent chacun une poignée de graines et laissèrent tomber des semences dans la terre chaude de cette fin de juin. Maintenant, il ne restait qu'au ciel à leur envoyer un fils, un enfant qui serait nourri par le sang et le lait de l'Irlande, mais qui planterait ses racines dans le sol qu'ils venaient d'ameubler.

Mary bichonnait son jardinet, le protégeant du mieux possible contre des petites bêtes affamées comme la marmotte, mais il se passait là un phénomène qu'elle ne contrôlait pas. Chaque matin, elle trouvait un coin de son potager si bien labouré qu'il n'y poussait rien. En fait, elle soupçonnait le chien jaune de venir y fourrer ses pattes et son museau. Le jour, l'animal s'incrustait sur la roche plate. Il aurait pu cuire et cela n'aurait pas surpris ses maîtres, mais la nuit, il sortait de la maison et baraudait dans le bois comme il le faisait probablement depuis la mort de Duclos. Mis à part cette vilaine habitude, le cabot était de bon poil.

— J'ai l'impression que le chien cherche quelque chose, affirma Mary.

— Oux plutôt quelqu'un, rétorqua son mari.

Et spontanément, le nom de Mika revint dans la tête de l'Irlandais.

— Viens, Mika.

Et la bête squelettique se lova contre lui.

— Tu peux essayer longtemps, l'ami, dit-il en grattant l'animal dans le cou, ton maître est bel et bien mort.

— Qu'avez-vous fait du corps de Cyril ? demanda soudainement Mary.

Silence.

— Comment l'oublier ?

Elwin prit quelques minutes de réflexion. Ressasser cette histoire le rendait triste et sombre.

— Placide Vincent et moi, nous avons placé les restes dans un cercueil de pin et dès que le curé eut chanté son *libera*, nous l'avons enterré en retrait du cimetière.

— Comme un apostat, un suicidé ? Dans ce cas, que veut le chien ? demanda Mary encore plus intriguée. Lorsque tu as démoli la cabane de l'ermite, y aurait-il quelque chose que tu as laissé et qui lui ferait penser à son maître ?

— Pas que je sache, répondit l'Irlandais. J'ai pris la peine de tout brûler, sauf les objets compromettants, que je t'ai d'ailleurs montrés, rappelant sa vie antérieure.

— Tu parles des articles de journaux et du collier retrouvés avec l'argent ? Tu ne les as donc pas détruits ?

— Non, je les ai enfouis sous le carré de la maison.

— Quoi ? Tu veux dire que nous vivons avec les vestiges de... ?

— Ça ne dérange personne, affirma Elwin.

— Oui. Moi la première et le chien à ce que je vois.

— Impossible que Mika sente cela. Il a beau avoir du pif, mais il ne peut tout de même pas flairer à travers le mur de pierres.

À la fois en colère et sceptique, Mary dut se contenter de cette explication pour le moins simpliste.



Tous les jours, Albert s'activait à construire sa maison. Avec l'aide de Ti-Phil, les travaux avançaient rapidement. Agathe n'en pouvait plus de subir les sautes d'humeur quotidiennes de sa patronne. Dès qu'elle avait su qu'Agathe avait l'intention de se marier, il n'était pas de journée où Élise ne la houspillait pas. Elle relevait constamment des points négatifs sur le ménage, la nourriture ou la manière d'élever Hector. La femme de l'huissier maniait avec doigté la carotte et le bâton. Vingt fois par jour, elle menaçait Agathe de la remplacer, mais ne trouvait aucune fille au pair prête à supporter son caractère. Chacun dans le village connaissait les frasques de madame et les mères ne voulaient pas y envoyer leur adolescente. Élise avait beau chercher en dehors de leur petite communauté, aucune demoiselle ne désirait être placée chez les Dandonneau.

Ainsi, tous les soirs, Agathe montait au 2^e rang et après avoir évalué l'avancement des travaux, elle traversait la ligne imaginaire qui séparait leur terrain de celui des Irlandais et allait tenir compagnie à Mary. Les deux femmes éprouvaient une réelle amitié l'une pour l'autre et, à vrai dire, la nouvelle résidente du 2^e rang comptait les jours avant l'arrivée de la bonne des Dandonneau.

— Je n'en peux plus, se plaignait une Agathe durement malmenée par sa patronne. Elle va me rendre folle. Aujourd'hui, madame a fait un saut au presbytère afin de réclamer qu'on lui donne une jeune orpheline du couvent. J'imagine que le curé Durocher n'a pas acquiescé favorablement à sa demande ou lui a servi un sermon, car elle est revenue à la maison, les dents serrées et le verbe acerbe.

— Console-toi, Agathe, ton logis est presque prêt et d'ici peu tu deviendras ma voisine.

— Je ne vis que pour ce jour béni.

Le 28 septembre, en l'église Saint-Mathieu-de-Beloëil, Albert Préfontaine épousa en juste noce mademoiselle Agathe Rousseau. Personne ne s'étant opposé à leur union, c'était donc sous le regard attentif des témoins, Elwin O'Reilly et Adélarde Noiseux, qu'Eugène Durocher procéda à la cérémonie. La mariée était éblouissante dans sa robe de mousseline blanche. Dans ses cheveux, elle avait piqué ça et là des fleurettes d'hortensias roses. Ses mains, gantées de dentelle, se refermaient sur un bouquet de ces mêmes hydrangées retenues par un large ruban de satin. Dans ses pieds, de fines bottines à boutons réduisaient de beaucoup les quelques pouces qui lui manquaient pour rejoindre son mari. Albert n'était pas en reste et portait un complet gris souris sorti directement du magasin général Cartier. Le gilet tranchait sur la blancheur de la chemise dont le nœud papillon rappelait la couleur de l'habit. Son chapeau haut

de forme posé sur le prie-Dieu, Albert promettait à la jeune femme à côté de lui amour, fidélité et assistance devant l'adversité. Puis il avait glissé un simple jonc dans l'annulaire gauche de la main tendue. Le curé Durocher ne manqua pas de réitérer les devoirs de l'union conjugale, dont celui de la procréation.

Les nouveaux mariés s'octroyèrent deux jours de liberté, oubliant pour la durée d'un court séjour à Montréal tous leurs tracas. Pour le temps de ce voyage de noces, Hector serait sous la bonne garde de son parrain, de sa marraine et de Mika. Sur le quai de gare de la station de Belœil, une valise à leurs pieds, les amoureux patientaient. Derrière son rideau de dentelle, Élise Dandonneau rageait. Dès la première publication des bans, elle avait été tentée de mettre un grain de sable dans l'engrenage, mais Joseph n'appréciait guère cette hargne dirigée contre celle qui les avait si bien servis pendant des années. Forcé par de vaines discussions, il avait fini par élever le ton et interdire à sa femme quelque déclaration que ce soit. L'huissier commençait à douter que seule la jalousie poussait Élise à agir de la sorte. Cette fois, elle avait obéi et il espérait sincèrement qu'elle reviendrait à de meilleurs sentiments, car d'ici deux jours, une nouvelle domestique arriverait chez eux.

Ainsi, Élise ruminait sa défaite. En fait, elle venait d'essuyer deux échecs consécutifs : l'Irlandais lui avait échappé, de même qu'Agathe Rousseau. Maintenant, elle ne pouvait plus rien faire, mais Élise Sigouin prendrait sa revanche... Elle n'avait pas dit son dernier mot.

Le premier hiver passé au rang de l'Irlandais ne fut pas des plus faciles. Presque condamnés à vivre entre quatre murs, Elwin et Mary comptaient les jours qui les séparaient du printemps. En fait, il en restait trop pour que leur nombre se transforme en attente réelle de la belle saison. Quasiment tous les matins, Elwin attelait Grattan au traîneau et, de peine et de misère, se rendait au magasin général. De là, il continuait à faire des livraisons et à travailler dans l'entrepôt. Souvent Mary lui reprochait de rencontrer des gens, de parler, de discuter avec eux, enfin d'exister normalement. Ainsi, comparait-elle l'existence active de son mari à la sienne qui, privée d'action, de défi et surtout de présence humaine, la déprimait au plus haut point. Elwin revenait tard le soir et recevait les doléances de sa femme comme autant de blâmes. Seule toute la journée, Mary s'étiolait, perdant l'appétit et le goût de vivre. Elle ressemblait à une survivante. Parfois, elle était si indolente et amorphe qu'elle négligeait même de faire le souper, prétextant qu'ils n'étaient que deux et que les restes de la veille feraient l'affaire.

— Pourquoi ne vas-tu pas visiter Agathe, faire de la raquette ou simplement jouer dehors avec Hector? lui demanda son mari. Peut-être qu'à deux...

— Oublie ça, coupa aussitôt Mary. La dernière fois, Agathe s'est montrée si froide et désagréable que j'ai renoncé à la revoir. De plus, elle doit s'occuper d'Hector qui, soit dit en passant, se transforme en véritable petit monstre. Sa mère lui passe tous ses caprices. Heureusement, il me reste la messe du dimanche, continua-t-elle en soupirant, sinon je serais aussi cloîtrée que mes deux sœurs en Irlande.

— Prends patience, le printemps reviendra et tu pourras jardiner à ta guise. Et si nous avons un enfant ? Nous en rêvons depuis si longtemps.

— Pour m'enfermer encore un peu plus au fond de ce maudit rang ?

Elwin se posait de sérieuses questions. L'automne dernier, Mary paraissait gaie et même philosophe. Avec un plaisir contenu, elle envisageait de terminer la décoration de la maison, coudre et regarnir sa garde-robe. Des esquisses agrandies et améliorées de son jardin dormaient même dans un des tiroirs de la commode de cuisine. Que s'était-il passé pour qu'elle devienne si morose ? Mary repoussa donc aux calendes grecques leur projet de fonder une famille.

Mettant ses récriminations sur le compte de la déprime propre à février, Elwin proposa à sa femme de convier les Préfontaine à une partie de cartes. Pour quelques heures leur univers tournerait autour des victoires et des défaites d'un divertissement simple, mais jugé apte à distraire. Agathe et Albert, traînant dans leur sillage un Hector turbulent, acceptèrent l'invitation avec joie. Mary retrouva le sourire et renoua avec Agathe. Faisant équipe, les deux jeunes femmes dominaient le jeu et ne se privaient pas pour faire mordre la poussière à la gent masculine qui prenait leurs revers avec philosophie. L'expérience fut tellement positive que les voisins se promirent de recommencer plus souvent. Portant dans leurs bras un Hector endormi,

Agathe et Albert affrontèrent la température polaire durant quelques minutes et réintégrèrent leur maison. Pour la première fois depuis des semaines, Mary se coucha heureuse, sans vague à l'âme, sans crainte du lendemain, indifférente à l'éloignement. Sous le couvert des draps glacés et dans le but de se réchauffer mutuellement, la jeune femme offrit à Elwin, rendu guilleret par le vin de pissenlit ingurgité en compagnie d'Albert, ce qu'elle lui refusait depuis quelques jours. L'Irlandais profita de l'aubaine, même qu'au milieu de la nuit, il en redemanda. Pour mettre un terme aux supplications de son mari, Mary fit diversion, prétextant avoir un urgent besoin du pot de chambre. Au bout de quelques minutes, entendant son homme ronfler, elle descendit dans la cuisine afin de placer un quartier de bois dans le foyer. Elle enfila d'épais bas de laine et jeta sur ses épaules une couverture d'appoint. Dieu que l'hiver se faisait difficile dans ce pays ! Isolée au fond d'un rang, elle vivait une réclusion semblable à celle de l'ermite. Elle n'avait jamais connu l'ascète, mais elle éprouvait une vive sympathie pour le pauvre bougre qui traversait la dure saison dans une cabane d'infortune, bâtie avec des planches de si mauvaise qualité qu'on aurait juré du carton. Fallait-il qu'il tienne à l'anonymat !

Maintenant, il faisait chaud dans la pièce et le feu ronflait dans l'âtre. Mary tira la chaise berçante près du foyer et profita de la chaleur. Doucement, sous l'effet de la tiédeur ambiante, elle s'endormit. Oh, pas bien longtemps, jusqu'à ce qu'un bruit inhabituel la réveille. Puis plus rien. Que le silence et le bois qui pétillait dans la cheminée. Mary tenta de retrouver le sommeil, mais n'y arriva pas. À chaque instant, elle écoutait, attendant que le va-et-vient se reproduise à nouveau. Puis, lasse de rester inutilement aux aguets, elle se rassura, se disant que le chien avait probablement

heurté un objet. Pourtant, le son provenait bien d'en bas, possiblement de l'endroit qui tenait lieu de cave. Non, ce ne pouvait être le cabot, car il dormait sur le tapis de la cuisine.

Le lendemain matin, Elwin trouva sa femme assise près du feu éteint, une couverture sur la tête. Doucement, il la réveilla.

— Que fais-tu là, ma belle ? Monte dans la chambre, le lit doit être encore tout chaud. Je vais me débrouiller seul.

Sans discuter, Mary s'exécuta et se lova au milieu du lit à deux places. Se rendormir ne fut l'affaire que de quelques secondes. Elwin se posait des questions. Pourquoi sa femme avait-elle couché ici, près de la cheminée ? Elle avait probablement voulu entretenir le foyer et s'était tout simplement assoupie. Le commis des Cartier avala une bouchée de pain et goba un grand verre de lait, puis se rendit à son travail, mais il ne se sentait pas tranquille. Visiblement, Mary filait un mauvais coton et vivait difficilement l'isolement de l'hiver. Il fallait lui donner raison, elle sortait peu. Pourtant elle pouvait voir son amie Agathe aussi souvent qu'elle le désirait, personne ne l'en empêchait. Quand la déprime se faisait trop sentir, Elwin aurait bien aimé demeurer avec elle, mais il ne pouvait se le permettre. De quoi vivraient-ils ? Et comme il ne lui restait plus un sou de l'argent trouvé chez Cyril Duclos, valait mieux trouver une autre source de revenus. Ne levant pas le nez sur l'emploi offert par les Cartier, Elwin s'était préalablement entendu avec François pour se rattraper financièrement durant la saison morte et profiter d'un congé estival pour cultiver son lot.

Elwin ambitionnait de développer quelques terrains pour ensuite les vendre aux gens de la ville qui cherchaient des endroits calmes pour vivre. En fait, il pouvait se permettre de diversifier ses enclaves, en défrichant un certain nombre et en gardant d'autres en bois debout, sans compter qu'une magnifique érablière n'attendait qu'un

preneur. Lorsqu'après sa journée de travail il rentra à la maison, la place était froide. En apparence, ça faisait longtemps que Mary n'avait pas chauffé. Sa première réaction en fut une de colère. Comment sa femme avait-elle pu laisser le feu s'éteindre ? Dehors, il gelait à pierre fendre. Rapidement, Elwin fit une flambée et seulement après s'inquiéta-t-il de l'absence de Mary. Elle devait se trouver chez Agathe, mais pour plus de sûreté, il l'appela. Sa voix résonnait dans l'espace inoccupé des grandes pièces. Puis, comme il n'obtenait pas de réponse, et pour en avoir le cœur net, il monta à l'étage. Mary était couchée exactement au même endroit que lors de son départ.

— Mary, es-tu malade ? demanda-t-il en brassant les couvertures.

Aucune réaction. Pourtant elle respirait...

— Mary, qu'est-ce qui ne va pas ?

La jeune femme sortit des limbes où elle s'était réfugiée.

— Tu n'es pas parti travailler ? l'interrogea-t-elle la bouche pâteuse. Attends, je descends faire ton déjeuner.

Elwin la réorienta dans le temps. Chose certaine, Mary ne réalisait pas qu'elle avait dormi toute la journée.

— Cette nuit, j'ai entendu un bruit provenant de la cave, comme une chaîne qu'on aurait tirée. J'ai donc passé une partie du temps à surveiller.

— Pourquoi ne pas m'avoir réveillé ?

Mary ne lui donna aucune réponse. Elle flottait encore dans un monde de vapeur.



Au presbytère, l'excitation était à son comble. Ernestine ne tenait plus en place et malgré son âge avancé, elle avait fait des frais pour attendre le nouveau venu. Dans sa

toque grise, elle avait épinglé une dentelle et avait revêtu son plus beau tablier. Le curé Eugène Durocher, les deux mains enfouies dans les poches de sa soutane faisaient les cent pas dans le corridor et à chaque aller-retour, il piquait le nez dans le carreau de la fenêtre pour voir si son jeune vicaire n'apparaîtrait pas. Enfin, le diocèse de Saint-Hyacinthe l'avait écouté ! La paroisse s'agrandissait constamment, dessinant de nouvelles rues, ouvrant des rangs plus au nord, si bien que le pauvre pasteur arrivait difficilement à assumer correctement son ministère. L'ajout d'un prêtre s'imposait. Monseigneur La Roque avait fini par entendre les doléances de son subordonné et dépêcha Victor Dubois, fraîchement ordonné, dans la paroisse de Saint-Mathieu. Le prélat connaissait le curé Durocher comme possédant une poigne solide. Ainsi, il saurait mettre l'ancien séminariste à sa main et en faire un bon abbé.

Timidement, Victor Dubois entra par la porte de côté, là où on ne l'attendait pas. Une valise de carton bouilli à ses pieds, il frappait un ou deux petits coups secs, puis patientait de nombreuses minutes avant de recommencer. Si Ernestine n'avait pas satisfait sa curiosité et ne s'était pas penchée sur l'ombre noire qui obscurcissait la vitre de la porte-fenêtre, le jeune prêtre aurait poireauté encore sur le perron.

— Pour l'amour de Dieu, que faites-vous là ? demanda-t-elle en ouvrant le battant.

— Je suis le nouveau vicaire, s'excusa l'abbé.

— Pourquoi n'êtes-vous pas passé par en avant ? Monsieur le curé Durocher vous attend de ce côté.

— Je ne voulais pas déranger, continua l'autre.

— Dans ce cas, suivez-moi. J'en connais un qui va être surpris, articula la servante en pilotant le nouveau venu à travers les dédales du presbytère. Monsieur le curé, regardez donc qui nous arrive !

— L'abbé ? Je vous surveillais en avant, dit-il en montrant la fenêtre-témoin. Bienvenue à Saint-Mathieu.

Et Eugène Durocher avança une large main et secoua le frêle vicaire comme s'il eût été une branche d'où l'on voulait faire tomber une pomme.

— Victor Dubois, si je ne m'abuse ? continua le religieux.

— Exact, répondit l'abbé.

— Suivez-moi, reprit le curé en se dirigeant vers le petit salon. Madame Ernestine nous servira le thé, même si nous sommes à peu de temps du repas.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Déjà, la domestique arrivait avec un plateau en argent, fraîchement astiqué, et le déposa sur la table basse.

— Je vous présente madame Ernestine. Si vous manifestez quelques goûts particuliers, c'est à elle qu'il faut les confier. Sans vouloir m'enorgueillir, je crois que Saint-Mathieu possède la meilleure cuisinière du diocèse. Ceci étant dit, rappelez-moi donc, l'abbé, votre cursus personnel.

Le pauvre vicaire ne savait que déclarer. Il refusait de se vanter, mais il devait tout de même bien paraître auprès de son supérieur. L'évêque lui avait tellement louangé le curé Durocher, cet homme de tête qui se tenait à la barre de la paroisse depuis de nombreuses années. Victor Dubois devait se montrer à la hauteur du personnage, mais pas en dessous.

— Je suis né à Saint-Jean-Baptiste-de-Rouville, un humble bourg à l'ombre du mont Saint-Hilaire.

— Oui, oui, je connais, reprit le religieux en s'enfonçant dans les coussins comme s'il se préparait à écouter un long discours.

— Je suis l'aîné d'une famille de simples cultivateurs. Comme tous les enfants des environs, j'ai fait mes classes primaires à l'école du rang, puis j'ai entrepris mon cours

classique au petit séminaire diocésain et, pour terminer, j'ai fréquenté le grand séminaire de Saint-Hyacinthe.

— J'imagine que vos parents se réjouiront de vous savoir dans les parages. Avez-vous fait des stages ou suivi des cours plus spécifiques.

Cette fois, l'abbé ignorait ce qu'il devait répondre. Il se résolut à dire la vérité. Il ne sert à rien d'avantager ce qui peut se découvrir aisément.

— Non, rien de spécial.

— Bien, dans ce cas, votre jeunesse me favorisera. Je vous explique. Je prévois mettre en place certains mouvements, comme l'Association des enfants de Marie, par exemple, et pour arriver à mes fins, j'ai besoin d'un aumônier, jeune de préférence. Une autre chose qui m'importe beaucoup : le Saint-Office. Du fait que nous avons l'obligation de dire notre messe tous les jours, je désire offrir à nos paroissiens un second office religieux. Là-dessus, je vous reviendrai plus tard.

Le thé étant terminé depuis un certain temps, le curé reprit :

— Mais je vous retiens déjà trop, l'abbé. Madame Ernestine va vous conduire à votre chambre.

Le vicaire Dubois récupéra sa valise abandonnée dans la cuisine et suivit la vieille Ernestine. Tout en grimpant les marches, la responsable du bon ordre du presbytère tint à mettre immédiatement les choses au clair. Avec la présence du nouvel abbé, son travail ne doublait pas, mais presque. Alors, il faudrait que chacun collabore.

— Nous déjeunons à six heures, dînons à midi et soupons à six. Voici votre chez vous, déclara-t-elle en ouvrant la porte d'une minuscule pièce pour ainsi dire une cellule. Ici, juste à côté, vous avez une salle d'eau...

— Merci, madame Ernestine, coupa le petit abbé.

— ... et je ramasse les serviettes sales tous les jeudis, continua-t-elle. Les draps sont changés tous les deux mercredis et vous videz vous-même votre pot de chambre.

La servante du curé Durocher reprit donc son poste devant les fourneaux. En fait, tout ce qu'elle espérait était de ne pas avoir hérité d'une gueule fine. À voir le nouvel arrivant si frêle, il devait se cacher un estomac fragile ou nerveux sous cette soutane. Ernestine était prête à bien des concessions et des gymnastiques culinaires, mais elle ne voulait pas composer deux menus à chaque repas. Pendant que la bonne faisait griller de la farine pour épaissir son ragoût, Victor vidait sa valise. Une odeur de brûlé envahit la cage d'escalier, laissant douter de la compétence de la meilleure cuisinière du diocèse, selon l'appréciation même du curé. Dans ce cas, comment survivait-on dans les autres paroisses ?

Le jeune homme avait besoin de bien peu d'espace, quelques tiroirs pour y fourrer caleçons, camisoles, bas et mouchoirs, puis un crochet ou deux pour suspendre sa soutane de rechange et son pantalon. N'avait-il pas fait de pauvreté ? Puis l'abbé Dubois s'accrocha à la fenêtre et contempla la montagne qui l'avait accompagné toute son enfance, montrant aujourd'hui la face qui lui était cachée. La vitre était couverte de givre et laissait passer le froid de février. Victor observa le massif rocheux endormi sous une épaisse couche de neige. Et dire qu'au creux de ces parois rocailleuses se trouvait le plus joli plan d'eau douce qu'il n'avait jamais vu. Le lac Hertel comptait plus de dix mille ans d'âge. Victor se rappelle s'y être baigné à plusieurs reprises, mais aujourd'hui, le patinage et les sports d'hiver devaient avoir la cote beaucoup plus que la saucette. Rafraîchi par l'air glacial que laissait passer le cadrage de la fenêtre, Victor consulta sa montre de poche et conclut qu'il

avait amplement le temps de faire un roupillon avant de descendre pour le repas.

Dans chaque maison et commerce du village, on commentait allègrement l'arrivée du nouveau petit prêtre. Les Cartier l'avaient vu rentrer par la porte de côté et l'avaient trouvé frêle et chétif.

— Et encore là, nota Lucie, il porte un lourd manteau de drap. Imaginez lorsqu'il sort de la baignoire, il doit ressembler à une plume mouillée.

— Chose certaine, il aura besoin d'avoir les reins solides, le jeune vicaire, pour résister, déclara François.

— Ne t'inquiète pas, Ernestine s'occupera de lui et lui mettra un peu de gras sur le corps.

— Mais ça ne le fera pas grandir. Lorsqu'il se trouvera à côté de Ti-Phil Gendron, il va avoir l'air d'un enfant de cinquième année.

Après consultation, le curé confia la messe de six heures à son adjoint. Gonflée par les nombreux curieux, l'affluence à cette célébration augmenta considérablement, si bien que cela porta ombrage à Eugène Durocher, qui lui, officiait à sept heures. Ceux qui se rendaient à la première liturgie apprécièrent le vent de fraîcheur apporté aux vieilles habitudes religieuses, tandis que les autres trouvèrent dans la messe matière à satisfaire leur insatiable soif de voir et de savoir. À peine plus grand que les enfants de chœur, il fallait apercevoir le minuscule abbé dans sa chasuble brodée. On aurait dit un petit paquet de chair à saucisse, inséré entre deux crêpes. Dos aux fidèles, ne dépassait de la parure vestimentaire rigide qu'une tête, quelques pouces d'une aube de lin et des souliers noirs. Une fois l'appétit populaire satisfait, les choses reprirent leur cours normal et le curé récupéra sa part d'assistance.

— Dimanche prochain, l'abbé, vous serez responsable du sermon, déclara Eugène Durocher. Il faut que vous vous

fassiez connaître et que chacun puisse voir votre tempérament. Mes brebis ont l'habitude d'être brassées, mais gentiment. Certains fidèles, appartenant à d'autres paroisses, assistent régulièrement à notre liturgie, sous prétexte que leur pasteur se montre trop sévère. Loin de moi toute vile vanité, mais les gens font des milles pour entendre la messe à Saint-Mathieu, et ce, d'aussi loin que le village de Saint-Antoine.

— Vous mettez la barre haute, monsieur le curé.

— Mais non. Vous me semblez être un excellent orateur.

— Que Dieu m'assiste !

Et dans la froideur de sa cellule, assis devant la table qui lui servait de bureau, Victor Dubois tentait de pondre un sermon. Lorsqu'il réussissait à aligner quatre phrases, il les raturait aussitôt pour recommencer. Après avoir noirci plusieurs feuilles de papier, rempli le panier de ses écrits, demandé de l'aide au Saint-Esprit et souffert d'insomnie, le petit vicaire se présenta les mains vides à la messe du dimanche. L'évangile lu, il grimpa péniblement les marches de la chaire, comme si sa chasuble pesait trop lourdement, prit une grande respiration et s'accrocha au bord de son perchoir.

— Mes bien chers frères, mes bien chères sœurs. Je vous appelle mes frères, parce que je viens de chez vous et que mon père se réclame d'appartenir aux vôtres. La terre, je la connais bien. Celle qui tire de vos fronts des perles de sueur qui brûle vos yeux ressemblent en tout point à celles qui m'aveuglaient durant mon enfance. J'ai déjà fait connaissance avec la fatigue due au labeur. Je vous appelle mes sœurs, parce que votre pain goûte comme celui de ma mère et que votre cuisine est remplie d'une joyeuse marmaille tout comme l'était notre maison du rang de la Rivière Nord à Saint-Jean-Baptiste-de-Rouville. Notre foi est semblable

et s'abreuve à la même et seule source, celle du Christ mort sur la croix pour nous...

Le curé Durocher écoutait le sermon du vicaire et n'en revenait pas. Tout comme les apôtres, ce diable de petit abbé avait hérité du don de la parole, même plus, en se réclamant comme étant un des leurs, il faisait preuve d'humilité. Ainsi, par un simple sermon, Victor Dubois monta rapidement dans l'estime de son supérieur immédiat et sa renommée de prêcheur se fit connaître jusque dans les couloirs de l'archevêché.



Lorsqu'Elwin et Mary assistèrent pour la première fois à la messe célébrée par le nouveau religieux, ils furent surpris par le verbe du petit gars de Saint-Jean-Baptiste. Sa modération dans le discours et sa simplicité démontraient qu'il pouvait concilier pouvoir religieux et accessibilité, se rendant disponible aux simples gens, tout en laissant au curé les actes de toute-puissance envers les notables de ce monde. Aussitôt l'*ite missa est* prononcé, les deux Irlandais profitèrent de l'occasion pour rencontrer le jeune vicaire.

— Bonjour, monsieur l'abbé. Je me présente, Elwin O'Reilly, et voici mon épouse, Mary, dit l'Irlandais en tendant la main.

— O'Reilly, ce n'est pas de chez nous ?

— Non, nous sommes originaires d'Irlande et nous demeurons ici depuis plus d'un an. Nous faisons partie de ces nombreux réfugiés du choléra. Récemment, nous avons dressé notre campement dans le 2^e rang. Actuellement, deux familles habitent au nord du village, mais nous sommes persuadés que d'autres cultivateurs viendront se joindre à nous.

Ma femme et moi aimerions vous inviter à prendre un *irish breakfast tea*.

— Mmm... Vous piquez ma curiosité. Je passerai donc cet après-midi, ça vous va ?

— Nous vous attendrons, finit par dire Mary en souriant.

Les deux Irlandais regagnèrent leur maison, bien heureux de leur nouvelle rencontre. Mary ne perdit pas de temps et aussitôt le dîner avalé, elle nettoya la table et s'affaira à la confection d'un *barm brack*, soit un pain brioché irlandais, exactement comme sa mère le faisait lorsqu'elle était petite. Plongée dans ses souvenirs d'enfance, durant quelques minutes Mary retrouva sa fougue et, en pétrissant la pâte, elle se mit à chanter une vieille chanson du Galway. Elwin se félicitait d'avoir invité le vicaire Dubois. Si cela pouvait rendre le sourire à sa femme. Puis, devant cette différence de comportement, il osa une question :

— Tu t'ennuies du pays, ma belle ?

Mary ne put répondre, mais des larmes accrochées à ses paupières parlèrent pour elle. Évitant de se faire reprocher d'être dans ses jambes ou un membre inutile, Elwin se réfugia près de l'âtre et, songeur, il observa Mary. Il s'interrogeait sur les raisons qui, depuis quelques semaines, plongeaient Mary dans ces accès de mélancolie. Il la connaissait depuis son enfance et elle n'était pas du genre à traîner sa tristesse comme un drapeau en berne. Jamais il ne l'avait vue dans cet état. Vivement que l'hiver finisse.

L'arrivée du petit abbé créa une agréable diversion dans la maison du 2^e rang. Pour la seconde fois, les O'Reilly recevaient chez eux et, même s'il s'agissait d'un étranger, ils ne ressentaient pas le besoin de protéger leur différence. Toute réflexion faite, le vicaire était aussi un immigrant et bien qu'il vienne du village d'à côté, il devait également se

tailler une place dans la communauté belœilloise. Bien que timide, le sourire de Victor apporta un vent de fraîcheur aux deux Irlandais. En hôte prévenant, Elwin invita le jeune abbé à s'installer près du feu, où il jeta une bûche additionnelle.

— Chauffez-vous le bois de votre terre ? demanda le prêtre pour casser la glace.

— Oui et non, tout dépend de l'essence. L'érable et le bouleau blanc ont tout avantage à sécher durant une année. Actuellement, j'écoule ce que mon prédécesseur avait amassé.

Curieux et entraîné à faire parler les personnes, le vicaire s'intéressa à l'histoire d'Elwin et de Mary. Comme à tous les gens de ce pays, on lui avait fait le triste récit de la grande famine et de ses conséquences, mais pour la première fois, il pouvait écouter ceux qui l'avaient vécue. Véritable plaidoyer de cette tragédie humaine, Elwin raconta son enfance, le choléra, le décès de sa famille sur cette terre d'Amérique pressentie comme une terre promise, ainsi que sa difficile adaptation à cette rude contrée. Mary avait déposé un cabaret sur la table basse et servait le *irish breakfast tea*. Visiblement, elle était très heureuse de recevoir et de faire goûter la cuisine du Galway. À son tour, elle dévoila certains pans de sa vie, du temps où elle vivait dans la maison du vieil Andrew.

— Ainsi, vous avez rejoint celui que le Ciel vous avait destiné ? déclara le vicaire en se léchant le bout des doigts.

— Oui, mais il m'a d'abord fallu attendre le décès de mon père. J'ai laissé de la famille là-bas. Sans m'avoir adressé un au revoir, mon frère, grassement pourvu par la vie, m'a abandonné sur le quai du port, tandis que mes deux sœurs, cloîtrées dans leur couvent, ne pouvaient que prier pour moi. Tout coïncidait et les astres étaient alignés. Il ne me restait plus qu'à m'incliner et retrouver mon amoureux, conclut-elle.

— Voici l'histoire des deux Irlandais de Belœil, récapitula Elwin.

— Votre passé m'intéresse beaucoup, et ici, ce n'est pas le religieux qui parle. J'ai sensiblement le même âge que vous et je dois avouer que l'Église décourage ce genre de partage avec les paroissiens. En fait, elle préfère que les relations interpersonnelles soient pratiquées avec une très grande modération. Mais, en tant que jeune prêtre récemment débarqué dans un nouveau patelin, je me sens souvent bien seul.

— Dans ce cas, l'abbé, sachez que votre solitude n'est pas unique, car les pauvres immigrants sont fréquemment délaissés et oubliés au profit des natifs de la place.

Le petit vicaire se devait de reprendre le chemin du presbytère. Sa fugue s'achevait et l'heure volée à sa fonction avait passé trop rapidement. Du fait que, ce dimanche, le curé l'avait mandaté pour dire les vêpres, il lui fallait absolument quitter les deux Irlandais.

— Je vous remercie de votre accueil et je vous réaffirme mon entière disponibilité, déclara le jeune prêtre avant de partir.

— Merci, votre visite nous a fait un bien énorme. Vous nous donnez le courage de continuer, n'est-ce pas, Mary ?

Pendant que le traîneau du petit abbé avançait péniblement dans le chemin de traverse, Elwin et sa femme discutaient de leur rencontre avec le vicaire Dubois. Pour la première fois, ils avaient ressenti un véritable réconfort et un courant de sympathie qui les portaient en avant. Bien que généralement appréciés par la communauté, ils ne se sentaient pas encore tout à fait intégrés. Rien ne valait la simplicité de cet homme. Le nouveau religieux leur apparaissait doux et dénué de toute d'arrière-pensée mesquine. Il était bel et bien le fils d'un cultivateur, un enfant de la terre. Oui, ils pouvaient compter sur le petit abbé.



Dans la grosse maison de pierres de la rue Choquette, les Dandonneau étaient plongés dans une tout autre atmosphère. Élise critiquait et prenait son mari à témoin de la mollesse du jeune religieux.

— Petit de corps et d'esprit ! Mais c'est un échantillon de prêtre que l'évêché nous a envoyé, râlait-elle. Voilà comment on nous administre. Un curé complaisant et un vicaire délicat. Et Dieu sait si nous aurions besoin de quelqu'un qui a de la poigne !

— Du calme, Élise, donne la chance au coureur. Laisse-lui le temps de faire ses preuves. Peut-être deviendra-t-il le meilleur abbé que nous n'ayons jamais eu. C'est un gars du coin et il possède un avantage, il connaît notre milieu.

— Justement, on nous envoie le fils d'un habitant de Saint-Jean-Baptiste, plus habitué à traire des vaches qu'à entendre des confessions. Je n'éprouve que de la bienveillance teintée de mépris envers de telles personnes.

— Pardieu, ma femme, tu délires ! Pour qui te prends-tu ? À ce que je sache, tu n'es pas sortie de la cuisse de Jupiter. Au contraire, tes parents, aussi pauvres que Job, tiraient le diable par la queue dans leur quartier de misère et puis, aux dernières nouvelles, un génie n'a jamais surgi de ce faubourg. Je crois que tu aurais intérêt à dominer ta pensée, car celui que tu critiques demeure un prêtre.

— Laisse-moi tranquille, Joseph, ton *pedigree* n'est pas meilleur que le mien.

— Mon *curriculum vitae*, pas mon *pedigree*, rectifia sèchement l'homme de loi.

Et pour faire diversion, Élise agita vigoureusement une clochette. Aussitôt, une jeune fille en robe noire, coiffée de

dentelle au front et taille ceinturée d'un tablier blanc, arriva presque en courant. Avant de se soumettre aux ordres de la maîtresse de maison, elle corrigea sa tenue.

— Amanda, apportez-nous le thé.

— Bien, madame, répondit l'orpheline en pliant les genoux dans une courte révérence.

En vérité, l'adolescente craignait tellement sa patronne qu'elle en tremblait. Joseph avait bien remarqué la peur qu'Élise lui inspirait, mais jamais il n'avait osé lui en glisser un mot. Après tout, pourquoi se mêlerait-il de l'intendance de la maison ? D'habitude, sa femme faisait les choses correctement, mais de là à traumatiser une enfant que la crèche leur avait envoyée, il y avait une marge. Si la petite sauvageonne parlait de ses craintes, les sœurs la retireraient immédiatement de son nouveau foyer. Ils s'étaient donné suffisamment de mal pour que les religieuses leur confient une de leurs pupilles, Joseph ne voulait pas que l'inéluctable arrive. L'huissier laissa donc son épouse en plan et partit vers la cuisine. Élise le stoppa net.

— Où vas-tu, Joseph ? le somma-t-elle.

— Chercher le plateau qu'Amanda prépare. Il pèse et elle ne semble pas très forte.

— Depuis quand te soucies-tu de la charge des employées ?

— Depuis que tu les bouleverses.

— J'aurai tout entendu ! s'exclama Élise en prenant place dans un des fauteuils clubs. Et bientôt, j' imagine que tu l'aideras à faire la lessive ?

Déjà rendu dans la cuisine, Joseph échappa au dernier sarcasme de sa femme. Bon prince, il apporta le thé et poussa même la courtoisie jusqu'à servir Élise.

— J'espère que cette idiote ne l'a pas fait trop fort.

— Si tu ne le trouves pas à ton goût, dis-toi qu'Amanda

apprendra avec le temps. Donne-lui une chance, elle commence sa période de rodage...

— D'essai, tu veux dire ?

Leur collation terminée, les Dandonneau décidèrent de faire un tour de traîneau. Le soleil brillait encore, le froid ne piquait pas trop et sous une épaisse couverture, le moment d'intimité serait certainement de nature à apaiser les deux époux. Après une promenade sur le bord du Richelieu, l'huissier prit le chemin Saint-Jean-Baptiste et laissa son cheval aller au pas. Ainsi, il finit par se rendre au bout de la route, soit au rang de l'Irlandais. Quelle ne fut pas sa surprise de constater qu'une première maison de bois équarri occupait un lot, tandis qu'une seconde, plus conforme aux modèles québécois du temps, avait été bâtie à une centaine de pieds plus loin.

— Je crois que ce sont là les résidences des O'Reilly et des Préfontaine, supposa Joseph. Est-ce qu'on débarque pour les saluer ?

— Non. Si tu penses que je vais m'abaisser à rendre visite à mon ancienne servante ou à cette Irlandaise, tu viens de te mettre un doigt dans l'œil. Retournons, nous n'avons rien à faire ici, termina-t-elle sur un ton sec.

Trop tard. Albert avait vu l'attelage des Dandonneau s'attarder en face de chez lui et avant que l'huissier ait eu le temps de tirer sur les guides, un Albert en queue de chemise, malgré le froid, les invitait à entrer. Impossible de reculer. Les Dandonneau se seraient montrés extrêmement impolis en faisant fi de l'excitation du mari d'Agathe, car selon Joseph, le simple fait qu'ils soient rendus devant la maison des Préfontaine démontrait une certaine intention de leur part.

Joseph se rangea sur le côté, plaça une épaisse couverture sur le dos de son cheval et aida Élise à descendre. Une

toque de fourrure sur le bout de la tête, de fins doigts gantés de cuir à l'abri dans un manchon, même au risque de perdre l'équilibre, un marteau de martre trois-quarts et de délicates bottines à boutons dans les pieds, Élise fit une entrée très remarquée dans la maison de son ancienne servante.

— Bonjour, madame, dit Agathe en tirant une courte révérence. Bonjour, monsieur.

— Quel honneur de vous avoir sous notre toit ! s'exclama Albert. Dénaissez-vous, faites comme chez vous. Vous prendrez bien un petit remontant ?

— Pas de refus, concéda un Joseph déjà à l'aise. Il fait beau, mais ça demeure frisquet.

— Dans ce cas, donnez-moi votre capot de chat, monsieur Joseph. Ma femme nous préparera du thé, mais peut-être aimeriez-vous mieux un verre de whisky blanc ?

Plus têtue qu'une mule, Élise répondait par la négative à tout ce qui lui était proposé. Elle déclina l'offre d'enlever son manteau ou de s'attabler pour boire le thé en compagnie de son ancienne servante, disant préférer rester debout. Devant l'insistance de Joseph, le corps aussi raide qu'un manche à balai, elle finit par poser une fesse sur le bout d'une chaise de cuisine et confier sa précieuse fourrure. Intimidée, Agathe roulait vainement en avant de son armoire et secouait rudement la vaisselle de céramique. La scène avait quelque chose d'absurde et d'irréel. De son côté, Albert versait déjà de généreuses rasades de whisky à son visiteur, pendant qu'Agathe ébouillantait les feuilles noirâtres. Tiré de son sommeil par de brusques éclats de voix, Hector profita de l'occasion pour se lever et réclamer sa collation. Les cheveux ébouriffés, un chandail étriqué sur le dos, la couche pendante, parce que trop mouillée, Hector fit son apparition dans la cuisine.

— Viens ici, mon bébé, le câlina Agathe. Tu te souviens

de monsieur et madame Dandonneau chez qui nous vivions ? Va leur dire un beau bonjour et fais-leur une grosse caresse. Bien que gêné, l'enfant s'exécuta et lorsqu'arriva le tour d'Élise de recevoir sa part d'affection, au lieu de s'avancer pour aider le petit, elle eut un geste de recul. Attribuant son piètre résultat à une erreur de sa part, Hector reprit son élan et essaya de grimper sur les genoux d'Élise. Visiblement, la Dame de pique refusait de se laisser approcher par le bébé mouillé, d'autant plus qu'il risquait de gâcher sa jupe de lainage. Doucement, tentant de cacher son manque d'intérêt pour le petit, Élise repoussa cette bouche d'où s'échappaient de longues coulisses de salive. Assistant à cette manœuvre grandement dissuasive, Agathe récupéra son fils et lui fourra dans les mains deux petits biscuits au gruau, de quoi l'occuper durant quelques minutes, au moins le temps de servir le thé.

Après trois verres de whisky, Joseph se déclara prêt à s'en aller, mais voici que tout le liquide ingurgité par Élise commençait à descendre. Depuis de nombreuses minutes, elle se retenait, mais maintenant, elle n'en pouvait plus et se vit dans l'obligation de demander à son hôtesse où se trouvait la toilette.

— Nous n'en avons pas encore, madame. Derrière le rideau, il y a un pot de chambre, c'est tout ce que je peux vous offrir pour le moment.

— Seigneur, épargnez-moi cette épreuve ! pria intérieurement Élise.

Ne sachant si elle devait s'exécuter dans de telles conditions, elle se pencha vers son mari et le consulta. Peu attentif à la confidentialité de la chose, celui-ci lui répondit :

— Voyons, ma femme, si tu refuses, tu n'auras d'autre choix que de te soulager sur le bas-côté de la route...

— Joseph ! tonna Élise.

Offusquée, la grande dame fit signe à Agathe de lui indiquer l'endroit. Décontenancée de voir vers quel réduit son ancienne bonne l'orientait, la pauvre Élise dut se contenter du recoin situé à proximité de la cuisine et séparé de cette dernière par un rideau de brocard aux couleurs criardes. Les larmes aux yeux de dépit et de douleur, sa vessie criant grâce, la malheureuse écarta la paroi instable et finit par s'isoler. Relevant jupe et jupon à deux mains, la bourgeoise s'accroupit et tenta de viser dans le pot de porcelaine. Plus la tâche devenait urgente, plus elle s'avérait complexe. Ce qu'Élise craignait par-dessus tout, et avec raison d'ailleurs, c'était qu'Hector échappe à la surveillance de sa mère et vienne la rejoindre. Stressée au-delà de tout entendement, voici qu'un blocage psychologique l'empêchait d'uriner librement. Devant cette situation intenable, Élise s'écrasa sur la faïence glacée, laissant dépasser de l'autre côté du rideau deux petites bottines à boutons. Lorsqu'elle eut remis ses vêtements en ordre, la grande dame sortit de sa retraite. Pourquoi fallait-il que l'irréparable se produise et qu'un pan de sa jupe demeure coincé dans son jupon, laissant ainsi voir son derrière à qui le voulait. Humiliée au-delà de tout entendement, la pauvre femme exigea de repartir immédiatement. Sourd aux prières de son épouse, Joseph n'en finissait plus de dire des au revoir et des à bientôt. La vessie soulagée et le chignon toujours aussi raide, Élise grimpa dans le traîneau et décocha un rude coup de coude à son mari, mettant ainsi fin aux effusions de civilités.

— Jamais ! Jamais plus, tu m'entends, Joseph, je ne veux que tu me refasses ça.

— Ça, quoi ? demanda l'autre, innocemment.

— Accepter pareille invitation. Les Préfontaine ne sont pas du même milieu que nous...

— Pourtant, ils m'ont semblé tout à fait corrects.

J'aime bien Albert et Hector et puis il n'y avait pas de quoi te sentir mal à l'aise avec Agathe. Elle a été notre servante durant quatre ans.

— Justement. Je refuse de côtoyer notre ancienne bonne comme si l'amitié nous liait. Ce n'est pas et ça ne sera jamais...

— Pourtant la petite t'a dépannée.

— Parlons-en ! Un souffle de trop et le maudit rideau s'envolait. Je n'ai jamais été aussi embarrassée de toute ma vie. Quand on ne peut se payer une bécosse qui a de l'allure...

— Tu as pissé au moins, conclut l'huissier en riant dans sa barbe.



Il fallut un peu plus d'un long mois pour que Mary comprenne la grande fatigue qui l'accablait, de même que cette constante envie de dormir. Depuis son mariage, la jeune femme avait changé, se montrant plus fragile, même vulnérable. Un rien la mettait à l'envers et elle se sentait coupable de tout. Visiblement, elle n'était plus la même, et pour cause. Le ventre de Mary cachait un petit Irlandais. Lorsqu'elle se risqua à en parler à son mari, il devint fou comme un balai. Elwin réalisait que cet enfant pourrait être le signe de la réconciliation entre sa vie antérieure et celle qu'il menait ici. Emporté par la déraison, il tournait autour de Mary comme un papillon autour d'une lampe. De la paume de la main, il se frappait le front afin de se rendre compte qu'il ne rêvait pas. Lorsque la future maman le vit s'exciter de la sorte, elle se mit à rire, chose qui n'était pas arrivée souvent depuis quelque temps.

— Imagine, ma douce, nous aurons un fils ! s'exclamait Elwin.

— Ou peut-être une fille, s’amusait la mère.

Rapidement, les Préfontaine furent avertis de la grossesse de leur voisine. Cette annonce eut pour effet de rapprocher les deux jeunes femmes.

— Hector, tante Mary aura un bébé et tu pourras jouer avec lui.

— Il faudra qu’il patiente un peu, concéda la future maman.

Et c’est ainsi que s’échafaudèrent des rêves concernant le rang de l’Irlandais. Emportés par leur enthousiasme, Elwin et Albert voyaient déjà leur terre s’agrandir, puis d’autres familles s’installer près de chez eux, tandis qu’une vie propre à la campagne belœilloise se dessinait au rang nord. De leur côté, les deux voisines parlaient de layette, de berceau, d’allaitement et d’accouchement. Sur certains points, Agathe affichait une bonne longueur d’avance sur sa voisine, mais se taisait la plupart du temps lorsqu’elles abordaient la naissance. Tout comme pour leur nuit de noces, les deux jeunes femmes ne connaissaient rien à l’enfantement. Pour sa part, même si Agathe possédait plusieurs frères et sœurs, on l’avait toujours tenue à l’écart des maternités, tandis que Mary, cadette de la famille Loner-gan, ignorait l’entièreté de ce monde féminin. Aussi se proposait-elle de consulter le docteur Bernard pour qu’il la renseigne adéquatement sur les étapes à venir. Elwin était tellement fébrile qu’il se dépêcha à aménager la seconde chambre en pouponnière, y plaça un petit moïse que Mary s’empressa à parer de tulle blanc et de rubans de satin. Au magasin général, les clients profitaient de l’occasion pour féliciter le futur père et, par le fait même, l’étriver un peu.

— Écoute donc, mon jeune, tu n’as pas perdu de temps, s’amusa monsieur Martin. D’après moi, vous vous couchez à l’heure des poules ou bien il fait noir plus vite au 2^e rang que chez nous.

— Elwin a intérêt à commencer sa lignée le plus tôt possible, commenta François, parce qu’au Québec les familles sont nombreuses.

— Je n’ai pas l’intention que ma femme se transforme en poule pondeuse. Je veux bien quelques O’Reilly, mais pas des dizaines, coupa Elwin.

Mais l’homme souriait. Il comprenait que toutes ces plaisanteries traduisaient l’amitié que ces gens lui portaient.

Dès qu’il revenait à la maison, Elwin embrassait Mary, caressait le petit O’Reilly à travers le ventre de sa maman, s’installait près du feu et se permettait une bonne pipée. Souvent, les images remontaient en lui et, les yeux demi-fermés, il pensait à ce fils que la vie lui donnerait. Une fois son tabac entièrement consumé, l’homme se levait et, en compagnie de Mika, ressortait juste pour renifler le printemps qui arrivait. L’air extérieur devenait de plus en plus doux et sec, la couverture de neige s’effaçait par grandes plaques pendant que le soleil s’amusait à cerner de noir le pied des arbres. Elwin associait ce renouveau à la gestation de sa femme. À partir du moment où la saison avancera, laissant place à l’été, le travail reprendrait là où l’automne l’avait laissé. Sans se presser, luttant contre la mort, l’hiver livrera une ultime bataille, pour disparaître en même temps que le jour dans une féerie de roses et de rouges, là, derrière les sapins, juste au bout de sa propriété. Mais avant d’en finir avec le froid, il fallait vivre chaque journée pour ce qu’elle apportait de beau.

Et un jour, les attentes de l’Irlandais devinrent réalité. Les guides de Grattan accrochées dans le cou, d’une main ferme, Elwin tentait de garder le soc de sa charrue bien planté dans la terre durcie. À le voir à l’œuvre, on savait tout de suite que l’Irlandais appréciait l’ouvrage bien fait.

Quand Mary grimpait le monticule où Elwin avait installé une corde à linge, elle s’offrait souvent un moment

d'arrêt et rejoignait Elwin. Alors, lâchant les manchons de la charrue, le nouveau cultivateur se redressait en portant la main à ses reins et s'accordait quelques instants, soit le temps de faire un peu de boucane.

— Sens la terre, ma belle, disait-il. Elle dégage un parfum différent de celle du Galway. Ici, elle est grasse, lourde et humide. Il suffit de l'effleurer du soc pour découvrir toute sa richesse.

Parfois, Mary surprenait son compagnon qui contemplait son champ fraîchement labouré. À ce moment, leur conversation s'orientait vers les semences à faire. Tout en jasant, Elwin tirait de sa poche un vieux mouchoir et essuyait la paume de ses mains couvertes d'ampoules. Il n'est pas de travail d'homme qui ne porte de traces. Puis Mary retournait à la maison pour continuer sa besogne.

Elwin avait temporairement laissé son emploi au magasin général et peinait d'une étoile à l'autre, malgré ses mains blessées, son dos fatigué et son visage cuit par le soleil. Le soir venu, il rentrait pour souper, fourbu, mais content. Mary avait retrouvé son aplomb. La grossesse lui allait bien. Les joues roses et le sourire aux lèvres, elle savourait chaque moment où le petit s'agitait.

Lorsque le fils de l'Irlandais tirait trop d'énergie du corps de sa maman, Mary avançait la chaise berçante au coin du foyer, prenait sa boule de laine et ses broches et se reposait en chantant des chansons celtiques à l'enfant à naître. Elle ne demandait qu'une chose au Très-Haut, que son garçon hérite du cœur et de la bravoure des Irlandais, mais également qu'il plante ses racines profondément dans le pays que ses parents avaient délibérément choisi pour eux et pour lui.

Mary recevait peu de visite, mais un jour, à travers les carreaux de la cuisine, elle vit arriver un attelage depuis le

chemin de traverse. Bizarrement, elle détaillait facilement la voiture et le cheval, mais ne pouvait identifier le conducteur, tant la vitesse l'entraînait dans une folle équipée. Petit à petit, elle finit par distinguer celui ou plutôt celle qui manoeuvrait les cordeaux. Ayant parcouru cette route tant de fois, sir Galway avait trotté allègrement depuis le magasin général.

— Wow ! cria la marchande en tirant sur les guides.

— Regardez donc la belle visite qui nous arrive, s'exclama Mary debout sur son perron. Elwin sera drôlement content.

— Non, ne le dérange pas. Ce n'est pas lui que je venais voir, mais plutôt toi, Mary. Je voulais te faire une surprise, dit Lucie en débarquant de la voiture.

Cette fois, la jeune femme quitta son refuge et embrassa son ancienne logeuse, la patronne de son mari.

— Comment va notre maman ? lança-t-elle.

— On ne peut mieux ! déclara Mary en flattant son ventre. Tant que le petit Irlandais me laisse un peu de répit, tout se passe bien. Viens voir, l'invita aussitôt la jeune femme, regarde mon jardin. J'en suis tellement fière.

— Tu as de la visite des marmottes ? s'informa Lucie en découvrant un coin du potager dégarni et bouleversé.

— J'accuserais plutôt Mika. J'ignore ce qui la pousse à agir de cette façon, mais elle se montre possessive et tenace. Elle cherche sans arrêt, si bien que j'ai décidé de lui abandonner cette petite partie. Tiens, quand on parle du loup, on lui voit les oreilles, commenta Mary en remarquant le labrador blond.

Sans gêne, découvrant une étrangère sur son terrain, Mika alla sentir la nouvelle venue.

— Mais il ressemble au chien de l'ermite ?

— C'est bien lui. Si tu savais dans quel état on a recueilli

la pauvre bête. Durant près d'une année, elle a survécu dans le bois. Peut-être cherchait-elle encore son maître ? conclut Mary.

Curieuse ou ayant mal compris la ténacité de Mika à défendre son coin de jardin, Lucie enfonça ses doigts dans la terre fouillée par l'animal. La chienne bondit comme une balle et se dirigea vers son territoire, prête à mordre la main amie s'il le fallait. Mika s'arrêta subitement et retroussant la babine supérieure, montra la qualité destructrice de sa dentition.

— Pousse-toi Lucie, ordonna Mary, je pense qu'elle pourrait t'attaquer. Mika n'aime pas qu'on touche à son carré.

— Mais elle en fait des chichis, cette Mika. Ne crains rien, je ne te volerai pas, j'en ai de la terre chez nous.

— Que dirais-tu de voir la chambre du bébé ? l'invita Mary.

Et les femmes papotèrent une partie de l'après-midi. Le soleil qui s'attardait sur un coin de galerie le leur permettait. Lorsque vint le temps de partir, Elwin aida galamment Lucie à monter dans la voiture et, avant de lui remettre les guides, il chuchota quelques mots en celtique à sir Galway. L'étalon hennit et hocha la tête comme s'il avait compris un mystérieux message.

L'Irlandais apparaissait aux yeux de ses amis et des membres de la paroisse comme un homme ambitieux. Arrivé au Québec les poches vides, du moins c'est ce qu'il disait, il avait rapidement acquis l'entièreté du rang nord. Avec quel argent ? Allez donc savoir. Ensuite, il avait construit une maison capable d'abriter une nombreuse progéniture et s'était marié. Déjà, il avait labouré une bonne partie de son lot et envisageait de l'agrandir. Cet été de 1866, il prévoyait déboiser quelques arpents de plus afin de les rendre cultivables et vendre un ou deux terrains à des citoyens, aux gros bonnets de Montréal aspirant à un peu d'air pur ou désirant jardiner. Durant la saison hivernale, Elwin O'Reilly ne lâchait pas la bride et travaillait toujours comme commis au magasin des Cartier. Cet argent frais lui assurait le pain et le beurre.

Après un accouchement difficile, Mary cachait dans ses jupes un petit Irlandais, un poil-de-carotte qui faisait la joie de sa mère. En fait, il était sa seule source de bonheur. L'isolement du 2^e rang avait eu raison de Mary qui subissait les semaines comme autant d'éternités. Heureusement, Agathe venait parfois briser la monotonie quasi insupportable du quotidien. Ainsi, le bébé, Martin O'Reilly, devint le moteur d'une existence médiocre, logée sous le signe de

la solitude. Que ce soit pour Mary ou pour son fils, Elwin était peu présent. Il était occupé à développer et à faire fructifier son bien acquis avec l'argent de l'ermite. Lorsque la jeune mère se plaignait d'être délaissée, il répliquait qu'il se devait d'agir maintenant et que demain, il serait trop tard, le train serait passé. Alors, d'une étoile à l'autre, Elwin ne cessait de travailler et de se battre pour se tailler une place au soleil. Pourtant, l'Irlandais n'avait pas à se collettailler avec qui que ce soit et personne ne voulait lui voler son statut, même qu'on le lui abandonnait volontiers. En fait, bien peu de gens souhaitaient s'enterrer vivants dans le fond d'un bois quand de beaux terrains étaient encore disponibles au village et qu'on pouvait trouver un emploi à proximité. Les mères de famille n'étaient pas chaudes à l'idée de s'isoler en allant habiter au milieu des épinettes et des feuillus. La vraie vie se passait le long du Richelieu.

À force d'espérer ce qui ne venait pas, Mary commença à ne plus revendiquer la présence de son mari et lentement, sombra dans une profonde mélancolie. Elle ne parlait plus, sauf à son petit Martin, et les mots simples du jargon enfantin ne parvenaient pas à libérer son âme de la détresse qui l'envahissait comme autant de ces lierres grimpants de son Galway natal. Quand les effets de l'exil se faisaient trop sentir, elle se réfugiait dans la berçante, prenait son fils dans ses bras et lui chantait des chansons à boire irlandaises que son père ramenait du pub. Martin avait développé l'habitude de ces rapprochements maternels et les recherchait, car lui aussi vivait l'abandon paternel. La nuit n'avait pas encore totalement cédé la place au soleil quand Elwin parlait défricher et lorsque le soir venu il rentrait, le petiot était déjà prêt pour le dodo. Rarement, l'Irlandais s'amusait avec son fils. D'ailleurs, se livrer à des jeux n'était pas dans la coutume du temps. L'homme avait à faire vivre sa famille

et ne se questionnait pas sur le restant. Les distractions étaient affaire de femme. Puis à force de ne plus parler, Mary finit par se taire. Lorsqu'Elwin lui demandait de lui raconter sa journée, elle demeurait muette, ou minimisait ses propres actions. Quand elle cherchait un peu de réconfort, elle remballait sa gêne, se rendait chez sa voisine et quêtait un tantinet d'attention. Agathe paraissait toujours heureuse de la recevoir et parfois, elle prenait le temps de forcer les confidences, voyant bien que Mary étouffait et sombrait dans une insondable tristesse. Mais l'ancienne servante des Dandonneau n'avait pas vraiment l'oreille très vigilante, car elle venait d'accoucher d'une petite fille malingre qui pleurerait continuellement et elle devait constamment surveiller son Hector qui, jaloux de sa sœur, démontrait un esprit retors envers le bébé.



Curieux et non satisfait de son capital terrien, Elwin décida de pousser la découverte au-delà de ses possessions. Accompagné de Mika, il était parti, un petit havresac rempli de vivres sur son dos, et avait marché plus au Nord. Pour une première expédition, l'Irlandais avait choisi fin novembre, au moment où les arbres sont déparés, juste avant la neige. Impossible pour lui de mettre son projet à exécution plus tôt, parce que ses lotissements et sa propre exploitation exigeaient trop de travail. D'un autre côté, s'il tardait trop, les grandes froidures pétrifieraient le paysage, d'autant plus qu'il ne voulait pas laisser sa femme seule durant ce temps. Mary n'aurait pu le supporter tellement elle était devenue fragile, car de plus en plus, elle entendait toutes sortes de bruits qui la rendaient trop vulnérable.

Avec un bout de bois pour assurer son pas et son chien à ses côtés, Elwin s'éloigna pour voir ce qui se brassait au nord du Nord. Il lui fallut une première journée de marche à travers les sapins, les épinettes et les fardoques pour arriver au bout de sa propre terre. Le soir venu, il établit un petit campement, soit de quoi s'abriter de la gelée blanche qui ne manquerait pas de survenir au petit matin, puis alluma un feu et mangea une partie de ses provisions, partageant son maigre souper avec Mika. Avec elle, l'Irlandais se sentait en sécurité. N'avait-elle pas survécu durant près d'une année dans le bois ? Alors s'il devait lui arriver quelque chose, elle saurait le ramener ou aller prévenir quelqu'un. Mais il se refusa de penser au malheur, car c'était là lui faire un trop grand honneur. Une fois sa ration avalée, Elwin étendit une toile forte dans le fond de son abri et s'y glissa. L'heure du coucher avait sonné, puisque depuis longtemps le soleil n'était plus un point de repère. Mika ne fut pas en reste et vint se blottir dans les bras de son maître irlandais. Poils jaunes contre tête rouge. Comme il aurait aimé tenir sa femme tout contre lui au lieu du labrador, mais Mary ne vivait plus dans le même monde. Dès le début de sa grossesse, elle avait coulé dans un état léthargique. Au bout de quelques semaines, tout était rentré dans l'ordre, sauf ces bruits qu'elle entendait presque toutes les nuits. Au moment de la naissance de Martin, les signes de dépression étaient revenus. Elwin lui avait suggéré d'en parler au docteur Bernard. Il pourrait certainement la conseiller ou lui donner une médecine qui atténuerait ses symptômes, mais la jeune mère avait refusé. Se regardant constamment dans le miroir, Mary avait même remis au goût du jour la vilaine cicatrice qui barrait sa joue. Pourtant cette balafre ne l'obsédait plus depuis longtemps. Elle avait réussi à l'oublier, cela faisant maintenant partie de son visage. Mais voilà que

la douleur morale d'être défigurée ressurgissait et s'ajoutait à sa dépression postnatale. Le docteur Bernard lui aurait certainement dit qu'elle souffrait du *baby blues*. Face à cette attitude négative et fermée, Elwin avait délibérément choisi la retraite, si bien qu'il passait le plus clair de son temps à bûcher ou au magasin général. Mais la voie que l'Irlandais emprunta ne s'avéra pas la meilleure, chacun se campant dans ses positions et se pensant dans son bon droit.

Elwin partagea avec Mika la vieille couverture mitée et s'endormit sur les ronflements réguliers de sa chienne. Dès l'aurore, les deux compagnons d'expédition se remirent en marche. La forêt s'épaississait considérablement pour ne devenir qu'un enchevêtrement d'arbres brisés par le verglas ou par le vent, à quoi s'ajoutait une pépinière de jeunes pousses de conifères, un peuplement de feuillus, de fougères ou encore un couvre-sol envahissant. Même Mika, qui avait déjà dû arpenter cette région difficile, avançait à grand-peine, alors imaginez l'Irlandais. Les vêtements déchirés par les branches, les joues salies par les égratignures, il peinait quand, soudainement, il tomba sur un magnifique ruisseau qui bruissait doucement en coulant est-ouest. Trop heureux de sa trouvaille, Elwin se dépêcha d'y plonger les mains et goûta l'eau glacée.

— Viens, Mika, viens boire un bon coup. Tu le savais, toi, qu'il y avait de l'eau ici ?

Prudent, le labrador refusait de s'avancer et de s'abreuver. Dans sa mémoire, un vague rappel d'une chute, puis du grand frisson qui l'avait envahi et persisté durant des heures. Pour s'amuser, l'Irlandais attrapa Mika, la renversa sur le côté et la jeta dans le ruisseau. D'un seul coup, Elwin avait brisé le lien d'amitié qui reliait la chienne à l'être humain. Difficilement, le pauvre animal pétrifié par le froid réussit à sortir de l'eau. Lorsqu'Elwin l'approcha pour l'essuyer et

la réconforter, Mika montra les dents et grogna si fort que son maître eut peur.

— Viens, Mika, je ne te veux pas de mal.

Trop tard, la bête était redevenue sauvage. Au lieu d'avancer vers Elwin, elle recula pour finalement disparaître dans le bois. Même après des appels répétés, des promesses déraisonnables, l'Irlandais ne put persuader sa compagne de revenir.

Cette nuit-là, Elwin se coucha sans enthousiasme. Il n'avait pas partagé ses maigres victuailles avec Mika et dans l'abri ne se trouvait plus l'animal qui l'avait si généreusement réchauffé la veille. Le lendemain, sous une pluie froide, l'Irlandais reprenait son chemin et suivit le ruisseau qui, inévitablement, devait se jeter dans le Richelieu. Cette route était moins difficile que celle déjà entreprise avec Mika. Marcher seul ne lui plaisait pas et la bête lui manquait. Souvent, il retournait, espérant découvrir le labrador blond. Maintenant, le cours d'eau ne l'intéressait plus. « Que sert à l'homme de découvrir l'univers s'il vient à perdre son âme. » Et ce soir, son âme s'appelait Mika.

Le lendemain matin, Elwin arrivait à la décharge du ruisseau, soit quelque part entre Saint-Marc et Belœil. Fatigué, le pas lourd, il entreprit de marcher le long du Richelieu. Heureusement, les bons Samaritains existaient toujours et Elwin put bénéficier d'un service de voiture conduite par nul autre que Ti-Phil. Le mastodonte avait arrêté sa monture. À vrai dire, si ce n'était de sa tête flamboyante, il ne l'aurait pas reconnu tellement il semblait abattu. Le visage couvert d'égratignures, les vêtements sales et déchirés, le havresac traînant au bout du bras, Ti-Phil eut pitié et fit grimper l'Irlandais.

— Écoute donc, l'ami, as-tu essayé de te massacrer la face comme ta femme ?

Quelle mauvaise blague ! Sans avoir le temps de s'en rendre compte, Ti-Phil reçut un coup de poing en pleine figure.

— Tiens, cria l'Irlandais qui avait encore du nerf, ça t'apprendra à rire de Mary ! Arrête ton maudit cheval que je descende. Je n'ai pas besoin de ton aide et ne m'appelle plus jamais l'ami, termina Elwin en sautant en bas de la voiture.

Malgré la fatigue et la rage qui lui rongait le cœur, l'Irlandais força les étapes et se rendit chez lui. Selon son habitude, Mary se berçait au coin du feu lorsqu'elle vit apparaître son mari dans la porte. Les cheveux ressemblant à une charge de foin, le visage constellé de taches de sang, les bras semblant lui avoir allongé de quelques pouces, il restait là, planté sur le tapis nappé, ne sachant plus que faire.

— Elwin ! Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu t'es battu ?

— Oui, contre moi-même et ma trop grande témérité. J'ai perdu Mika et un ami, dit-il en baissant la voix.

— Déshabille-toi, tu me raconteras tout ça après, déclara la jeune femme sans trop d'enthousiasme. De vrais plans pour attraper la crève, chicana-t-elle.

Elwin se laissa dévêtir comme un enfant. Rapidement, Mary réactiva le feu et mit de l'eau à bouillir.

— Il faut te réchauffer au plus vite. Tu as l'air congelé.

Malgré l'heure tardive, Mary cala son mari dans un grand bassin d'eau chaude et se contenta de le laisser mariner. Puis elle retrouva sa place près du foyer. À moitié perdue dans son monde de déprime, elle ne désirait pas savoir ce qui était arrivé à Elwin. Que pour une fois dans sa vie, il pratique la vertu du silence ! Mais les choses ne se passèrent pas ainsi et l'Irlandais tenait à parler de sa découverte, du départ de Mika et de l'affront de son ami Ti-Phil.

— Le chien est-il revenu ici ? s'inquiéta Elwin.

— Comment veux-tu que je le sache, il fait nuit noire.

Devant l'attitude fermée de sa femme, Elwin décida de monter se coucher. Mais avant de se couler entre les rudes draps de lin, il s'arrêta dans la pièce à côté de la sienne et admira le petit rouquin qui dormait d'un sommeil d'ange. On aurait dit que le Bon Dieu avait échappé un pot de peinture sur la tête de son fils tant ses cheveux étaient flamboyants. Cet enfant tenait de ces diables d'Irlandais qui avaient conquis son île et l'avaient soumis. Lorsque Mary vint le rejoindre, il se mit à raconter son aventure.

— Tout ça pour découvrir un ruisseau ! s'exclama Mary.

— Oui, mais quel ruisseau ! Demain, j'irai consulter les cadastres afin de voir si ces terrains appartiennent à quelqu'un.

Cette fois Mary retrouva un brin de lucidité et de voix.

— Ne possèdes-tu pas assez, Elwin O'Reilly ? Tu disposes d'assez de terre et de bois pour ne plus savoir qu'en faire.

— Calme-toi, ma douce, je n'ai pas dit que j'achèterais ces lots. Ma recherche ne sera qu'à titre informatif.

Mary n'était pas dupe et n'ignorait pas que lorsque son mari parlait d'une chose, elle pouvait la considérer comme pratiquement faite. Pour clore cette discussion qui la perturbait plus qu'autre chose, elle se tourna sur le côté, prête à dormir. Tranquillement, Elwin se rapprocha d'elle et lui murmura à l'oreille.

— Que dirais-tu de faire un petit voyage ? Depuis notre arrivée ici, tu n'es pas sortie. Voici ce que je te propose : nous pourrions prendre le train et, durant quelques jours, aller visiter Québec.

— Avec Martin ?

— Nous pourrions demander à Agathe ou à Lucie de le garder. Je pense que ni l'une ni l'autre ne refuserait. Là-bas, on trouverait un petit hôtel, pas trop cher et, sans

économiser nos pas, on admirerait les beautés de la ville. Il paraît qu'il y a également une communauté importante d'Irlandais...

— Tu me proposes une sortie en amoureux et du même coup, tu me parles de rencontrer des Irlandais, brailla Mary en se retournant. Choisis, Elwin. Si tu m'amènes à Québec, oublie les compatriotes.

— D'accord, nous nous concentrerons sur les choses que tu aimes.

Les jours suivants, Mary canalisa le peu d'énergie qu'elle possédait et organisa son futur départ. Déjà, en pensée, elle se trouvait à Québec et arpentait Grande Allée, solidement accrochée au bras de son mari. Agathe dit oui tout de suite, car son amie avait vraiment besoin d'un moment de distraction. Sa dépression postnatale ne semblait pas s'estomper et franchement, même si elle n'en avait jamais parlé à Elwin, les idées noires de Mary commençaient à lui faire peur. Pour une journée ou deux, Albert l'aiderait à s'occuper des trois enfants.

— J'accepte à la condition que tu me racontes tout, avait exigé Agathe.

— Je ne sais pas ce que je ferais sans toi, ma bonne amie, avait déclaré Mary en essuyant une larme.

Pour la première fois depuis leur arrivée à Belœil, le couple O'Reilly prenait les *gros chars*. Sur le quai de gare, le vent se faisait cinglant et pénétrait à travers les épais manteaux de laine. Mary resserrait sous son menton le châle qu'elle avait passé par-dessus son chapeau, tandis qu'Elwin, le cou rentré dans les épaules, montrait son dos au souffle retors. Dans un panache de fumée blanche, le train s'arrêta, ne dérogeant en rien aux règles établies. Les portes des wagons de passagers s'ouvrirent, laissant sortir ceux dont le voyage se terminait, ce qui permettait aux autres d'embar-

quer plus librement. Dans un pas-à-pas serré, Mary suivait son mari. Son insécurité lui faisait battre le cœur, mais elle préférait se taire de peur d'avoir l'air d'une mauviette. Comment, il y a deux ans à peine, avait-elle pu traverser l'Atlantique toute seule ? Comme elle avait perdu en autonomie et en confiance en elle-même ! Mais que valait ce triste constat ? Sans lâcher Elwin d'une semelle, elle s'installa sur la banquette et se glissa jusqu'à la fenêtre. Tiens, comme c'est drôle, même de son wagon, elle voyait la maison des Dandonneau. Chassant l'image de la Dame de pique, Mary se concentra sur le paysage. Déjà, la locomotive avançait dans un hoquet caractéristique, puis doucement enfilait le pont noir. La voyageuse retenait son souffle, se remémorant le terrible accident qu'Elwin lui avait raconté. Enfin, la courbe dépassée, l'engin se mit à forcer pour remonter une petite pente, puis retrouva sa vitesse de croisière. Assis en face de sa femme, Elwin observait ses réactions. Dans la figure anémiée de Mary, il voyait apparaître des courants de peur, puis elle esquissait un vague sourire. On dirait que sa douce avait perdu sa raison de vivre et que son rire en cascade s'était éteint au fond de sa gorge. Que s'était-il passé ? Pourtant, il lui avait donné une belle maison, un enfant. Elwin ne savait que faire de plus et il misait sur cette petite escapade pour lui rendre la joie de vivre.

Le ballotement du train finit par endormir l'Irlandais. La conscience en paix, il se laissa aller, souhaitant que la nouveauté et la surprise remettent sa femme sur les rails. Mary avait cessé de contempler le paysage, d'ailleurs le givre avait pris d'assaut les vitres du wagon, et dirigea son regard vers Elwin. Aujourd'hui, elle profitait d'une trêve, d'une brèche dans ses espoirs déçus et ses reproches qui tenaient souvent du tord-boyaux. Aujourd'hui, elle lui donnait le

bénéfice du doute, quitte à croire dur comme fer que son mari l'aimait plus que tout. Aujourd'hui, elle accordait un congé forcé à la déprime. Puis ce fut à son tour de se laisser bercer par le roulement des énormes roues d'acier si bien que, dans un état second, Mary entendit quelqu'un crier : Québec ! Puis une main ferme lui empoigna l'épaule et l'obligea à réagir.

— Québec, madame. Vous êtes rendue, déclara la voix anonyme.

— Elwin ? Où est mon mari ? demanda Mary en s'agitant.

— Il est parti fumer. D'ailleurs, le voici qui arrive.

De fait, l'Irlandais avançait difficilement dans l'allée. Le train freinait, imposant de violentes secousses à quiconque voulait bouger, puis dans une poussée finale, la locomotive lança un long sifflement, un sifflement ressemblant à une lente agonie, tout comme l'avait fait avant lui l'engin du Grand Tronc en plongeant dans le Richelieu. Un frisson parcourut l'échine de l'Irlandais. Sur le quai de gare, Elwin héla un taxi, lui demandant de les conduire au Manoir d'Auteuil.

— *Yes, sir*, répondit le caléchier en prenant la valise et en la fourrant dans la voiture.

Québec se révéla une destination à conquérir. Malgré une température peu coopérative, Elwin entraîna sa femme dans un dédale de rues étroites, toutes aussi pittoresques les unes que les autres, la fit monter et descendre des centaines de marches de ces escaliers casse-cou, menant de la haute à la basse ville et vice versa, entendit la messe à Notre-Dame-des-Victoires pour ultimement se réchauffer dans les petits restaurants et cafés de la place. Mary avait retrouvé temporairement le sourire, mais sa joie de vivre semblait à tout jamais perdue. Voyant son visage triste

même quand il s'évertuait à lui changer les idées, Elwin commença à s'inquiéter sérieusement. Usant de mille stratèges, il tenta de savoir ce qui causait cette profonde mélancolie. Mary disait en ignorer la raison et si elle osait une explication, tout s'emmêlait dans sa tête. Cela lui était venu peu de temps après son mariage. Pourtant, elle affirmait toujours aimer son mari et ne pas vouloir s'en séparer. Elle avait constaté une augmentation des symptômes pendant sa grossesse et auxquels s'étaient ajoutés les bruits.

— Accepterais-tu de consulter le docteur Bernard ? demanda Elwin.

— J'irai le rencontrer dès notre arrivée, déclara Mary après un long moment de réflexion.

— Dans ce cas, je t'accompagnerai. Je ne te laisserai pas toute seule, je te le promets.

Et les amoureux reprirent le chemin du retour. À défaut d'avoir réussi à combattre sa dépression, Mary revint au 2^e rang avec des joues rouges et se sentant plus vigoureuse. Elle était si heureuse de revoir son fils qu'elle ne le lâchait pas d'un pouce, le protégeant contre d'éventuels dangers et ne faisant aucune place au père. Elwin aurait aimé prendre Martin, l'amener dehors et lui parler simplement de la terre et de ce qu'il faisait pour lui, mais Mary, semblable à une louve, interdisait tout contact rapproché. En fait, elle craignait qu'il ne lui fasse du mal. L'Irlandais se défendait, montait le ton afin de faire entendre raison à sa femme. Rien à faire. Mary dictait les lois et son mari, et bientôt son fils, n'avait qu'à s'y conformer.

Lorsque Mary O'Reilly se présenta au bureau du docteur Bernard, elle se montra confiante. Il suffisait de déballer ses problèmes et le médecin lui donnerait un tonique qui lui permettrait de reprendre le dessus et l'affaire sera classée. D'abord, le praticien ne reconnut pas la femme

qui, il y a peu de temps encore, demeurait chez Lucie Cartier. Où était la fière Irlandaise ? La figure blafarde, les yeux cernés, les cheveux secs et sans vie, elle dépérissait. En premier lieu, le vieux toubib posa quelques questions, puis ausculta sa patiente. Non, inutile d'aller plus loin. Mary souffrait d'une profonde dépression, accompagnée d'un risque sévère de suicide.

— Dites-moi que je ne suis pas folle, docteur, pleurait Mary. Je suis tellement épuisée... et ces bruits qui forcent ma tête, je ne sais plus comment m'en débarrasser.

L'homme connaissait la grande douleur que vivait Mary et aurait bien voulu l'aider, mais l'unique solution qu'il puisse envisager était de transférer sa patiente à un collègue psychiatre. Lui seul pourrait intervenir adéquatement et rendre la santé à la jeune mère.

— Est-ce que ton mari est ici, avec toi ?

En essuyant les larmes qui salissaient son visage, Mary fit signe que oui.

— Dans ce cas, retourne dans la salle d'attente et dis à Elwin de venir me rejoindre.

Sans grand enthousiasme, Mary s'exécuta et se laissa tomber sur une petite chaise droite. Lorsque le docteur Bernard vit entrer l'Irlandais, il lui tendit la main en lui indiquant un siège.

— Comment ça va, Elwin ?

— Pas si mal en ce qui me concerne, mais la santé de Mary me préoccupe au plus haut point. Docteur, qu'est-ce qui arrive à ma femme ? Je ne la reconnais plus.

— Tu as raison, Elwin. Je dois t'expliquer que Mary souffre d'une profonde dépression avec hallucinations auditives. Est-ce qu'elle t'a déjà parlé de suicide ?

— Seigneur, non ! En fait, elle ne dit plus un mot et se cantonne dans un mutisme inquiétant. Par contre, elle se

berce et chante de vieilles chansons paillardes provenant des tavernes d'Irlande. Le fait de s'enfermer dans un tel silence n'est pas bon pour notre fils. Jamais il n'apprendra à parler, d'autant plus qu'elle refuse que je l'approche. J'ai l'impression que Mary s'est transformée en animal sauvage.

— Ce que tu me racontes ne me surprend pas outre mesure. Voici ce que je te propose : il faudrait que ta femme soit vue par un spécialiste, un psychiatre, déclara le docteur Bernard en tentant d'amortir l'onde de choc. Moi, je suis un petit médecin de campagne et je ne suis bon qu'à guérir le corps. Mais l'âme, ça, je ne le peux pas. Par contre, il existe des endroits dédiés à ces maladies où des gens arrivent à faire des miracles. Loin de moi l'idée de te dire que Mary représente un danger pour elle-même ou ton fils, mais il m'apparaîtrait plus prudent de l'hospitaliser dans un tel centre.

— Vous parlez de l'asile de Saint-Jean-de-Dieu ?

— Oui, bien qu'on trouve d'autres établissements pour traiter la sévère dépression de Mary. Je te conseille de la faire soigner le plus rapidement possible, car elle me semble profondément blessée.

Elwin accusa le coup. Il voyait que ça ne tournait pas rond dans le cœur et la tête de sa douce, mais de là à l'interner dans une maison de fous... Mais si c'était pour son bien, il n'hésiterait pas à l'y enfermer. Mary saurait lui pardonner plus tard. L'Irlandais respira profondément et se leva. Sa décision était prise.

— Je peux écrire une lettre pour qu'un confrère s'en charge personnellement.

— J'accepte, conclut Elwin.

— Retourne chez toi et je m'organise pour contacter l'hôpital. Lorsque tout sera prêt, je te joindrai et te remettrai une enveloppe confidentielle. Bonne chance, dit le docteur en serrant la main de l'Irlandais.

Lorsqu'Elwin sortit du cabinet du médecin, Mary ne posa pas de questions. Elle savait. En grim pant dans la voiture, elle se demandait combien de temps il lui restait avant que tout s'écroule. Comme le couple avait laissé Martin en garde chez Agathe, ils récupérèrent leur fils et la remercièrent. L'amie regarda les O'Reilly s'en aller et n'avait qu'une envie, pleurer. Comme ils faisaient pitié ! Agathe savait bien que sa voisine était malade, mais jamais elle ne pourrait imaginer le drame qui suivrait.



Elwin O'Reilly suivit les conseils du médecin et interna Mary à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu. Lorsqu'il avan ça vers l'établissement, un long frisson lui parcourut l'échine. Il avait l'impression qu'il enterrerait sa femme vivante et qu'il ne la reverrait jamais. Comme un piège, les grosses pierres de taille grises se refermeraient sur celle qui était déjà abattue et docile. Elwin tenait fermement sa petite main et à la moindre alerte, il partirait en courant et ramènerait Mary à la maison. La mort dans l'âme, il monta le large escalier qui menait aux lourdes portes. Au moment où les battants se refermèrent derrière eux, l'Irlandais eut l'impression qu'il pénétrait dans un tombeau d'où il ressortirait, certes, car lui seul possédait un billet de retour, laissant derrière lui une Mary captive pour le restant de ses jours.

Elwin traîna Mary jusqu'à un cubicule où une sœur de la Providence exerçait son tour de garde. Quel endroit lugubre ! Immédiatement, la religieuse avisa le psychiatre Villeneuve que des visiteurs demandaient à le voir. Un homme courtaud et rougeaud, affublé d'une longue blouse blanche, surgit d'une des nombreuses portes percées dans

un interminable corridor. Le spécialiste de la folie serra la main de l'Irlandais et négligea celle de Mary, ne lui adressant même pas un pâle sourire.

— Mon épouse est la patiente du docteur Bernard, commença Elwin, la voix entrecoupée.

— Oui, il m'a averti de votre arrivée. Veuillez me suivre, ordonna le disciple de Freud en s'avancant vers le couloir.

Puis, une bonne sœur, sortie d'on ne sait où, s'arrêta à peu de distance de Mary. D'un geste, elle invita la nouvelle bénéficiaire à l'accompagner. Mary délaissa la main de son mari et sans un baiser, sans un au revoir, elle lui tourna le dos et marcha droit devant elle vers l'obscurité, le mystère et le secret avec pour seule boussole une petite religieuse.

— Ne vous inquiétez pas pour votre femme, déclara le psychiatre, sœur Marthe est un ange. Elle s'occupera bien d'elle.

Utilisant un langage hermétique, le docteur Villeneuve expliqua à l'Irlandais comment il entendait soigner Mary. En fait, Elwin ne retint pas grand-chose tellement il avait le cœur gros. Puis, au bout d'interminables minutes, le médecin lui rendit sa liberté et Elwin se retrouva, en plein soleil, sur le perron de l'établissement de santé. L'Irlandais venait de laisser sa femme dans un asile de fous, espérant le meilleur pour elle, mais craignant également le pire. Sans regarder derrière lui, il entreprit le long sentier qui menait à la rue. De l'air, Seigneur, de l'air ! réclama-t-il à demi-étouffé par les sanglots.

Lorsque l'Irlandais revint au 2^e rang, il se précipita chez Agathe afin de récupérer le petit Martin. Il avait besoin de son fils pour retrouver son équilibre. L'enfant refusa de quitter la voisine et se mit à hurler quand son père tendit les mains pour le prendre. Le bambin voulait rester là où une gentille maman lui souriait constamment et où les amis

s'amusaient avec lui, même qu'à l'occasion, le papa d'Hector se tirait et lui laissait l'avantage. Elwin exerça donc son autorité paternelle et, de bon ou de mauvais gré, il ramena Martin à la maison. Il fallut peu de temps pour qu'il se retrouve au bout de ses ressources. Ignorant ce qu'il devait faire de ce braillard qui hurlait comme un putois, il assit Martin au milieu du salon et lui fourra des blocs en bois entre les pattes afin qu'il puisse jouer, au moins le temps de préparer un repas convenable. Bien qu'il fut rempli de bonnes intentions, Elwin ne savait pas cuisiner et l'assiettée qu'il offrit à son fils était tout simplement immangeable. Pourtant, comment peut-on rater des œufs et des pommes de terre ? Martin ne se gêna pas pour montrer son appréciation du souper et, d'un geste de défi, le petit délinquant lança sa nourriture partout autour de lui et une fois son bol vide, il utilisa sa cuillère et catapulta son plat. Ne pouvant supporter une telle démonstration de mauvais caractère, Elwin lui administra une solide tape au derrière et, sans ménagement, le jeta dans son lit. Mais le fils de l'Irlandais avait du ressort et continuait à exprimer sa colère. Debout dans sa couchette, il hurlait, réclamant sa mère. En bas, Elwin se prenait la tête à deux mains et ne savait plus que faire. Du haut de ses deux pieds et demi, Martin montrait bel et bien un tempérament d'Irlandais et défiait son autorité. Mary l'avait tellement couvé qu'elle en avait fait un petit monstre. Comment se sortir de cet embarras ? Comment apprivoiser ce sauvage et l'élever correctement ? Martin ne parlait presque pas, baragouinant les quelques mots qui lui étaient utiles.

À l'asile de Saint-Jean-de-Dieu, les choses se passaient autrement. Pas à pas, Mary suivait sœur Marthe, mais son

air renfrogné montrait qu'elle ne faisait pas entièrement confiance à la religieuse. Ce front enserré dans un bandeau blanc et recouvert d'un voile noir ne laissait présager rien de bon. Mary avait beau être mêlée dans sa tête, elle n'était pas encore tout à fait folle. Elle était ici pour se faire soigner, mais quand elle vit l'endroit où on l'amenait, elle commença à éprouver une réelle crainte. Sœur Marthe se montrait de plus en plus désagréable et intraitable, l'obligeant à plonger dans un bain désinfectant, car il n'était pas question d'introduire de la vermine dans l'asile. Les immigrants avaient la réputation de traîner des bestioles de corps avec eux, les Irlandais à plus forte raison. Après avoir eu la peau brossée par la main vigoureuse de sa protectrice, Mary eut droit de porter l'uniforme, soit une horrible robe de taille universelle qui s'apparentait plus à une poche et dont la couleur se situait entre le gris et le bleu. Puis, largesse ultime, on lui offrit une coupe de cheveux. Assise sur une chaise de fer, une religieuse, spécialiste-coiffeuse, attrapa sa paire de ciseaux et coupait la magnifique masse de cheveux roux par grosses poignées. Les larmes aux yeux, Mary se voyait dépouillée de ce qui assurait sa féminité. Puis l'outrage final arriva. La supposée coiffeuse prit un rasoir et termina son travail d'épouillage, car si on ne veut pas de bestioles corporelles, on en accepte encore moins dans les crinières. Ici, on a mille deux cents malades à contrôler et on ne peut se permettre de peigner tout à chacun. De cette manière, tous sont égaux devant l'Éternel.

Sans bruit, Mary pleurait.

— De grâce, ne nous inondez pas de vos larmes, des cheveux, ça repousse ! s'exclama la sœur de la Providence.

Lorsqu'elle sortit du salon de beauté, le vieil Andrew Lonergan n'aurait pas reconnu la fille qu'il avait tant aimée. Sans dire un mot, Mary suivit l'exécutrice de basses œuvres

qui la conduisit dans une salle où une dizaine de personnes semblaient passer le temps comme elles le pouvaient. Des chaises alignées le long d'un muret accommodaient quelques malades. Aucune fenêtre, aucun cadre, aucune décoration ne venaient rompre la laideur de l'endroit. Un manque chronique d'aération avait piégé des odeurs d'excrément et d'urine, tandis que la couleur des murs donnait carrément l'envie de vomir. Dans un coin, un jeune homme se frappait la tête à un rythme régulier contre une table, si bien qu'on lui avait protégé le front avec quelques épaisseurs de gaze. Un peu plus loin, trois femmes d'un certain âge se balançaient sur leurs jambes et chantaient un air connu d'elles seules, sans réussir à s'accorder. Lorsque Mary aperçut tous ces personnages, elle eut un mouvement de recul, mais sœur Marthe lui poussa dans le dos pour la faire avancer. Mary se trouva propulsée et fut obligée de faire quelques pas, ce qui eut pour effet l'arrêt subit de toute activité. Tout le monde avait les yeux braqués sur la nouvelle. Il ne fallut que quelques secondes pour satisfaire la curiosité générale et la folie reprit possession des cerveaux malades. Au moins, Mary constata que, du côté vestimentaire et coiffure, l'uniformité faisait loi.

— Le docteur Villeneuve viendra vous voir dans quelques minutes, lâcha la sœur en laissant Mary plantée au beau milieu de la place.

La jeune femme comprit qu'elle devait se débrouiller toute seule et qu'aucune aide ou attention particulière ne lui serait accordée. Mary visa une des deux chaises berçantes libres et se rendit à la première. Le reste, elle ne s'en souvient plus. Pour une durée indéterminée, sa raison la quitta. Mary était complètement épuisée, le voyage, le bain et tous les petits événements survenus depuis son entrée avaient éteint la minuscule lumière qui brillait dans sa tête. En fait, Mary

ne sut pas combien de temps elle s'était absentée avant que le psychiatre arrive.

— Bonjour, madame O'Reilly, je vois que sœur Marthe a fait le nécessaire.

Aucune réponse, mais quelques coups de berceaux plus rapides.

— Dès aujourd'hui, nous allons commencer une médication qui devrait vous soulager dans les jours à venir. Pour l'instant, je vous laisse aux soins de nos bonnes sœurs et je reviendrai vous visiter la semaine prochaine.

Cette fois, Mary avait compris. Les explications du médecin avaient été brèves et suffisamment claires pour qu'elle prenne conscience qu'elle était bel et bien enfermée dans cet hôpital pour plusieurs jours. Elle devait être gentille et obéissante si elle voulait que les médicaments fassent effet. Et l'image de Martin vint occuper le peu de lucidité qui lui restait. Son bébé avait besoin d'elle.

Le soir confirma la triste réalité. Sœur Marthe rassembla quelque vingt femmes, toutes aussi perdues les unes que les autres, et se dirigea vers le dortoir de l'étage. Mary était du nombre des folles qu'on enfermait pour la nuit. Sur certains des grabats, trop étroits pour assurer un minimum de confort, trônaient des camisoles de force, tandis que d'autres étaient garnies de contentions de cuir. Le reste des couchettes semblaient normales. Heureusement, Mary fut acheminée vers ces dernières. Sœur Marthe avait besoin d'aide pour mettre toutes ces malades au lit et c'est à ce moment que la jeune femme vit apparaître dans le cadrage de la porte deux infirmiers peu habitués à faire la causette. Leur efficacité résidait dans leurs biceps. L'un d'eux empoigna fermement une patiente, qu'on prénommait Laurence, et tenta de lui enfiler une camisole de force. La pauvre folle se débattait comme un diable dans l'eau bénite, sans réussir à fausser

compagnie aux deux mastodontes. Elle se tortillait comme une possédée, si bien qu'elle parvint à se libérer un bras, mais la force de l'un finit par avoir raison de la faiblesse ou de l'autre. Laurence se retrouva sur son lit de fortune, les bras croisés sur sa poitrine et le bout des longues manches attaché au sommier. Les deux infirmiers se dirigèrent ensuite vers le grabat d'en face et ils forcèrent une dénommée Lucille à se coucher en lui imposant une large ceinture de cuir ventrale et ils fixèrent également ses poignets et ses chevilles à des courroies. Lucille pleurait et rageait, criant des insanités à ses tortionnaires, pendant que ces messieurs s'occupaient des plus récalcitrantes, sœur Marthe bordait les autres, les moins dangereuses. Assistant à cette mise en scène médicale, Mary fut prise de peur et se réfugia immédiatement dans le dernier lit. Raide comme une barre, elle se bouchait les oreilles pour ne pas entendre les lamentations de ces femmes.

L'obscurité engendra sa part d'horreur. Malgré les puissants somnifères ingurgités, l'agitation régna une partie de la nuit dans le dortoir du quatrième étage. Mary se plaignait. Le bruit des chaînes qu'on traînait et qu'elle entendait constamment se mêlait aux cris, aux gémissements et aux soupirs de ses compagnes d'infortune. Celles qu'on avait immobilisées ne cessèrent de se débattre que lorsqu'elles furent à bout de forces. Dieu seul savait depuis combien de temps elles se démenaient de la sorte, en tout cas, suffisamment pour laisser sur leur peau des blessures sanguinolentes.



Pendant que Mary subissait l'effet des drogues, Elwin se questionnait sur le quotidien. Il ne pouvait être partout

à la fois et son rôle de père le préoccupait au plus haut point. N'ayant jamais eu la responsabilité de Martin, il ne connaissait rien à ses habitudes et se rendit compte que Mary l'avait surprotégé. Prendre soin de son héritier et l'éduquer lui prenait tout son temps et il ne pouvait plus gagner décemment sa vie. Il devait faire quelque chose, mais quoi ? Impensable pour lui d'exiger qu'Agathe joue le rôle de mère, car cette dernière devait déjà élever trois jeunes enfants. L'Irlandais décida donc d'aller se confier au curé Durocher. L'homme avait toujours été de bon conseil. Déballer son sac ne fut pas une opération facile et Elwin devait justifier sa demande d'aide.

— Mary a été internée à Saint-Jean-de-Dieu sur la recommandation du docteur Bernard. Depuis longtemps, elle ne se sentait pas bien et le médecin m'a dit qu'il ne pouvait rien pour elle. Selon lui, seul un psychiatre était apte à lui prodiguer des soins. Mais en attendant, monsieur le curé, je dois m'occuper de notre petit Martin, travailler au magasin général, sans compter qu'il y a ma terre. Les sœurs de la Providence font peut-être œuvre de charité, mais leurs attentions coûtent cher. Il me faut payer et pour cela, je dois pouvoir gagner ma vie. À vrai dire, je n'ai pas la tête en paix.

— Je vous avais pourtant averti contre les effets pervers de l'éloignement, surtout pour une jeune femme. Mais bon, le mal est fait, conclut sévèrement le curé. As-tu essayé de trouver une gardienne qui vivrait sous ton toit, bien que la solution ne soit pas idéale. Un homme seul et une fille...

— J'en ai parlé à nos voisins, Agathe et Albert Préfontaine, poursuit l'Irlandais. Ils ont déjà leur charge avec leurs trois petits, d'autant plus qu'ils prévoient en avoir d'autres. Non, je ne peux pas les encombrer avec un enfant difficile.

— Dans ce cas, mon cher ami, il te reste peu de solu-

tions. Tu dois confier ton fils à une crèche. Il va sans dire que ce ne serait que temporaire.

— Vous n'êtes pas sérieux ! réagit violemment Elwin. Donner mon petit Martin en adoption ? Mais ce serait un crime ! Il a des parents...

— ... qui ne peuvent pas s'occuper de lui, termina le curé. Tu te trouves devant un mur, mon pauvre Elwin. Ou bien tu l'escalades ou bien tu le contournes. Réfléchis et dis-toi bien qu'il n'est pas nécessaire de souffrir encore plus. Si ton fils est difficile, comme tu l'exprimes, les bonnes sœurs sauront le remettre dans le droit chemin et lorsque ta femme sortira de l'asile, tu récupéreras ton Martin.

— Merci de vos conseils, monsieur le curé. Je vais penser à mon affaire et agir en conséquence.

La mort dans l'âme, l'Irlandais reprit la route du 2^e rang. La vie lui enlevait les êtres les plus chers. Que ferait-il sans eux ? Il ne lui resterait que la terre et, encore là, il espérait que celle-ci ne ferait pas défection. Au moment où il rentrait chez lui, Albert vint le rejoindre avec Martin dans les bras, mais à la vue d'Elwin, l'enfant s'accrocha à son gardien, l'étouffant presque, tellement il ne voulait pas retourner avec son père.

— Ne t'en fais pas, lança Albert en tentant d'être objectif, cela lui passera.

— J'en doute, laissa tomber l'Irlandais désabusé. Il me connaît très peu et j'en suis en partie responsable. Je devrai trouver une solution acceptable pour nous deux.

— Un gars de Saint-Charles est arrêté tout à l'heure, commença Albert. Il tenait absolument à te voir. D'après moi, il veut acheter un lot, mais je n'en suis pas certain. Comme il venait de loin, je lui ai conseillé de repasser après le dîner.

— Enfin, une bonne nouvelle ! s'exclama Elwin en reprenant son fils qui s'était quelque peu calmé.

Elwin se dépêcha à préparer le repas afin de mettre quelque chose dans le ventre de ce petit chialeur et aussitôt la dernière bouchée avalée, il le déposa dans sa couchette. Braille, ne braille pas, son père était occupé.

Comme le lui avait indiqué Albert, le dénommé Joseph Boudreau se présenta à la maison de l'Irlandais. L'homme était accompagné de son fils et semblait décidé à acquérir un lot.

— J'ai entendu dire que vous possédiez de belles grandes terres et que vous pensiez à les vendre ? lança le gars de Saint-Charles.

— Ça dépend ce que vous voulez.

— Le sol est-il fertile et bien drainé ?

— Oui, et si vous ne me croyez pas, demandez à Albert Préfontaine...

— Inutile, coupa l'autre, j'ai déjà pris mes informations.

Elwin conclut donc la vente de dix arpents de terre, séparés du lotissement d'Albert Préfontaine par cinq arpents de boisé. Elwin se montra satisfait de l'accord, la première bonne nouvelle depuis des mois. Après avoir signé une promesse d'achat, Joseph Boudreau serra la main de l'Irlandais. Il ne restait plus qu'à passer chez le notaire Hoffman, l'homme de confiance de l'immigré.

Une fois l'affaire terminée, Elwin rentra dans la maison et fut accueilli par un concert de pleurs, de cris et de hurlements, de quoi faire dresser les cheveux sur la tête. Soudé au pied de sa couchette, Martin déployait tout son arsenal de résistance à l'autorité paternelle. Le nez morveux, les yeux rougis, les joues mouillées de larmes n'attirèrent pas la compassion de son père, au contraire. Elwin attrapa son fils par un bras et lui administra une bonne tape sur une cuisse. Le résultat ne fut pas des plus brillants, car Martin

redoubla de cris et de hurlements. Cette fois, l'Irlandais venait d'arrêter sa décision. Il mettrait ce jeune contestataire entre les mains des religieuses qui, elles, s'attendraient à être obéies par ce petit bout de deux ans.

Chose dite, chose faite. Elwin confia Martin aux sœurs de la Miséricorde avec la promesse formelle de reprendre son enfant dès que la santé de Mary le permettrait. Pour plus de sécurité, Elwin signa un papier qui stipulait que Martin O'Reilly ne pouvait être donné en adoption.

— Nous aimerions que vous ne le visitiez pas trop souvent, car nous avons observé que les rencontres trop fréquentes perturbent les plus petits. Vaux mieux que vous ne soyez pas dans les parages et lorsque son caractère sera redressé ou que votre femme puisse s'en occuper, doucement nous rétablirons les contacts. Croyez-nous, un enfant n'oublie jamais ses parents, aussi jeune soit-il.

Et l'Irlandais lâcha la main de Martin. Tout comme Mary, son bébé disparut dans un long corridor accompagné d'une sœur dévouée. Bizarrement, Martin ne pleurait pas, comme s'il savait qu'ici on n'entendait pas à rire. Et il avait totalement raison, car ces dames en avaient déjà vu d'autres et maté plus d'un.

Jamais l'Irlandais ne s'était senti aussi mal. Il avait dispersé sa famille, abandonnant femme et enfant aux institutions religieuses. Il avait besoin de croire qu'on les traiterait convenablement et que la situation se redresserait rapidement. Dans le village, Elwin traînait avec lui sa face de carême, le cœur rongé par la culpabilité. Afin de soulager quelque peu sa conscience, il avertit les Cartier. Lucie ne pouvait admettre qu'on puisse se débarrasser de sa femme et de son fils sur les simples conseils d'un médecin et d'un curé, aussi bons fussent-ils. Chacun d'eux aurait pu pousser l'expertise un peu plus loin. De son côté, François tentait d'encourager

son employé, disant que cette mauvaise passe ne durerait pas éternellement. La nouvelle de l'internement de Mary se répandit comme une traînée de poudre, chacun se rappelant la belle déesse rousse mariée il y a peu de temps. De plus, les mères de famille prenaient en pitié l'enfant hébergé à la crèche. S'il fallait que les sœurs se trompent et le donnent en adoption. Ramassant leurs petits dans leur jupe, elles implorèrent Dieu de leur laisser la santé, car on ne sait jamais ce qui peut arriver.

Lorsqu'Élise entendit parler du malheur de l'Irlandais, sa colère contre Mary pâlit immédiatement. Candidement, elle commença par s'apitoyer sur le sort de la pauvre femme et sur celui du jeune enfant. Mais pourquoi s'en faire pour ce qu'on ne peut contrôler ou changer ? De manière égoïste, elle devait concentrer ses actions sur celui qui restait, en l'occurrence, son ancien locataire. Comment pourrait-elle se rapprocher du beau rouquin, tout en ménageant la susceptibilité des résidents et celle de Joseph ? En accord avec ce dernier, Élise décida donc de préparer une grande fête où elle servirait un banquet, invitant les personnalités importantes de la paroisse, comme le curé, le maire, les échevins, en fait, tout le gratin de Beloeil. Par conséquent, en tant que riche propriétaire terrien, l'Irlandais pourrait recevoir un carton, l'engageant à célébrer l'anniversaire de naissance de madame Élise Dandonneau.

Lorsqu'Elwin O'Reilly lut le bristol, il ne put s'empêcher de sourire.

— Tiens, une revenante ! À quel titre dois-je me présenter chez la méchante Dame de pique ? se demanda l'immigrant.

La liste des invités se mit à circuler dans les coulisses du pouvoir ainsi qu'au magasin général, créant ainsi deux catégories de citoyens : ceux qui avaient reçu un carton et les autres... Mais qu'est-ce qui s'était passé pour que la

grande Élise sorte de sa réserve et célèbre son anniversaire au vu et au su de tout le monde? Mais bien malin celui qui réussira à connaître l'année de sa naissance. La jubilaire avait pris des précautions et malheur à celui qui s'aventurerait sur ce terrain glissant. Débordée et pressée comme un citron, la petite servante Amanda subissait les foudres de sa maîtresse. De toute sa vie, elle n'avait jamais eu à préparer une telle fête. Élise lui soumettait un menu difficile à gérer pour un trop grand nombre de personnes et, malgré ses protestations, Amanda dut se résoudre à s'exécuter. Joseph fut mis à contribution et s'ingénia à dénicher des tables et des sièges pour quarante invités, tandis qu'Élise fouillait dans des boîtes de carton, cachées au grenier, à la recherche de verrerie, de vaisselle et de couverts jadis retranchés de la circulation.

— Cesse de te plaindre, lançait Élise à son mari qui rechignait devant la tâche à accomplir. Est-ce que je me lamente, moi ? Et pourtant, Dieu sait ce que j'ai à faire.

— Pourquoi n'engages-tu pas du personnel supplémentaire ? Il doit certainement exister une bonne mère de famille, ayant un peu de style et désireuse de gagner quelques dollars.

— J'ai déjà fait le tour de la paroisse quand il s'agissait de remplacer Agathe et je n'ai pas envie que tout le monde se mette le nez dans mes affaires.

— Dans ce cas, ma chère, il ne te reste qu'à t'exécuter, mais ne compte pas sur moi pour courir à droite et gauche. Les gens mangeront debout, point à la ligne.

L'huissier venait de manquer là une bonne raison de se taire, car d'exigeante, Élise devint intraitable.

— Si tu penses, Joseph Dandonneau, que tu vas t'ingérer dans la façon de recevoir nos invités, tu te trompes. Nous ne sommes pas des sauvages pour nous réunir autour d'un

feu de camp. Arrange-toi comme tu le veux, mais trouve de quoi asseoir tout le monde, moi y compris.

Joseph n'aimait pas que sa femme lui rabatte le caquet et devant Amanda en plus. Constatant qu'il avait besoin d'aide et que les excellentes employées étaient devenues une denrée rare, l'huissier fit appel à des messieurs, dont Ti-Phil et Albert. Ensuite, il passa chez la couturière et leur fit tailler de beaux habits puis, à la cachette, il leur donna une leçon de bienséance et leur inculqua un peu de style. Évidemment, Élise ne savait rien de tout ça et, le jour de sa fête, elle resta bouche bée devant la prestance des serveurs. Tout le gratin de Belœil félicita Joseph pour sa merveilleuse trouvaille, se disant prêt à l'imiter en regard de la pénurie de jeunes filles fiables.

Élise ressemblait à un papillon qui voletait d'un groupe à l'autre, ne s'attardant que le temps de recevoir des compliments, puis repartait tout aussi vite, prétextant devoir s'occuper des rafraîchissements. Cette journée-là, le vin coulait à flot et Elwin dépassa la limite raisonnable. Invité à aller s'étendre dans son ancienne chambre, ce dernier accepta et d'un pas mal assuré, il grimpa l'escalier et se jeta sur le petit lit. Seule Élise savait que l'Irlandais se trouvait en haut. Après s'être donnée la certitude que personne ne manquerait de rien, elle quitta la compagnie et discrètement se rendit auprès de l'Irlandais. Si quelqu'un lui demandait ce qu'elle faisait là, elle répondrait qu'elle soignait Elwin. Le fait que ce dernier soit dans une mauvaise passe ne cautionnait-il pas sa présence ? Lentement, Élise s'avança à côté du dormeur et ajusta sa respiration à celle de l'homme. Elle s'ingéniait à imaginer la puissance sexuelle qui devait sommeiller à l'intérieur de ce corps. La femme de Joseph donnerait des années de sa vie pour que l'Irlandais lui fasse l'amour. Affamée, telle une araignée venimeuse, elle se

rapprochait doucement. Là, elle pourrait le toucher, le caresser, même l'embrasser. Et ne réprimant plus la pulsion venant du plus profond de son ventre, Élise Dandonneau se coucha près de son Irlandais et commença à le couvrir de petits baisers. Encore sous l'effet de l'alcool, Elwin confondit les figures et s'abreuva aux lèvres rouges d'Élise. Quelle folie ! L'araignée répondit à cette avance en se collant toujours plus, prête à mordre sa victime, pendant que d'une main sûre elle détachait quelques boutons de son col qui l'étouffait.

— Élise ! cria Joseph.

Cette dernière n'eut pas le temps de réagir que déjà son mari l'apostrophait et la remettait sur pied. Sous le coup de la semonce, Elwin s'assit dans le lit en se posant de sérieuses questions.

— Pire qu'une chatte en chaleur, hurlait l'homme de loi. Reboutonne-toi et recoiffe-toi. On te demande au jardin. Ne compte pas t'en tirer facilement. Nous reparlerons de tout ça plus tard, cracha-t-il en la poussant vers l'escalier. Et toi, l'Irlandais, déguerpis. Je ne veux plus voir ta face d'immigré dans ma maison. Retourne au fond de ton rang et restes-y.

Joseph sortit de la chambre et retrouva les invités, mais il n'avait plus le cœur à la fête. Sa femme avait dépassé les bornes. L'huissier commençait à se poser des questions sur la santé mentale de sa femme. Depuis qu'Elwin O'Reilly avait posé les pieds dans sa maison, l'état de sa femme n'avait cessé de se détériorer. Depuis longtemps, il avait compris qu'elle avait un penchant pour l'Irlandais, mais il n'était tout de même pas aveugle et il devait l'avouer, l'étranger avait de la gueule. Déjà, il préparait sa vengeance, d'autant plus que c'est un plat qui se mange froid.

Les saisons défilèrent et rien n'avait changé dans la vie de l'Irlandais. L'immigrant s'était habitué à vivre seul et abordait les jours tranquillement. Dans sa tête et dans son cœur, l'image de Martin pâlisait. Selon la recommandation des sœurs de la Miséricorde, il n'avait pas cherché à revoir son fils. Mais depuis deux ans, il doutait de la réelle teneur du papier que lui avait fait signer la directrice de la crèche. Si jamais l'irréparable se produisait, il deviendrait inconsolable et puis, comment expliquer à Mary ? Il n'avait visité sa femme que deux fois et avait décidé de ne plus y retourner tellement cela lui brisait le cœur. Hormis sa terre, l'Irlandais n'avait plus de raisons de vivre. Que faisait-il dans ce pays lointain où il avait perdu ceux qu'il aimait, ceux de son Galway ?

Heureusement, la terre ne se dément pas et donne tout ce qu'elle a dans le ventre, fournissant saison après saison de quoi se nourrir et juste assez pour qu'il puisse vendre au marché et se faire un petit revenu supplémentaire. Le nouveau colon de Saint-Charles avait apporté une dynamique innovatrice dans le rang de l'Irlandais. Ce dernier avait réussi à convaincre d'autres cultivateurs, si bien qu'Elwin avait écoulé la presque totalité de ses lotissements, se réservant l'érablière. Passant outre les conseils de son notaire qui voyait

dans les actions d'Elwin O'Reilly une avancée trop rapide, l'Irlandais avait acheté la majorité de terrains s'étendant jusqu'au ruisseau. Le plus gros de ses journées se déroulait à arpenter et délimiter des lopins, à abattre des arbres et à défricher. L'immigrant ne travaillait plus chez les Cartier depuis qu'il avait été mis à la porte de la maison de la rue Choquette. Évidemment, Joseph Dandonneau ne s'était pas gêné pour lui faire mauvaise presse et les commerçants avaient préféré se priver de ses services.

— Tu sais, Lucie et moi, devons tout faire pour notre clientèle et, tu es au courant autant que moi, le magasin reste l'endroit idéal pour alimenter les rumeurs. On a beaucoup jaser après la fête donnée en l'honneur d'Élise. Certains paroissiens t'auraient crucifié sur place s'ils avaient pu et je peux te dire qu'un immigrant, ça ne pèse pas lourd dans la balance. Bizarrement, Élise, d'habitude si loquace sur ce genre de sujet, s'est retenue d'émettre le moindre commentaire sur ton compte. Je te jure que la femme de l'huissier a le caquet bas et file doux.

L'Irlandais avait remercié son patron et l'avait assuré de son amitié. Et l'immigrant était resté dans son rang. Certains osaient même comparer sa situation à celle de l'ermite.

Un jour, le soleil se montra si chaud que le Québec se crut transporté au-delà du tropique du Cancer. La chaleur empêchait quiconque de travailler. L'air étouffait et rendait toute activité physique difficile. Le seul endroit confortable restait le bord du Richelieu. Là-bas, une petite brise rafraîchissante soufflait toujours. Mais pour quelqu'un qui habitait le rang du nord, ça ne valait pas la peine d'atteler et de descendre le long chemin de traverse afin d'accéder à cet Éden. Devant les excès de Galarneau, Elwin abdiqua et remit à plus tard le charpentage d'une cabane à sucre. Après avoir soigné Grattan et lui avoir donné de l'eau fraîche,

l'Irlandais s'installa sur la roche plate et sortit sa pipe. De temps à autre, il fermait les yeux afin de sentir le tabac lui piquer la langue. Il aimait se reposer ici, car à cette heure, un grand sapin s'ingéniait à ombrager la pierre. Puis, le temps d'un éclair, son esprit fit un bond en arrière. Il se revoyait tassé contre Mary sur ce même banc improvisé. Pourtant, c'était hier tout ça. Ensemble, ils échafaudaient des projets tous plus enthousiasmants les uns que les autres. Pourquoi avait-il fallu que cette maudite maladie s'empare de sa femme et le prive de sa présence ? Enfermé dans ses pensées, Elwin ne sentit pas le mouvement à côté de lui. Pour ne pas briser le rêve ou par crainte de la réalité, il ne bougea pas, mais ouvrit tout de même un œil curieux, car depuis quelque temps, les bêtes sauvages sortaient du bois en quête de nourriture. Même Joseph Boudreau, le deuxième voisin, disait avoir vu un ours rôder dans les parages. Mais quelle ne fut pas sa surprise quand son regard inquisiteur croisa le pelage jaune d'un animal assis près de lui.

— Mika ? Mika ! C'est bien toi ? s'énervait l'Irlandais.

Craintive, la chienne ne broncha pas. Elle avait beaucoup à oublier.

— Mika ! Seigneur Dieu, merci ! C'est le plus beau jour de ma vie ! Ma douce Mika, tu m'as pardonné, pleurait Elwin.

L'homme se leva lentement, se portant à la rencontre de la bête et bien qu'elle soit sale et repoussante, il passa ses bras autour de son cou et enfouit sa figure dans la fourrure dorée. Mika restait immobile et se laissait à nouveau apprivoiser. Tranquillement, son maître retrouvait sa place dans le cœur de l'animal. Lorsqu'Elwin se releva, il pleurait à chaudes larmes. Enfin, il n'était plus seul. Et l'Irlandais se mit à parler pour lui-même ou pour sa chienne, on ne le savait plus. Il fallait absolument qu'il lui raconte sa vie et sa

douleur. Tout en entraînant son amie dans la maison afin de lui servir à manger, il se confiait.

— Mika, au moment de ton départ, le malheur est entré par la grande porte et j'ai perdu tous ceux que j'aimais. Eh Mika ! Tu te rappelles mon fils ? Quel garnement ! Il doit bien avoir quatre ans, maintenant. Et Mary, tu te souviens d'elle ?

Elwin ne put aller plus loin, le cœur lui faisait trop mal. Ravalant la boule qui l'étouffait, il continua :

— Viens, Mika. Que dirais-tu de prendre un bon bain ?

Cette fois, la chienne refusa et ressortit de la maison. L'Irlandais craignait une esquive. Il ne savait plus que faire pour la retenir. Elle était sa planche de salut, celle qui l'empêcherait de sombrer à son tour dans la nostalgie. Il ne fallait surtout pas qu'il la perde.

— J'ai compris, ma belle, on reste sale, mais on reste...

Mika accepta de demeurer avec l'Irlandais. Elle aussi avait souffert de solitude et, dans le fond, elle avait également besoin de lui. Tranquillement, la bête se coucha à côté de la pierre plate, abandonnant toute la place à son maître. Et sans rajouter un mot, Elwin et Mika reprirent la vie là où ils l'avaient laissée. Avec amour, l'homme flattait le flanc de la chienne, tandis que celle-ci déposait son museau malpropre sur la cuisse de l'Irlandais.



À la crèche de la Miséricorde, c'était jour de fête. Les religieuses recevaient une dizaine de parents désireux d'adopter des orphelins. Afin que la rencontre se passe en douceur et que les familles invitées soient capables de voir l'ensemble des garçons et ensuite, faire une présélection discrète, sœur

de l'Immaculée-Conception, surnommée sœur Sourire, avait organisé un petit concert. Durant une semaine, elle avait pris sous son aile le groupe des trois-quatre ans, et leur avait appris des comptines et des chansons enfantines. Chacun avait le loisir d'interpréter une pièce en solo et ensuite, les jeunes artistes se rassemblaient pour la finale. Cette petite chorale improvisée avait rendu la religieuse tendue et à bout de patience. Ce samedi après-midi avait lieu la grande générale et ce soir... à la grâce de Dieu. Au beau milieu de son groupe d'âge, Martin ne démontrait aucun talent pour ce genre d'activité. En fait, il tentait de se tenir droit et de ne pas bouger selon les ordres de sœur Sourire. Malgré tous ses efforts, il se tortillait comme un ver à choux parce qu'il avait trop envie d'uriner. Les longues heures de répétition que sœur Sourire avait imposées aux enfants avaient épuisé les plus faibles.

— Martin, vas-tu cesser de te trémousser ? Il ne reste que quelques minutes et nous aurons terminé.

Trop tard ! Le petit pantalon court beige que portait Martin devenait de plus en plus foncé, même qu'une flaque de liquide se formait déjà à ses pieds. Lorsque Amable, son voisin, s'aperçut de la faute, il se dépêcha à lever la main.

— Quoi encore ! cria la grande religieuse. Jamais nous ne finirons si je suis continuellement interrompue. Est-ce important, au moins ?

Amable fit signe que oui et rajouta :

— Martin a pissé dans sa culotte.

Maintenant soulagé, le coupable regarda le mouchard dans les yeux, tendit son bras gauche et l'agrippa par l'épaule, ramassant du même coup chemise et bretelle. Tous ongles sortis, Martin stria la joue rose de son opposant de l'œil à la mâchoire. En un éclair, sœur de l'Immaculée-Conception se trouvait déjà auprès des deux belligérants.

Même devant la menace punitive, aucun ne lâchait prise ; au contraire, chacun s'efforçait de rendre coup pour coup. L'algarade risquait de virer en bagarre générale.

Une taloche bien appliquée derrière la tête des deux antagonistes refroidit l'atmosphère. Puis d'un geste disciplinaire, la religieuse saisit les petits bras, les serra fort et réussit à séparer les combattants. Sans un mot, elle les écrasa sur un siège. Les deux fautifs se regardaient comme chien et chat. Aucun n'aurait émis le moindre son, connaissant très bien les conséquences de leur conduite. Le sermon de la directrice résonnait encore dans leur tête, chacun n'ignorant pas que leurs chances d'être adoptés diminuaient à vue d'œil. Personne ne voudrait prendre un garçon mal élevé et batailleur. Sur la petite estrade, le bec pincé et la lèvre dédaigneuse, sœur Immaculée agitait une vadrouille et ramassait pour la nième fois l'urine. Puis, abandonnant le balai à laver à un enfant, elle reforma les rangs tout en négligeant les deux oiseaux chicaniers et termina la répétition. Une fois libérés de la grande religieuse, les trois-quatre ans se rendirent à la cafétéria pour le souper. Martin et Amable, soudés à leur chaise, attendaient patiemment. La pièce se vida et ils restèrent ainsi de longues minutes avant qu'on ne statue sur leur sort. Le sang du petit Irlandais bouillait. La vraie punition n'avait pas encore été donnée et il était prêt à tout faire pour l'éviter. Il n'eut pas le temps d'échafauder quelque plan de révolte que voici la directrice qui s'amenait et, semblable à un rouleau compresseur, défonçait presque la porte. En deux pas, elle se retrouva en face des enfants, l'un à moitié défiguré par l'autre. Elle saisit Amable par l'épaule et lui ordonna de se rendre à l'infirmerie. Martin resta seul avec le bouledogue. Avec sa culotte mouillée qui révélait sa faiblesse et sa tête aussi rouge qu'un lampion allumé, le fils de l'Irlandais se sentait tout petit.

— Voilà donc celui qui pisse comme un bébé et agresse comme un tigre. N'avais-je pas dit qu'à la prochaine incartade, il serait hors de question de te présenter à une famille ? Qui aurait envie d'un enfant qui ne peut se retenir ? Pire, qui voudrait de toi ? Crois-tu que des parents s'intéresseront à un diable comme toi ? Car c'est ce que tu es, un diable à la tête rouge directement sorti de l'enfer. Rentre bien dans ta caboche d'Irlandais que si tu désires être adopté, tu choisis la mauvaise façon. Pour ce soir, je te laisserai participer au petit spectacle, car nous risquerions de pénaliser sœur de l'Immaculée qui a beaucoup travaillé, mais que je ne te reprenne pas à uriner par terre. Si tu recommences, je te le jure, je te mets une couche et tu retourneras avec le groupe des un-deux ans. Et ne compte plus jamais te retrouver sur une liste. Maintenant, va au dortoir et change-toi, tu sens la pisse à plein nez.

Malgré sa bravoure, Martin avait rentré la tête dans les épaules et avait reçu comme une tonne de briques la possibilité de ne pas être choisi. Il fit exactement ce que la religieuse lui avait ordonné et après avoir fait peau neuve, il fila à la cafétéria pour prendre son repas avec les trois-quatre ans.

Sœur Thérèse-de-Jésus replaça son voile et se dirigea vers son bureau. Non, elle ne retirerait pas le nom de Martin de la liste des adoptables. Elle avait rencontré assez de difficulté avec cet enfant pour le rendre civilisé, elle ne le garderait pas plus longtemps. Lorsqu'on l'avait amené ici, il avait l'air d'un véritable sauvage. Il fallait absolument qu'il parte, mais avec pareille citrouille sur les épaules, ce ne serait pas facile. À moins que... Une idée démoniaque germât alors dans sa tête.

La responsable sortit de son refuge et ordonna que l'on confie Martin aux bons soins de sœur Odile. Lorsqu'elle

vit arriver le fils de l'Irlandais, la religieuse prépara son matériel de coiffure. En fait, elle n'avait pas besoin de grand-chose, seulement une bonne tondeuse. La petite sœur boulotte avait la réputation d'avoir la main alerte et de faire des coupes qui duraient des mois. À l'aide d'un gros chaudron, elle suréleva une chaise droite et invita Martin à y grimper. Puis elle attrapa son instrument et commença à faire disparaître toute trace de couleur sur la caboche de Martin. Lorsque ce dernier sortit du salon de coiffure improvisé, sa tête ressemblait à une boule de billard. À quelques endroits, on pouvait apercevoir des signes de maladresses, ponctués de taches de sang, mais de loin, on n'y verrait que du feu et on soulignerait plutôt la propreté du gamin.

À sept heures précises, comme prévu, le petit spectacle débuta. Chaque couple désirant adopter un enfant tenait en main la liste des garçons accompagnée d'une brève description, soit leur année de naissance, leur caractère ainsi que certaines aptitudes particulières. On doit dire que cette tranche d'âge n'était pas privilégiée, les futurs parents préférant prendre un bébé en élève. Mais il fallait absolument que quelques éléments du groupe des trois-quatre ans sortent de la crèche. Voilà pourquoi en leur faisant faire de petites finesses, la responsable pensait augmenter leurs chances de voir partir certains d'entre eux.

Tour à tour, les orphelins débitèrent chansons et comptines, permettant à chacun de se mettre en valeur devant un auditoire gagné d'avance. Puis tous prirent leur rang sur les gradins et ce fut le chant final dirigé par sœur de l'Immaculée-Conception. Des applaudissements discrets vinrent clore cette sympathique présentation. Après un dernier salut, personne ne bougea, car les religieuses avaient expliqué aux enfants que les papas et mamans intéressés se déplaceraient pour les rencontrer. Le cœur rempli d'espoir,

les trois-quatre ans restèrent plantés comme des statues de sel, attendant le moment d'être libérés. Certains d'entre eux étaient nés à la crèche et ignoraient ce qu'étaient des parents. Si de toute votre vie vous n'avez rien vu d'autre que des bonnes sœurs, le mot famille ne veut rien dire. Par contre, d'autres avaient connu, soit le temps de quelques jours ou de quelques mois, la joie d'être pris dans les bras d'une mère et même si l'appellation demeurerait vague, ils étaient persuadés que vivre en famille leur apporterait le bonheur.

Un couple ayant voyagé depuis l'Abitibi se risqua à rencontrer Martin. Il faut dire que le petit ne payait pas de mine avec sa caboche rasée. Peut-être était-il infesté de poux ? N'étant informés que de son nom et de son âge, les adoptants furent attirés par cette tête dénudée, ces sourcils roux et cette peau blanche. Selon eux, ce garçon devait être un poil-de-carotte. Cela tombait bien, car dans la famille, tantes et cousins avaient hérité d'une tignasse rouge. Déjà, les Falardeau retrouvaient des gènes communs. Et comment résister à ce sourire angélique même s'il est un peu forcé ? Prenant l'enfant par la main, Bérangère Falardeau entraîna Martin à l'écart de manière à libérer un minimum d'espace. Puis elle s'arrêta, s'accroupit près du petit et lui posa des questions simples auxquelles Martin répondit poliment. Son élocution paraissait difficile, mais ce détail ne sembla pas rebuter les Falardeau. Ce n'est certainement pas dans un orphelinat qu'on apprend à tenir une conversation. En souriant, le futur père lui demanda s'il se croyait plus fort que les autres garçons et pour satisfaire l'homme, Martin plia son coude et banda ses biceps.

Éparpillés ici et là, on pouvait observer des couples intéressés par un enfant. Malheureusement, une dizaine d'entre eux demeuraient sur l'estrade. Voyant que ses

protégés n'avaient pas été choisis, sœur de l'Immaculée retira ce qui restait des trois-quatre ans et les confia à la responsable du groupe. Rien ne servait de rendre ces petits encore plus misérables. Ce soir-là, en les couchant dans leur lit, la religieuse leur expliquerait que dans un mois, il y aurait plus de papas et mamans qui viendraient les rencontrer.

Parents et enfants jumelés passèrent donc dans le bureau de sœur Thérèse-de-Jésus afin de remplir les papiers d'adoption. À ce moment seulement, la directrice dévoilait le véritable nom de baptême de leur pupille. Les tuteurs étaient libres de le divulguer plus tard, mais selon elle, valait mieux continuer à se taire. Ce qu'on ne sait pas ne nous fait pas mal. Bien entendu, ils pouvaient changer le prénom du petit, advenant qu'il s'harmonise mal avec leur nom de famille. Une fois la paperasse remplie et paraphée, les nouveaux parents pouvaient retourner chez eux en compagnie du garçon, non sans avoir glissé dans la main de la responsable une somme substantielle pour ses bonnes œuvres. Lorsque vint le tour de Martin, la directrice eut un moment de réflexion, car le dossier contenait une feuille manuscrite interdisant aux religieuses de laisser cet enfant en adoption. Les sœurs devaient garder Martin O'Reilly jusqu'à ce que la mère recouvre la santé. Sans divulguer le contenu de la note, elle tendit aux Falardeau le formulaire d'adoption et procéda comme les autres orphelins. Martin partit donc en tenant la main d'une nouvelle mère et aux côtés d'un père inconnu.



Du fond de son asile, Mary O'Reilly se débrouillait du mieux possible, se berçant ou se terrant la plupart du temps

dans un coin, ne communiquant pas avec les autres malades d'ailleurs il n'y avait rien à tirer d'eux. Toutes les semaines, le psychiatre lui rendait visite durant quelques minutes, soit pour lui dire bonjour, soit réajuster sa médication. Avoir demandé à sa patiente comment elle se sentait dans sa tête ou dans son corps aurait ouvert la porte à des récriminations, à des emportements de toutes sortes ou encore à des confidences mélancoliques, et ça il ne fallait pas parce que le spécialiste n'en avait pas le temps. La jeune femme se réfugia donc dans son mutisme, refusant tout contact. Puis le psychiatre, ayant trouvé la dose d'opiacés et de barbituriques qui rendait la malade confortable, éloigna ses consultations. D'une fois par semaine, il la rencontrait tous les mois puis, plus rien. Au bout de deux ans, Mary n'était pas plus avancée qu'au moment de son admission, mais seulement un peu moins triste. À deux reprises, pensait-elle, elle avait eu la visite d'Elwin, mais elle n'en était pas certaine. L'homme se montrait gentil avec elle et lui avait apporté des chocolats. Mary avait ouvert la jolie boîte de couleurs et avait dévoré toutes les friandises d'un seul coup, sans en offrir. Ce dernier avait aussi tenté de l'embrasser, lui murmurant des mots dans une langue qu'elle n'utilisait plus et qu'elle avait chassée de sa tête depuis longtemps. Puis, après quelques minutes, il était reparti en lui laissant un petit baiser sur la joue sans promettre de revenir.

Mary ne faisait rien de ses journées, errant dans les corridors et dans la salle à manger où elle refusait généralement de s'alimenter avec les autres. Tous les midis, on la forçait à faire une sieste, mais elle détestait le dortoir où régnait une atmosphère explosive. Tous les mercredis, une bénévole envahissait leur local avec son matériel et leur enseignait l'artisanat. Mary adorait cette femme, elle représentait un vent de fraîcheur venu de l'extérieur. Un jour, la dame

apporta des boules de laine et demanda qui voulait tricoter. Un éclair traversa la pensée de Mary et elle revit un foyer, une chaise berçante et un cardigan de bébé. Immédiatement, elle trotta vers la bénévole et lui démontra son intérêt.

— Vous maniez les broches ? s’informa cette dernière.

Mary répondit affirmativement et ce fut le premier contact qu’elle établissait avec une personne. Elle fouilla dans la boîte contenant des boules de toutes les couleurs et en choisit une rose, ainsi que les aiguilles appropriées.

— Que voulez-vous faire, Mary ?

— Un chandail.

La bénévole venait d’être récompensée pour les centaines heures passées auprès de ces pauvres femmes à essayer de briser la routine ou de les sortir de leur isolement. Aujourd’hui, après deux ans d’efforts, elle avait réussi à tirer quelques mots de Mary. Une main posée sur l’épaule de sa protégée, la dame lui parlait doucement et l’encourageait à travailler. Visiblement, cette malade était une experte en tricot.

Parfois, Mary demandait la permission de se promener dans les corridors et lorsque les religieuses acceptaient, elle prenait la main courante et ne la lâchait pas tant qu’elle ne se frappait pas sur le mur d’en face. Alors, elle revenait. Elle pouvait arpenter les couloirs durant des heures sans se fatiguer. Un jour, après une de ces marches linéaires stériles, elle pénétra dans la salle commune pour se reposer et se balancer. Dans sa tête, une vieille chanson irlandaise se faisait tenace. En s’avançant dans la pièce sombre et surchauffée, elle constata que les deux berçantes étaient occupées par des compagnes d’internement. Rarement agressive, Mary entra dans une colère digne de ses ancêtres Gaëls. Bandant tous ses muscles, elle attrapa l’un des appuis-bras, le souleva et tenta de renverser le siège. Surprise par cet assaut, la pensionnaire Ginette essaya de rétablir l’équilibre perdu, mais

Mary ne lâcha pas prise et maintenant, poussait sur la chaise dans le but d'éjecter la voleuse. Malheureusement, ses efforts étaient réduits à néant par le second arceau qui assurait la stabilité de la berceuse. N'arrivant pas à vider le siège, l'Irlandaise agrippa la tête de la malade et, de toutes ses forces, la tira par le crâne afin de lui faire lever le derrière. Heureusement que la dénommée Ginette avait aussi la tête rasée, car personne n'aurait donné cher de son postiche. Peine perdue, Ginette était toujours collée à la berceuse. Elle était cimentée là. Ne perdant pas espoir, Mary se mit à se défouler sur les vêtements de la soi-disant profiteuse jusqu'à ce que le tas de chiffon usé cède et dénude ainsi la pauvre folle. Surprise par le résultat de son offensive, Mary tomba à la renverse. Malgré la perte d'une partie de sa robe, Ginette profita du fait que Mary soit rendue sur le derrière pour affermir sa position. Enragée, l'Irlandaise se releva et, cette fois, s'attaqua à la seconde berceuse, recommençant le même scénario.

Dans la pièce, les malades s'agitaient en faisant tout un boucan de cette bataille imprévue. La religieuse responsable de la salle, sœur Marthe, eut droit à une scène des plus disgracieuses, proche de la foire d'empoigne. La folie s'était emparée des spectatrices et il fallut beaucoup de savoir-faire à l'autorité pour remettre de l'ordre dans la pièce. Elle fut heureusement escortée par les deux gaillards qui normalement présidaient à l'heure du coucher. L'un des deux soignants se saisit de l'insurgée et lui enfila la camisole de force. Depuis que Mary demeurait dans cet établissement, pour la première fois, on lui imposait ce genre de contention. L'infirmier fit valoir ses biceps d'acier et tira parti de son expérience. Après l'avoir soumise, il empoigna Mary par les manches, déjà attachées dans son dos, et détacha de sa ceinture un trousseau de clés bien garni. Poussant la jeune femme devant lui, il déboucha dans un couloir percé

de nombreuses portes d'où s'échappaient des cris et des plaintes. Il ouvrit l'une d'elles et, sans ménagement, il lui administra une forte poussée, jetant sa captive sur le sol, et referma le lourd battant de métal. Mary entendit tourner les clés dans la serrure, signe indubitable qu'on l'abandonnait. La terreur s'empara d'elle. Comme un sadique pervers, le temps viendrait à bout de sa résistance. Dans la cellule obscure, il n'y avait ni chaise ni lit et encore moins un pot de chambre pour se soulager. Mary se terra dans un coin et attendit que quelque chose se passe, mais elle savait fort bien qu'il était inutile d'espérer. Elle avait déjà vu ces malheureuses victimes sortir du trou après des jours d'internement et le résultat s'avérait spectaculaire. Brisées, réduites à l'état de loques, elles en venaient à supplier le Bon Dieu, le diable, les religieuses, enfin n'importe qui de les tirer de cet enfer. À travers les cloisons de son enclos, Mary entendait le cri des autres femmes, mais encore plus énervant était celui des hommes. Ces derniers, tels des gorilles enragés, se ruaient contre la porte d'acier, s'agrippaient aux barreaux et les brassaient comme s'ils avaient voulu les abattre.

Claquemurée dans son étroite chambre d'isolement, Mary appelait la mort. Son corps endolori par la position inconfortable imposée par la camisole de force la faisait terriblement souffrir. Après vingt-quatre heures, l'infirmier qui l'avait amené dans la cellule réapparut en compagnie de son acolyte.

— Pouah ! Ça sent le fumier ici ! Apporte le seau et la pelle, ordonna-t-il à son compagnon, l'Irlandaise a chié dans le coin. Pendant que je lui enlève sa camisole, ramasse ses dégâts, ensuite je te rejoindrai chez le vieux d'à côté. Elle n'a pas l'air bien dangereuse. Je vais m'organiser seul. Je te retrouverai là-bas.

— N'oublie pas le largactil, rappela l'exécutant des basses tâches.

— Ne crains rien.

Après avoir nettoyé les déjections, le mercenaire ressortit, laissant son compagnon avec l'Irlandaise.

— Tu vois, la petite mère, je ne suis pas si méchant que tu penses, disait-il en lui administrant le double de la dose prescrite.

Mary qui n'avait ni dormi ni mangé depuis plus de vingt-quatre heures tomba comme une poche. Lorsqu'elle fut inconsciente, ce dévoyé, normalement censé protéger les malades, profita du fait qu'elle soit rendue dans un autre monde pour assouvir ses bas instincts et la violer. Nullement gêné par l'inertie et la docilité de la poupée de chiffon gisant par terre, à même le plancher de ciment et malgré l'odeur insoutenable, l'infirmier pénétra Mary. Sans égard pour celle qui recevait cet outrage ultime, il éjacula, puis remplaça son sexe dans son pantalon et, ni vu ni connu, il repassa la porte pour retrouver son complice. Souvent, les sœurs avaient soupçonné le triste individu de s'attaquer aux femmes et, à plusieurs reprises, elles avaient tenté de le réprimander, mais comment pouvait-on dire les vrais mots et les vraies choses lorsqu'on porte un voile de religieuse ?

Lorsqu'elle s'éveilla, Mary ne se souvenait de rien, mais fut tout de même surprise de se retrouver au beau milieu de sa cellule. Bien vite, elle reprit possession du coin qui lui servait de repaire, quand elle aperçut un morceau de chocolat près de la porte d'entrée. Ventre affamé n'a pas d'oreille et encore moins de mémoire. La jeune femme s'empara rapidement du cadeau planqué là par l'infirmier pour la remercier et fourra la friandise, tout entière, dans sa bouche. Elle essayait de mâcher, mais ses lèvres refusaient de se refermer sur une cavité buccale trop pleine qui débordait et laissait échapper de longues coulées de bave brune. Au bout d'un moment, le chocolat se délayant avec la salive, elle réussit à laisser fondre cette masse pâteuse et sucrée.

Mary demeura cinq jours dans sa cellule, soit un temps suffisant pour que l'envie de se battre avec les autres patientes lui passe à tout jamais. Lorsqu'elle retourna dans la salle commune, personne ne se rappelait ce qui était arrivé. Comme c'était jour d'artisanat, la jeune femme reprit sa boule de laine et ses broches sans adresser la parole à quiconque, même à la bénévole qu'elle aimait tant. L'état funeste de l'isolement dans lequel on l'avait tenu avait agi comme un véritable électrochoc et l'avait fait régresser.

Lorsque les religieuses s'aperçurent de la grossesse de Mary, elles lui offrirent le traitement royal, soit la réclusion afin de ne pas montrer aux autres aliénées un ventre rond. D'ailleurs, Mary ne comprenait pas pourquoi elle se retrouvait dans cette situation. Mais pour les sœurs de la Providence, rien dans toute cette aventure ne cadrerait avec la politique de l'établissement. Si jamais quelques bailleurs de fonds, médecins ou bénévoles étaient mis au courant des véritables raisons de ce dérapage, cela équivaldrait à dire que les soignantes faisaient peu de cas de la supervision des mœurs sexuelles de leur personnel, ainsi que ceux de leurs pensionnaires. L'inobservance des règles instaurées porterait ombrage à la mission de la fondatrice sœur Joseph. Et pourtant, c'était loin d'être le premier accident que les religieuses étouffaient.

Mary fut donc forcée d'abandonner la salle commune, les repas pris avec les autres internées et le dortoir pour une cellule. Une petite cage pour un animal blessé. Dénutrie, déminéralisée, déshydratée, la santé de Mary battait de l'aile, mais sa mauvaise condition physique ne semblait pas inquiéter les bonnes sœurs outre mesure. Pour elles, tout ce qui importait était de cacher aux yeux de tous ce ventre qui grossissait malgré le manque d'appétit de la future maman. Jamais les autorités ne prirent la peine d'avertir

Elwin O'Reilly des problèmes que vivait sa femme. Le lourd poids du silence !

Au moment où Mary atteint huit mois et demi de grossesse, elle commença à avoir des contractions. Rien d'anormal en soi, puisque la délivrance était prévue dans une semaine ou deux et que le fœtus était parfaitement viable, si ce n'était que cela se passait dans des conditions quasi inhumaines. Comme une bête qui accouche seule, les religieuses abandonnèrent Mary à elle-même, la laissant aux prises avec d'atroces douleurs, sans qu'elle puisse serrer une main secourable. À quelques reprises, elles jetèrent un œil indiscret par le judas. Malgré leur comportement rigide, les sœurs surveillaient de loin, car dès la naissance, elles devaient s'emparer du bébé et l'amener ailleurs. Inutile de savoir où. Les femmes de Dieu avaient développé une filière clandestine pour se débarrasser des avortons. Malheureusement, Mary commença à saigner, mettant en danger sa propre vie et celle de l'enfant. La peur collée au ventre, elle regardait le liquide rouge couler entre ses jambes en criant comme une perdue. Le placenta prævia, placenta implanté dans le bas de l'utérus, faisait en sorte qu'à chaque centimètre de dilatation du col, la parturiente se vidait du précieux plasma sanguin, privant ainsi le fœtus d'un indispensable apport de globules et d'oxygène. Au bout de longues heures, Mary éprouva le besoin instinctif de pousser en dehors de son corps ce qu'on y avait entré de force. La jeune femme reçut donc entre ses jambes un bébé rachitique qui ne pleurait pas. Comme un rapace guettant sa proie, une religieuse-infirmière pénétra dans la cellule et détacha l'enfant de sa mère. L'instant suivant, dans un bruit de métal, la lourde porte se refermait sur le petit garçon que la nouvelle maman venait juste d'expulser. Peu de temps après, Mary sombra dans un monde parallèle, un

monde où son père l'attendait depuis son départ d'Irlande. Vidée de son sang, la jeune femme prit les mains que lui tendait le vieil Andrew Lonergan et s'évanouit avec lui dans une discrétion mortuaire.



Lorsque l'Irlandais ouvrit le rabat de l'enveloppe libellé à son nom, il ne se doutait pas de l'immense douleur qui se cachait dans les plis de l'envoi.

Monsieur,

Nous sommes dans le regret de vous annoncer le décès de Mary O'Reilly, née Lonergan, le 18 juillet 1869 à 3 h p.m. à l'asile Saint-Jean-de-Dieu.

Nous tenons à vous offrir nos sincères condoléances et serions disposés à vous remettre le corps dans les plus brefs délais.

*Bien à vous,
Sœur Joseph.*

Le cri lancé par l'Irlandais résonna dans toute la forêt. Comme un animal blessé à mort, il hurlait la détresse, la peine et la douleur de celui qui vient de tout perdre. Le cœur lui faisait si mal qu'il crut mourir lui aussi. Non, impossible, il se réveillerait et réaliserait qu'on lui avait fait une mauvaise blague. On ne pouvait pas crever à 25 ans !

— Maudite vie ! cria Elwin de toutes ses forces en brandissant son poing en direction du ciel. Tu m'en fais arracher ! Tu donnes, puis tu enlèves. Le bien et le bon coulent comme du sable entre mes doigts, ne laissant dans le creux de ma main que la douleur. Mais cette fois, je ne te pardonne pas,

car tu m'as ôté mon bien le plus précieux. Et Toi, en haut, aie au moins la décence de cacher ta face d'hypocrite derrière un nuage...

Elwin s'écroula et se mit à frapper la terre de ses poings. Il serait devenu fou si son jeune voisin n'était pas venu à sa rescousse. Albert avait entendu crier l'Irlandais, ne trouvant pas normal qu'il hurle de cette façon. Réservé, disant rarement un mot, il vivait seul sans faire de bruit. D'un geste empathique, il posa la main sur l'épaule de son ami et l'invita à se ressaisir.

— Regarde, Albert, braillait Elwin en tendant la lettre confidentielle, regarde ce que les damnées religieuses ont fait de ma femme.

— Je ne sais pas lire.

— Mary est morte, hurla-t-il de toutes ses forces. Je ne la reverrai plus jamais !

Albert ignorait ce qu'il devait faire. Devenu fou de chagrin, son voisin perdait le nord et maudissait le Ciel. Usant d'une patience incroyable, Albert réussit à faire lever son ami, car rien ne servait de condamner la terre nourricière.

— Viens, je t'amène au presbytère, acheva le jeune homme en supportant Elwin. Tu ne peux pas rester comme ça. Le curé saura certainement ce qu'il faut faire.

L'Irlandais se laissa mener chez le pasteur de Saint-Mathieu, mais durant tout le trajet, il se tordait sur le plancher de la voiture comme s'il souffrait d'une attaque cardiaque. Albert se demandait s'il n'aurait pas dû arrêter directement au bureau du docteur Bernard. Lorsque les deux hommes débarquèrent au presbytère, la vieille Ernestine les rassura immédiatement.

— Vous êtes chanceux, déclara-t-elle, monsieur le curé vient tout juste de rentrer. Il fallait bien qu'il donne la communion aux malades, mais je vois qu'il y a plus urgent.

Allongeant le pas pour aller plus rapidement, elle se campa au bord de l'escalier et se mit à crier :

— Monsieur le curé, descendez, vite, monsieur O'Reilly ne se sent pas bien.

Même si cette façon d'avertir Eugène Durocher était peu orthodoxe et peu recommandable, elle avait au moins la qualité d'être efficace. L'ecclésiastique arriva en un rien de temps et fut pour le moins étonné de trouver Elwin en compagnie d'Albert.

— Entrez tous les deux, ordonna Eugène Durocher.

Albert préférait attendre dans le corridor, mais l'homme de Dieu s'y refusa.

— Bon, Elwin, que se passe-t-il ?

— Mary est morte ! recommença-t-il à brailler. Regardez.

Et il tendit la lettre de l'asile.

— Seigneur Dieu ! jura le curé. Que le Très-Haut me pardonne, mais j'ai de la difficulté à croire ce qui est écrit. Et pas la moindre justification. Sais-tu ce qui est arrivé ?

Elwin fit signe que non.

— Excuse-moi d'être expéditif, Elwin, mais tu dois aller chercher le corps au plus vite et demander des explications aux religieuses. Voyons donc, on ne meurt pas dans la fleur de l'âge parce qu'on a attrapé un rhume. Voici ce que je te conseille : prends le temps de te ressaisir un peu et fais-toi accompagner jusqu'à Saint-Jean-de-Dieu. N'y va pas seul, car je crains des débordements. Ensuite, nous rendrons à Mary les hommages qui lui sont dus et tu pourras entamer ton deuil.

— Vous êtes raide en maudit, monsieur le curé, chiala Elwin.

— Tu as raison. Je me montre ferme, parce que tu as perdu ton bon sens. N'est-ce pas ce que vous êtes venu

chercher ? Et toi, Albert, quand Elwin se sentira prêt, peux-tu l'accompagner à l'asile ? Je crois que tu ferais là un bel acte de charité.

— Je n'y vois pas de problème, confirma le voisin.

— Je ne voudrais pas vous presser, mais vous devrez faire vite, car un corps ne se garde pas indéfiniment. Elle est décédée le 18 juillet et nous sommes le 21.

— Merci, monsieur le curé, je ferai le nécessaire, termina Albert.

— Et toi, Elwin, n'oublie pas que tu restes un fier Irlandais. Agis en conséquence.

Les deux hommes quittèrent le presbytère sans manifester d'enthousiasme. Elwin avait repris ses esprits. Le pasteur connaissait ses brebis et savait à quel moment et où il fallait les brasser. Sans un mot, ils montèrent jusqu'au 2^e rang, puis avant de descendre de la voiture Elwin demanda :

— Pourrais-tu m'accompagner dès demain matin ?

— Ne préfères-tu pas attendre ?

— Non, le curé a raison, je dois me ressaisir.

Le voyage qu'entreprirent les deux hommes ne fut pas des plus agréables. Il était impensable de prendre le train avec un cercueil. Elwin se refusait de mettre le corps de sa femme dans le wagon à bagages et encore moins dans celui de marchandises. Il la voulait à côté de lui et le seul moyen était de monter à Longue-Pointe avec la voiture.

Dès qu'ils arrivèrent devant l'asile, Elwin respira profondément afin de se donner du courage. Albert, qui acceptait difficilement que pareil endroit existe, pire, qu'on y enferme des gens, ne se sentait guère plus brave. Côte à côte, ils pénétrèrent dans le bâtiment, laissant les lourdes portes leur battre les talons. Comme il y a plus de deux ans, Elwin repéra immédiatement le petit poste de réception et demanda à rencontrer la directrice.

— Sœur Joseph ? s'étonna la religieuse, le cou presque étouffé par sa cornette.

— Oui. Je suis Elwin O'Reilly et je viens au sujet de ma femme.

— Oh ! Pardon, monsieur. Veuillez vous asseoir, je l'appelle pour vous.

Il fallut patienter une bonne dizaine de minutes avant qu'ils voient apparaître dans le corridor une grande échalote à la tête si enserrée dans son voile qu'il aurait suffi d'un geste le moins brusque pour que la boule qui lui cachait le cerveau se détache du reste de son corps.

— Veuillez me suivre, monsieur O'Reilly.

Elwin se leva et fit signe à Albert de l'accompagner.

— J'ai dit, monsieur O'Reilly, répéta sèchement la responsable de l'asile.

— Mon ami vient avec moi, insista fermement l'Irlandais.

— Dans ce cas... répliqua la sœur au bec pincé.

Les deux voisins s'engouffrèrent derrière la directrice dans un minuscule bureau qui ne possédait pour tout ameublement et décoration qu'un pupitre et trois chaises. L'influente religieuse accapara l'une d'elles et laissa aux hommes le temps de s'asseoir.

— Monsieur O'Reilly, que puis-je pour vous ?

— Je veux ma femme, commença Elwin, ainsi que des explications sur son décès.

— Je peux vous remettre le corps de madame O'Reilly, mais des justifications, c'est autre chose. Vous vous trouvez dans un hôpital ici et les dossiers des patientes sont gardés confidentiels. Je ne puis donc accéder à votre demande.

— Et moi, je suis son mari, déclara Elwin en montant le ton. Légalement, je demeure responsable d'elle et vous allez m'expliquer comment et de quoi meurt une femme

de vingt-cinq ans. Elle est arrivée dans cet asile il y a deux ans et, dites-moi, comment avez-vous réussi à la tuer en si peu de temps ? Vous l'avez bourrée de médicaments, j'imagine ? Vous lui avez infligé des traitements barbares qu'on n'imposerait même pas aux animaux ? Que lui avez-vous fait ? Parlez ou...

— Assoyez-vous, monsieur. Ce n'est pas en criant ou en hurlant que vous obtiendrez la réponse. J'en ai déjà vu des plus récalcitrants que vous et vous ne me faites pas peur. Votre femme est décédée en couches.

— Quoi ? s'égosilla Elwin. En couches ?

— Vous avez bien entendu.

— De qui était-elle enceinte, grand Dieu ? Certainement pas de moi, gueula Elwin.

— Ne blasphémez pas devant moi. Votre épouse a été violée et est morte d'une hémorragie. Voilà, je ne peux vous en dire plus.

Cette fois, Elwin hurlait comme un animal sauvage. Il était prêt à mordre, à déchirer la chair de la religieuse et à s'en repaître. Puis la voix d'Albert le ramena à la réalité.

— Et l'enfant ? demanda le jeune homme.

— Cela ne vous regarde pas. Monsieur O'Reilly n'a aucun lien avec ce bâtard. Il appartient à l'asile.

Elwin revenait à la charge.

— Qui a osé s'attaquer à Mary ?

— Peu importe, reprit la directrice.

— Qui ?

— Un de nos infirmiers, avoua sœur Joseph en baissant légèrement les yeux.

— Je vous poursuivrai, vous m'entendez. Je vous traînerai en cour pour non-respect de votre propre charte, celle qui doit régir chacune de vos actions, en l'occurrence de protéger les malades. Vous laissez votre personnel

assouvir leurs bas instincts sur des femmes affaiblies. Redonnez-moi Mary au plus sacrant et croyez-moi, vous n'en avez pas fini avec l'Irlandais. Je vous sortirai toutes les tripes du corps au risque de m'en repentir le restant de ma vie. Pour l'instant, j'en ai terminé avec vous, mais nous nous reparlerons, ma sœur.

Et sœur Joseph, nullement ébranlée par cette manifestation de colère, ordonna qu'on apporte le cercueil de Mary O'Reilly.

— Voilà une bonne chose de réglée, conclut la religieuse en voyant les deux hommes passer la porte avec l'humble boîte de bois qui contenait la dépouille d'une de leurs patientes.

Tout au long du chemin de retour, la rage sortait par tous les pores de peau de l'Irlandais. Autant sa peine était profonde, autant sa fureur se voulait destructrice.

Lorsqu'il arriva à la maison, Agathe l'attendait avec un repas chaud. Gentiment, il refusa, disant préférer se retrouver seul avec sa femme, d'autant plus que son caractère gagnerait à se calmer. Quand il fut chez lui, il ne perdit pas une minute et souleva le couvercle du cercueil. Il faillit tomber à la renverse tellement l'odeur était pestilentielle. Cela faisait tout de même quelques jours que Mary était décédée. Puis Elwin fit un effort pour aller au-delà de son haut-le-cœur et lentement, il leva le panneau de bois, cherchant celle qu'il aimait. La femme qu'il trouva au fond de cette sombre bière ne ressemblait en rien à sa Mary. Une figure cireuse, dépourvue de sang, aux traits tirés et creusés par la faim et le manque de lumière le regardait fixement. Les sœurs n'avaient même pas eu la décence de lui fermer les yeux. La robe remontée jusque sous les bras faisait voir un corps décharné et desséché, sali par la délivrance, le sang que Mary avait perdu en trop grande quantité. Elwin abattit

la planche qui servait de couvercle et se laissa tomber sur une chaise. Maudit que la vie se montrait dure pour lui. La tête entre les mains, il pleurait sur son malheur. Mika choisit ce moment de découragement pour venir poser son museau sur sa cuisse. L'homme prit la chienne par le cou et décida que sa triste existence ne valait plus la peine d'être vécue.

— Elwin ! criait Agathe, les bras remplis de serviettes et de savon odorant. Ouvre-moi la porte, s'il te plaît.

L'Irlandais s'exécuta et reconduisit immédiatement la jeune femme.

— Inutile, ma belle Agathe. Je ne l'exposerai pas. Il y a trop longtemps qu'elle est décédée.

— Dans ce cas, permets-moi de la voir durant quelques instants.

— Je dois également te dire non. Tu ne la reconnaîtrais même pas. C'est effrayant ce qu'on a fait d'elle. Jamais je n'aurais laissé Mika mourir comme ça.

Agathe était profondément peinée. En fait, elle s'ennuyait de sa douce compagne et regrettait que sa vie se soit terminée de cette façon. Albert lui avait raconté la difficile rencontre avec la directrice de l'asile. Elle n'arrivait pas à croire qu'une simple mélancolie, même profonde, puisse mener si loin. Et ce viol odieux !

La jeune femme se sentait complètement impuissante devant les larmes de son voisin. Puis elle laissa parler la mère en elle.

— Et si tu retrouvais ton petit Martin ? osa Agathe.

— J'y ai pensé, admit le père. Je vais enterrer Mary et j'irai le chercher. Inutile de le plonger dans cette triste tourmente.



Bien que la plupart des paroissiens avaient bien connu Mary O'Reilly, peu de gens se déplacèrent pour les funérailles célébrées par l'abbé Victor Dubois. Le vicaire avait insisté auprès du curé pour procéder lui-même aux obsèques de la pauvre femme. Il se rappelait sa première rencontre avec l'épouse de l'Irlandais. Que de mélancolie dans ces grands yeux verts. Il faut dire que depuis le départ de Mary pour l'asile, tout le monde avait eu le temps de passer ses commentaires où s'entremêlaient des jugements rapides. Et puis, deux ans, une éternité ! Rien de plus facile que d'oublier celle enfermée à Saint-Jean-de-Dieu.

La cérémonie fut horriblement triste. Une église à peu près vide, pas de fleurs, pas de chants, que quelques personnes se rappelant aux bons souvenirs de Mary et d'autres qui tenaient absolument à soutenir l'Irlandais. Dans le banc derrière le rouquin étaient assis ses indéfectibles voisins, Albert et Agathe, accompagnés de leurs enfants. Dans le siège à côté, le marchand général et sa femme Lucie désiraient absolument rendre hommage à Mary, mais également à Elwin. Un peu en retrait, on pouvait remarquer Élise Dandonneau, toute de noir vêtue, égrenant un chapelet de cristal de roche. Malgré l'interdiction formelle de Joseph de se retrouver au même endroit que l'Irlandais, elle se donna bonne conscience en se disant qu'elle venait prier pour Mary. Mais quand elle vit la belle tête rousse du veuf, une chaleur inhabituelle l'envahit. Une rivale de moins, ça ajoutait quand même du poids à sa détermination de mettre cet homme dans son lit. Joseph ? Elle saurait bien le rouler dans la farine. Tassés sur le même banc Ti-Phil, Placide et Adélard, les amis d'Elwin, avaient tenu à soutenir leur

camarade en assistant au service religieux. Mis à part quelques bigotes qui prenaient part à toutes les cérémonies, il n'y avait personne d'autre dans l'église.

Le vicaire procéda promptement et louangea la personne généreuse qu'était Mary O'Reilly. Le Seigneur l'avait rappelée à lui trop rapidement. Le *libera* chanté, chacun emboîta le pas au mari éploré et se dirigea vers le cimetière. À l'une des extrémités du trou rapidement creusé, le bedeau avait planté une simple croix de bois, puis on descendit le cercueil grossièrement taillé, don des sœurs de la Providence, faisant ainsi disparaître aux yeux de tous, Mary O'Reilly, née Lonergan. Agathe jeta une rose de son jardin sur la tombe de celle qu'elle aurait voulu connaître davantage, mais il était trop tard. Puis tout le monde se retira, à l'exception d'Élise qui tenait à offrir personnellement ses condoléances au bel Irlandais. Seule avec le veuf, la femme de l'huissier tendit sa main gantée de dentelle noire, puis y renonça, préférant se permettre un baiser sur la joue de son ancien pensionnaire.

L'Irlandais retrouva son aplomb assez rapidement. Une fois sa colère apaisée, le quotidien reprit le dessus. Il avait abandonné Mary à l'asile et, sans trop s'en rendre compte, il s'en était détaché peu à peu. Il ne restait d'elle que de bons souvenirs et il dut faire son deuil de ces beaux instants, sachant que plus jamais il ne revivrait de tels bonheurs. Étonnamment, Mary n'avait pas laissé son empreinte dans la maison, mais constamment, Elwin la revoyait assise avec lui sur la pierre plate, discutant de projets ou se reposant simplement à ses côtés. Son jardin avait été abandonné lors de son départ et maintenant, seule Mika allait gratter la terre à la recherche de Dieu sait quoi. Heureusement que la chienne était revenue, sa présence reconfortait le veuf. Entre l'homme et l'animal, il n'y avait plus de doute, plus de brouille, l'un accompagnait l'autre dans le quotidien.

Albert et Agathe participèrent à la reconstruction du bonheur de l'Irlandais. Albert, à l'écoute des besoins de son ami, démontrait un don pour détecter les moments plus difficiles. Il savait prêter une oreille attentive à la douleur. Agathe l'invitait souvent à partager un repas ou encore, arrivait à l'improviste une boîte de biscuits à la main. La jeune femme s'ennuyait de sa voisine et regrettait de l'avoir

si peu connue. Chacun s'entendait pour éviter de parler de la mort révoltante de Mary, mais s'accordait pour se rappeler les instants vécus dans la joie.

Les affaires de l'Irlandais, pour le moins que l'on puisse dire, florissaient. Des lotissements ouverts plus au nord forçaient la municipalité à construire des chemins, des rangs et des routes bien structurées. Elwin pouvait se montrer fier de sa progression et de sa réussite. Les parcelles de terrain à vendre attiraient des colons-défricheurs et, avec eux, une flopée de jeunes enfants qui assureraient la relève.

Une de ces journées qui avait apporté plus que sa part de tristesse, Elwin décida de se rendre à la crèche et d'y chercher son fils. Comme Martin aimerait s'amuser avec les gamins du rang ! pensait l'homme. Il y avait trop longtemps qu'il se privait de la présence de son garçon. L'Irlandais s'endimancha donc, prit le train à Belœil-Station, direction Montréal. Il se rappelait bien de l'endroit où il allait, mais cette fois, il se sentait le cœur léger. Au lieu de se débarrasser d'un enfant encombrant et impossible à contrôler, il retournait chercher son fils, celui sur lequel il comptait pour vivre en harmonie. Fort de la copie de non-adoption signée en présence de la responsable de la crèche et placée en sécurité dans la poche intérieure de son manteau, Elwin marcha vers l'accueil de l'établissement de charité. Après avoir patienté quelques minutes, le père fut introduit dans la même petite pièce où il avait abandonné Martin. Sans tarder, Elwin exposa le sujet de sa visite.

— Votre garçon, commença la directrice en consultant son dossier, a fait l'objet d'une légitimation.

— Quoi ? s'indigna l'Irlandais en mettant la main à la poche interne de son veston.

— Rassurez-vous, ce ne fut qu'un essai, car les parents adoptifs l'ont ramené après quelques mois. Nous laissons

toujours une certaine période de grâce pendant laquelle chacun peut revenir sur sa position. Dans le cas qui nous occupe, la difficulté semblait venir du côté de Martin.

L'Irlandais n'avait pas interrompu la directrice de peur de perdre son calme. Cette femme avait le culot de lui annoncer froidement qu'elle avait donné son fils. Quelle crédibilité devait-il apporter à cette communauté religieuse qui disait vouloir le bien des enfants ? Au contraire, les sœurs de la Miséricorde en faisaient le commerce sous prétexte de la charité. Elles avaient promis de garder son garçon jusqu'à ce que sa mère malade reprenne du mieux ? Le pire était arrivé, mais là n'était pas la question.

— Et que faites-vous de ceci ? répliqua Elwin les dents serrées.

La religieuse examina le papier, dûment signé de sa main, et le compara à celui classé dans son cartable.

— Oui, j'ai exactement le même, mais parfois quand les parents naturels viennent de la campagne, nous tentons un jumelage et ce fut le cas de Martin. Vous savez, votre fils n'est pas un enfant facile, j'irais même jusqu'à ajouter que lorsque vous nous l'avez laissé, il n'était nullement éduqué. Nous avons travaillé fort, mes consœurs et moi, pour lui apprendre à parler correctement et le civiliser un peu. La preuve, le couple Falardeau l'a amené chez lui, en Abitibi, dans le but d'en faire un fermier. Monsieur Falardeau, pensant acquérir une paire de bras supplémentaires, fut grandement déçu. Un enfant de quatre ans, bientôt cinq, peut accomplir des tâches simples, mais Martin refusait de faire quoi que ce soit. À ce que je vois, ce gamin a de qui retenir. Une véritable tête de...

— J'hésite sur ce que je dois répondre tellement ma colère est grande, cracha Elwin. Estimez-vous chanceuse de porter une voile et d'être une femme. Aujourd'hui, cela

vous sauve la vie. Vous donnez nos fils comme s'ils étaient des ouvriers de basse classe, pire, du bétail. Sachez, madame, que ce n'est pas parce que du sang irlandais coule dans nos veines qu'il faut nous prendre pour de la racaille. Oui, nous avons une tête de cochon, mais nous avons plus de cœur sous nos chemises que vous toutes réunies sous vos sacrosaintes guenilles noires. Allez chercher Martin, sinon je ne réponds pas de moi.

D'un geste brusque, la religieuse ferma le dossier et ordonna qu'on amène Martin.

— Dès que votre poil-de-carotte arrivera, je vous saurais gré de quitter ces lieux immédiatement. Je ne tolérerai aucune autre démonstration d'excès de vocabulaire ou de force. Ici, vous êtes chez moi et votre présence n'est plus souhaitée. Au revoir, monsieur O'Reilly.

Elwin ramassa son papier et patienta. Celui qu'il vit apparaître ne correspondait en rien au jeune enfant qu'il avait laissé. La tête rasée, le teint blafard, Martin avait grandi sans ajouter une once de graisse ou de muscle à sa frêle silhouette. On aurait juré une échalothe tellement il était devenu mince. La tête basse comme s'il avait fait un mauvais coup, il donnait la main à sœur Marthe et la suivait docilement. La première impression d'Elwin fut que, sous le vocable de civiliser son fils, comme disait la directrice, on l'avait plutôt dompté. Ne reconnaissant pas son parent, Martin ne démontra aucune joie de revoir cet homme qui prétendait être son père. Pourtant, un autre individu l'avait forcé à l'appeler papa. Il l'avait amené très loin et lui avait fait du mal. Il lui avait serré les bras et criait sans cesse, il lui avait donné des taloches derrière la tête et tordu les oreilles, l'obligeant à travailler toute la journée. Durant la nuit, il l'avait enfermé dans sa chambre pour ne pas qu'il se sauve. Déçu de celui qu'il avait adopté, le supposé père l'avait

remis dans le train comme un colis dont on se débarrasse. Après, il ne se rappelait plus. Il s'était retrouvé dans son lit sous la surveillance de sœur Marthe avec le groupe des trois-quatre ans. Encore une fois, on lui parlait d'un papa qui venait le chercher. Tout ce qu'il espérait c'était que, cette fois, l'amour paternel soit moins douloureux.

L'Irlandais prit la main de Martin. Elle était si petite, si fragile. Comment avait-il pu abandonner son fils ? L'enfant n'avait rien fait pour mériter cela. Il était juste là au mauvais moment et il n'était nullement responsable du fait que Mary ait sombré dans une dépression sévère. Non, même délicat, Martin clamait silencieusement toute son innocence et ne demandait qu'à vivre et être aimé. L'Irlandais devait répondre aux besoins de sa descendance par son amour inconditionnel.

Elwin O'Reilly déplaça sa main pour la mettre sur l'épaule de son fils, lui transférant ainsi sa force, sa détermination et son désir de le chérir. Martin s'arrêta de marcher et d'un regard tourné vers son père, il montra toute sa vulnérabilité.

Lorsque Martin revint à la maison, des réminiscences de sa prime enfance surgirent dans sa tête. Oh, ils étaient bien vagues ces souvenirs, comme une petite flamme qui hésite entre se ranimer ou s'éteindre. Et l'Irlandais souffla sur la lueur, lui communiquant un espoir nouveau. L'homme commença par réorganiser sa vie en fonction de l'enfant, à l'impliquer dans ses actions quotidiennes. Durant les premiers jours, Martin se montrait encore réticent et craignait pour sa sécurité. Il avait vécu une mauvaise expérience avec le couple Falardeau et ne croyait pas en la magie des retrouvailles. Lorsque la tâche s'avérait trop exigeante pour Elwin, la douce Agathe reprenait le flambeau et offrait au père un peu de répit en gardant Martin pour quelques heures.

Chaque visite chez les voisins devenait une source de plaisir pour le petit. Il adorait jouer avec les enfants Préfontaine. Derrière la maison, Albert avait installé un grand carré de sable et armée de chaudières et de pelles, la joyeuse marmaille déplaçait allègrement des tonnes de fin gravier pour les ramener au même endroit l'instant d'après. Parfois, la bisbille prenait, ces demoiselles réclamant autant de terrain que ces messieurs. La plupart du temps, la querelle se réglait d'elle-même, mais dans les cas les plus graves, Hector, exerçant son rôle d'aîné avec sérieux, essayait de calmer le plateau en menaçant d'avertir leur mère.

Elwin tentait d'impliquer son fils dans la plupart de ses démarches. Rien ne faisait plus plaisir au bambin que de monter dans la voiture à côté de son père et de descendre au village. À ce moment, l'Irlandais cédait temporairement les guides et laissait Grattan aller au pas. Pendant ce court laps de temps, Martin éprouvait une sensation de toute puissance. Au magasin général, le rouquin régnait en souverain, si bien qu'Elwin dut modérer Lucie et François.

— Vous le gâtez trop. Qui se débrouillera avec les problèmes de disciplines ? C'est moi, concluait Elwin.

Parfois, il l'emmenait pêcher la perche et le chevalier sous le pont noir, évitant tout regard du côté de la maison de pierres. Derrière les rideaux, une femme guettait l'Irlandais. Oh ! comme elle regrettait de ne pas avoir saisi sa chance à temps !

Tranquillement, le jeune rouquin s'habitua à sa nouvelle vie. Son caractère colérique et inconstant s'apaisait quelque peu et les mauvaises expériences avec les Falardeau ne semblaient plus faire partie de son présent. Jamais il ne réclamait sa maman et honnêtement, Elwin lui en savait gré. En fait, il n'aurait pu expliquer pourquoi après avoir accouché de Martin, sa mère avait rapidement sombré dans profonde détresse. Elwin refusait de tenir le bébé responsable de la névrose de Mary.

Tous les jours, l'Irlandais s'obligeait à intéresser son fils à la terre. Lors des semailles et des récoltes, Martin accomplissait quelques petits travaux. Maintenant, le coin du jardin lui appartenait et Elwin lui enseignait comment l'entretenir. Quelle fierté ressentie par cet enfant lorsqu'il a mangé sa première carotte ! Le père tenait également à ce que Martin soit inscrit à l'école et reçoive un minimum d'instruction, soit apprendre à lire, à écrire et à compter. Le reste lui incombait. S'il désirait pousser plus loin ses études, Elwin l'accompagnerait dans son choix. Souvent, l'Irlandais entretenait son rejeton du Galway, de la famille, celle des O'Reilly, mais aussi celle des Lonergan et particulièrement de Mary, taisant ses années d'internement et la manière dont elle était morte. Lorsque Martin serait en âge de comprendre, Elwin lui expliquerait.

Peu à peu, la paix et l'amour s'enracinèrent dans le cœur de l'Irlandais et de son fils. Un jour Martin découvrit par hasard, dans le terrain constamment fouillé par Mika, de vieux journaux déchiquetés par les griffes du chien, mais également un bout de tissu terne, dont la couleur était largement passée. Lorsque son père prit les débris dans ses mains, il reconnut les vestiges laissés par Cyril Duclos, ancien squatteur de son terrain et connu sous le nom de l'ermite. Pourtant, Elwin croyait les avoir enfouis, de façon sécuritaire, sous la maison.

— Va remettre tout ça à sa place, cela ne nous appartient pas.

Ce soir là, on vit au bord du champ de culture qui s'abandonnait à la froide saison, Elwin et Martin O'Reilly côte à côte, admirant un coucher de soleil descendant doucement au bout de la terre de l'Irlandais.

À suivre...

HUMOUR

- Maurice Nadeau *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur*
Dictionnaire humoristique d'un libre penseur,
2^e éd.
Dictionnaire humoristique d'un libre penseur,
tome 2

MÉMOIRES

- Henri Beaudout *Les tribulations de Bob Brumas*

NOVELLA

- Dominique Girard *Bonne anniversaire, Murielle !*

POÉSIE

- Armande Millaire *Si l'on s'arrêtait*
Au fil des jours
Au gré du vent

RÉCIT

- Lina Savignac *Gens du voyage, une expérience de caravanning*

ROMAN

- Marc Fleury *Le Spleen du carré St-Louis*

- Sylvain Goulet *L'ermite millionnaire*

- Monique Michaud *Le dernier regard*

- Lina Savignac *Éva, Eugénie et Marguerite*
Lili
Charles
La maison sur la grève
L'Irlandais Tome 1 : Elwin

- Rokia Tamache *La goutte qui déborda...*

TÉMOIGNAGE

Sylvain Goulet *Susciter une réflexion qui t'appartienne 2^e éd.*

Francyne Nadeau *Le cancer a donné un sens à ma vie*

Lise Ste-Marie *Permission d'écrire la vie*

THRILLER

Yvan Savignac *Le projet Panatium*
 La piste maudite

Alain Trudeau *Protocole*



Achevé d'imprimer
en octobre 2011 sur les presses de
Transcontinental Métrolitho
Imprimé au Canada



Photo : Pierre R. Chapleau

Habitée par les histoires et les personnages, à travers le roman j'invente une vie pour chacun d'eux. Qu'on les aime ou les déteste, ces acteurs sont l'essence même de mon âme d'écrivaine, les fruits de mon imagination fondus à la réalité historique.



Hiver 1864, la famille O'Reilly fuit l'Irlande à bord d'un bateau en direction du Nouveau Monde. Après un bref arrêt à l'Île de la Quarantaine, Elwin, unique survivant du clan, arrive à Québec. Les autorités confient le jeune homme au curé de Belœil qui, à son tour, le place chez un couple respectable. Elwin rencontre un ermite qui changera complètement sa vie.

29 juin 1864, en pleine nuit, la plus grande catastrophe ferroviaire jamais enregistrée au Canada marquera le cours de l'histoire. Un convoi du Grand Tronc, transportant des immigrants, plonge dans la rivière Richelieu. Un bruit infernal provenant du pont noir, accompagné de cris déchirants, réveille la population endormie. L'Irlandais se porte au secours de ses compagnons immigrants. Il aurait suffi de peu pour qu'il soit du nombre.

Désireux de s'établir dans la région, Elwin O'Reilly achète une terre, puis incite sa fiancée, Mary Lonergan, à venir le rejoindre. Mais le couple suscite des sentiments contradictoires au sein de la population. Malheureusement, l'esprit de Mary plonge dans les plus sombres retranchements de la maladie mentale, entraînant ainsi l'Irlandais dans une chute brutale.



9 782923 447551